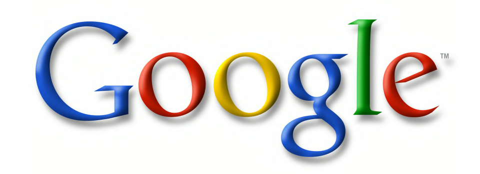
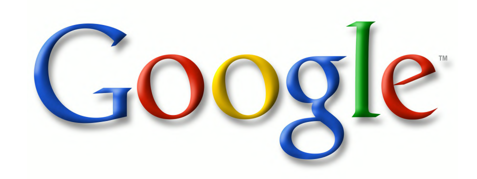




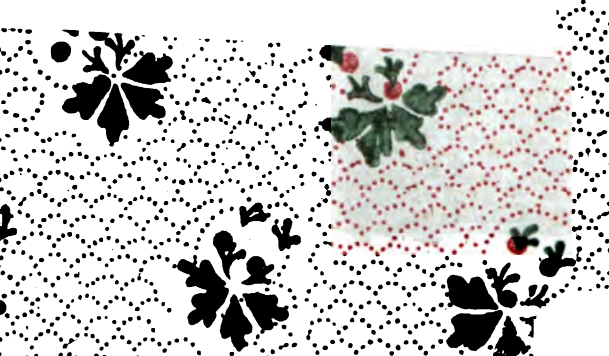



NON EGET ARCU
Case
Shelf
No






TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



[illegible]
[illegible]
[illegible]

# LA PRISE DES ANNONCIADES

# EPITRE SUR LA RÉVOLUTION

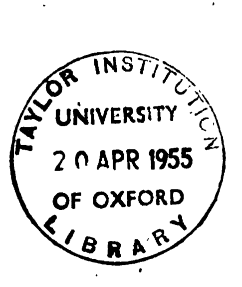
# PROSPECTUS D'UN JOURNAL EN VAUDEVILLES

NOUVELLE EDITION

ENRICHIE DE NOTES ET VARIANTES

JUILLET 1796.

SE TROUVE À HAMBOURG.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
20 APR 1955
OF OXFORD
LIBRARY

# LA PRISE
## DES
# ANNONCIADES

POËME HEROÏ-COMIQUE

EN

QUATRE CHANTS

par le marquis de BONNAY.
et le comte CHARLES de LAMETH.

*Veni, Vidi, Vici.*
CAESAR.

IMPRIMÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS À PARIS
AU MOIS DE NOVEMBRE
1789.

## SUJETS DE GRAVURES POUR LE POËME DES ANNONCIADES.

---

### FRONTISPICE.

Portrait de Mr. le Cte. Charles de Lameth.

### CHANT PREMIER.

L'assemblée Nationale. Le Président debout, la sonnette à la main. Les Députés dans une grande agitation. Lameth *sur son Gradin*, menaçant le Président du même geste, dont il a demandé la Parole. Ce vers au bas:

„Lameth sur son Gradin, Lameth infatigable."

### CHANT SECOND.

La Fayette dans son lit, à demi réveillé. Quelques grenadiers et Aides de camp dans sa chambre; et Corny, en costume d'officier municipal, lui adressant des reproches. Ce vers au bas:

„Et la mollesse encore a vaincu mon Héros!"

### CHANT TROISIÈME.

Départ pour l'Expédition. On voit la place de grève, la nuit, un clair de lune,

Lameth à la tête de sa troupe; et en avant de lui *le fier Curé de Soupe* entamant la marche. Ce vers au bas:

„Il part; et devant lui le fier Curé de Soupe.“

CHANT QUATRIÈME.

L'appartement de l'Abbesse. Des soldats prosternés devant elle, en attitudes différentes. L'Abbesse achevant son discours, et Lameth se précipitant dans sa chambre. Ces vers au bas:

„Et de ces insolents cette Abbesse entourée
„Ressemblait à la Vierge à Lorette adorée.“

---

PRÉ-

## PRÉFACE DES EDITEURS.

Il ne faut pas croire que l'unique objet de ce Poëme ait été de faire rire aux dépens de Mr. de Lameth: il en prenait le soin tout seul. Mais on ne riait encore que tout bas; et l'Auteur a voulu mettre tout le monde à son aise.

On ne peut apprécier au juste le service qu'il a rendu, qu'en se reportant à l'époque où il a écrit. Mais ce tems est déjà si loin de notre mémoire, que nous pouvons à peine nous le rappeller. À peine pouvons nous, nous persuader aujourd'hui qu'il fut un moment, où, réünis à Mr. de la Fayette, les Barnave,

Duport et Lameth exerçaient en France un despotisme presque égal à celui que nous avons vû depuis renouveller par Robespierre. Ce moment a pourtant existé: Comme Robespierre, ces Messieurs gênaient de tout leur pouvoir cette Liberté même qu'ils invoquaient; et quand l'Auteur des *Annonciades* voulut faire imprimer son Poëme, de tous les libraires de Paris un seul osa s'en charger: et encore exigea-t-il que l'on retranchât tout ce qui avoit rapport à M. de la Fayette, et que l'on se contentât d'indiquer les noms des autres Acteurs par des lettres initiales.

Mais pour faire voir à quel point tout Paris tremblait alors devant la secte dominante, nous allons esquisser rapidement le tableau de l'époque dont nous parlons.

La Révolution venait de se consommer. Le 14 Juillet l'avait commen-

cée.

cée. Depuis ce premier triomphe des factieux, elle n'avait cessé de cheminer, tantôt sourdement, tantôt à découvert: mais le 6 Octobre y avait mis le dernier sceau; et l'on peut dire que, de ce jour, il n'y a plus eu de remède.

La veille il y en avait encore; et si le Roi, au lieu de prêter l'oreille aux laches insinuations de quelques perfides conseillers, avait suivi les conseils vigoureux de plusieurs serviteurs fidèles, qui l'engageaient à s'aller jetter dans les bras de son armée, la victoire entre les Rébelles et lui eut été pour le moins douteuse. Au pis aller, il y aurait eu une guerre civile; et celui des deux partis qui l'aurait commencée, maitre des troupes de ligne, des magasins et des arsenaux, aurait eu une magnifique chance en sa faveur.

Mais il était écrit que la Franc
périrait. Le Roi, qui ne sut jama
donner ni refuser sa confiance qu'
demi, écouta tous les conseils, balanç
tous les partis; et ce Prince, qui n
redoutait aucun danger personnel, se
décida pour le parti de la faiblesse,
parcequ'il était en ce moment le plus
conforme à la bonté de son coeur. *)
Les Gardes-du-corps qui, seuls, auraient suffi pour soutenir le premier choc d'une soldatesque tumultueuse, et peut être pour la dissiper, se virent arrêtés par des ordres au moins fort étranges, et par des considérations pusillanimes. **) Quatre escadrons super-

*) Cet excellent Prince, dans le sang duquel des monstres ont osé se baigner, n'a été détroné, que pour s'être constamment refusé à l'idée d'en faire répandre une seule goute.

**) C'est Mr. le Cte. d'Estaing qui commandait ce jour là à Versailles.

perbes, que l'on aurait dû porter en avant du pont de Sèves, furent mis en bataille sur la place d'armes de Versailles. Là ils se laissèrent acculer par les Poissardes jusques contre la grille du chateau. Ils furent au moment d'y être foudroyés par les canons de la garde ordinaire, que l'on avait laissés entre les mains des Rébelles; et l'on finit par les renvoyer d'abord à Trianon, et ensuite à Rambouillet. Ceux qui restèrent pour la garde intérieure du chateau reçurent également la défense formelle de tirer l'épée; et il ne leur resta de moyens de prouver leur fidélité au Roi, qu'en se laissant égorger sous ses yeux sans résistance.

L'armée Parisienne, (si l'on peut donner ce nom au ramas de soldats aux gardes, de Gardes Nationales et de brigands, que l'on vit arriver à Versailles,) avait deux chefs très distincts et

très

très opposés, qui marchaient par la même voie vers un but différent.

D'un coté le Duc d'Orléans, poussé par Mirabeau, la Clos, et ses autres amis, et de l'autre M. de la Fayette, aidé des Bretons de l'Assemblée, de Barnave et de son parti, cherchaient également à renverser le trône. *Mais* le premier se berçait encore de l'espoir d'y monter; et le second voulait conserver une ombre de Roi, pour *régner* lui même sous son nom. Ni l'un ni l'autre n'avaient le caractère décidé, la volonté ferme, qui pouvait assurer leur succès. La lâcheté dans l'un, l'hésitation dans l'autre, ou les *arrêtait* sur le bord du crime qu'ils avaient conçû, ou les empêchait d'en tirer tout le parti qu'ils avaient espéré.

Cette remarque n'est pas neuve, en ce qui regarde le Duc d'Orléans: il avait de bonne heure donné sa *mesure.*

Mais

Mais on a été bien longtems trompé sur le caractère de M. de la Fayette.

Dans cette même journée du 5 Octobre, sa conduite fut un tissu d'incertitude et de tatonnement. Il brulait d'avoir le Roi en sa puissance à Paris; mais il tremblait à la seule idée de l'aller chercher. Il fallut que ses amis lui fissent une espèce de violence; et en marchant à la tête des Rébelles, il avait plûtot l'air de leur prisonnier que de leur Général.

Instruit du régicide qu'avait projetté le Duc d'Orléans, son intention ne pouvait pas être plus douteuse que son intérêt. Certainement il avait résolû de s'y opposer. Mais au lieu de veiller à la sureté du chateau, il se coucha, et le hazard seul prévint le crime.

Dans toutes les autres époques de la Révolution, il s'est montré également indécis et indéterminé. Il a suivi, tour

tour à tour, et quitté tous les homme de son parti. Aucun n'a pû le fixer Ses amis, ses conseils, n'ont jamai obtenu de lui que des demi-mesures que des démarches incomplettes. Pendant près de deux ans il a été le maître dans Paris; et jamais il n'a *sû ni* faire le bien, ni empêcher le mal. Tant qu'il a pû sauver le Roi, il n'a pas sû le vouloir: quand il l'a *voulû*, il n'a pas sû en retrouver la force. Lors du voyage projetté à St. Cloud, au mois d'Avril 1791, il se laissa imposer par sa propre troupe. Lors du *Drapeau rouge* déployé au champ de Mars, au mois d'Août suivant, il ne se porta à cet acte de vigueur qu'à force d'instances, nous ne dirons pas seulement des hommes, mais des femmes de son parti. Après la scène indécente du 20 Juin 1792, ses amis le mandèrent, et il céda encore une fois à leurs conseils. Il quitta son armée, et vint *se* mon-

montrer à Paris, croyant que sa présence seule en imposerait aux factieux. Mais cette bravade, mal concertée et mal soutenue, ne servit qu'à le rendre ridicule, et à redoubler l'audace des Démagogues. En un mot le cachet de l'indécision, de l'hésitation et de la médiocrité, a été constamment empreint sur toutes les actions de ce Chef de parti: mais il a fallû du tems pour faire cesser l'illusion à son egard, et pour dissiper l'enthousiasme qu'il avait d'abord inspiré. Au mois d'Octobre 1789 cet enthousiasme était dans toute sa force.

Il venait de ramener prisonniers à Paris le Roi et toute sa famille. Le succès d'un tel attentat avait frappé tout le Royaume de terreur. Aucune Province n'osa élever la voix, même pour rappeller ses Députés. L'Armée garda le silence. Les Parlements tremblèrent et se tûrent comme le reste.

Tout fléchit devant l'Assemblée Nationale; et l'Assemblée Nationale elle même, entièrement dominée par ce Parti, qui depuis s'est appellé *des Constitutionnels*, (et qui comptait alors parmi ses chefs les Barnave, les Duport, les Lameth, Syeiès, la Fayette, Péthion, Chapelier, Thouret, et quelques autres,) ne fut plus entre leurs mains qu'un instrument aveugle, un *moule à Décrets*.

Jamais l'autorité de ce parti n'a été plus absolue, ni sa puissance plus souveraine, qu'à cette époque. La Cour était entièrement abattue. Mr. Necker, jadis l'idole des Parisiens, avait perdu toute sa popularité. Le Duc d'Orléans était en fuite. La Garde Nationale commandait dans Paris, et M. de La Fayette disposait d'elle à son gré. Marat et Robespierre étaient tout à la fois dans la boüe et dans l'obscurité. Les Jacobins n'existaient pas encore.

La

La Faction dominante règnait sans obstacle et sans rivale. Une stupeur générale avait frappé tous les esprits.

Lutter de force contre une telle puissance etait impraticable. On eut vainement essayé de lutter de raison, puisque personne ne voulait ou n'osait l'entendre. Il ne restait qu'une seule arme pour attaquer ce Colosse formidable; c'était celle du ridicule, et l'on dût savoir gré à l'homme qui, le premier, eut le courage de l'employer. L'expédition des Annonciades en offrit l'occasion, et elle fut saisie avec autant d'adresse que de bonheur.

Peu à peu l'on s'accoutuma à ne plus tant respecter ces idoles du jour; insensiblement on les méprisa: mais l'Auteur des *Annonciades* en avait donné le signal. C'est à lui que l'on dut cette révolution salutaire: et si des événements tout à fait inattendus, si

les fautes éternelles de la Cour, et si le funeste résultat du voyage de Varennes, n'avaient pas rendu aux Factieux l'avantage du terrein qu'ils commençaient à perdre, on peut croire que cette ridicule constitution de 1791, la source de tous nos malheurs, serait morte avant que de naître. On peut croire que le Roi aurait repris une partie de son autorité; et que ses ennemis, baffoüés comme ils l'étaient par toute la France, se seraient estimés heureux de transiger avec lui à des conditions qu'il aurait pû accepter; et qui, quand elles n'auraient pas rempli toute notre attente, nous auraient du moins préservés des abîmes, où une fatalité inexplicable nous a précipités.

Le Poëme des Annonciades, qui donna la première impulsion à la liberté de la censure contre des Novateurs dangereux, qui jusques là n'avaient

aient pas rencontré de détracteurs, fut donc réellement un service rendu à la France. Hélas! Il est resté inutile comme bien d'autres: mais nous aimons à conserver de la reconnaissance pour son auteur.

On pourrait peutêtre nous demander quel est aujourdhuy le but d'utilité que nous nous proposons, en faisant reïmprimer cette production, dont le principal mérite consistait dans l'à-propos. On pourrait nous faire observer qu'une plaisanterie *dessaisonnée* a perdu tout son agrément; que le ridicule veut, en général, être jetté d'une main aussi économe que légère; et qu'après avoir beaucoup ri de Mr. de Lameth, on pourrait bien finir par en bâailler. Enfin on pourrait nous dire:

*Seigneur, Laïus est mort: laissons en paix sa cendre.*

Notre réponse est simple: *Laïus n'est point mort.* Et par *Laïus*,

nous entendons le Parti Constitutionnel. *)

*) On pourrait nous demander aussi ce que nous entendons par *le Parti Constitutionnel;* car cette expression désigne aujourdhuy des classes aussi distinctes que nombreuses. Nous en restreignons *ici* le sens aux *Chefs de la première Assemblée Nationale*; à ces hommes criminels, qui enfantèrent la Constitution monstrueuse de 1791, (dont ils sont restés les seuls Apologistes,) et qui furent la première et la seule cause de tous nos malheurs. Beaucoup de Français ont été séduits par leurs principes, ou entraînés par leur exemple: nous sommes sans levain contre eux. Beaucoup d'autres pensent que cette Constitution, toute absurde qu'elle est, doit servir de premier échelon à la restauration de la Monarchie Française: sans adopter cette opinion, nous croyons qu'elle peut être accompagnée des intentions les plus pures. Mais nous ne croyons pas que les intrigants de l'As-

sem-

*Le Pouvoir exécutif fait le mort*, disait un jour Charles de Lameth, d'une manière plaisante, mais perfide. On pourrait en dire autant, et avec plus de justesse, de ces Messieurs. *Ils font les morts.* Ils ont l'air de ne plus prétendre à rien. Mais ils se regardent encore, et veulent être regardés, comme des Personnages. Ils ne perdent pas une occasion de donner à entendre qu'ils ne sont pas sans quelque influence, soit au dedans, soit au dehors. On a la bonté de les croire sur parole; et chacun sait que c'est déjà avoir acquis un commencement de crédit, que d'être venu à bout de persuader que l'on en a.



semblée Constituante, qui ne cessent encore aujourdhuy de travailler sourdement au déhors pour tâcher d'influer au dedans, puissent jamais avoir en vue le bien de leur pays, et encore moins le procurer.

Or le moyen d'empêcher que l'on ne s'exagère aujourdhuy l'importance des premiers héros de la Révolution, c'est de rappeller ce qu'ils furent à son berceau, ce qu'ils furent au tems de leur faveur, de leur puissance, de leur popularité. En voyant comment ils se conduisirent lorsque la France était encore toute entière, et qu'elle était dans leur mains; en lisant ce *Nec plus ultrà* de leurs conceptions, la Constitution de 1791; enfin en voyant la marche qu'ils prirent pour y arriver, nous doutons que l'on soit tenté de leur donner une autre Monarchie à *Constituer*, ni celle de France à rétablir.

Oui, ils ont été aussi ridicules que foux, ces Novateurs audacieux qui ont creusé sous nos pas l'abime, qui a fini par les dévorer eux mêmes; et ils seraient encore aussi foux que ridicules, s'il s'ouvrait devant eux une nouvelle

velle carrière où ils pussent déployer leurs talents. Les baffoüer est encore aujourdhuy une oeuvre méritoire. Ils sont vécû sous les sifflets; ils doivent y mourir.

Nous ne nous dissimulons pas que le Poëme dont nous sommes les Editeurs, a perdu, en vieillissant, une grande partie de son agrément. Les plaisanteries sont un peu comme les Belles. Elles ne plaisent guères que dans leur fraicheur. Aussi n'aurions nous jamais songé à cette Edition, si nous n'avions consulté que l'amour propre de l'Auteur. Mais son intérêt a disparû à nos yeux devant des considérations d'un ordre plus élevé. Nous avons pensé que nous servions la chose publique, en continuant de berner Mr. de Lameth et ses pareils; et nous avons obéï à notre conscience.

Nous dirons peu de chose sur l'ouvrage lui même. Il parut par extrait,

 en-

environ trois semaines après l'événement qui en a fourni le sujet *). Cet ex-

*) Cet *Extrait* était une espèce de compte rendu par une femme de Paris, à un de ses amis retiré en Suisse. On y supposait une *Lecture* faite *chez une Présidente*, à laquelle on avait assisté; et les divers morceaux de poësie, (dont l'ensemble ne se montait pas à plus de 200 vers), étaient ceux que la Dame était censée avoir retenus, ou avoir eu la permission de copier. Une prose assez faible remplissait les lacunes, et servait de liaison au corps du Poëme; lequel Poëme on attribuait, nous ne savons trop pourquoi, à un petit Abbé, *vêtu de gris, en frac, en queue, les yeux vifs, le ton modeste, souriant quelquefois, et parlant fort peu.* — Pour achever le Poëme, il ne s'agissait que de supprimer toute la prose; et c'est ce que l'Auteur a fait d'autant plus volontiers, qu'elle n'était pas fort regrettable. Il n'a pas même conservé l'Epitre Dédicatoire, qui était d'une politesse perfide, et que nous al-

extrait eut un grand succès, et les Editions et Contrefaçons s'en multiplièrent

b 5 ra-

allons transcrire, pour donner une idée du ton de l'ouvrage.

„A Mr. LE Cte. CHARLES DE LAMETH.

„*Monsieur le Comte,*

„Daignez recevoir avec bonté le timide „hommage de ma Muse. Vous avez, dès „vos plus jeunes ans, obtenu ceux d'un „autre Monde, et vous méritez aujour„dhuy ceux de la France entière. Est-il „en effet un Citoyen, qui n'ait vû avec ad„miration et reconnaissance votre noble „et généreux dévoüement à la chose publi„que; votre docilité à obéïr aux moindres „signes des Oracles que vous vous êtes „choisis dans l'Assemblée Nationale; votre

„zèle

rapidement. Si le Poëme eut été alors imprimé dans son entier, on ne peu

„zèle infatigable à poursuivre la réforme „des abus?“

„Eh! Quel autre que vous, Mr. le Cte, „pouvait nous les faire aussi bien connaî-„tre, ces *abus*! Quel autre dut autant „se révolter en voyant votre propre fa-„mille honteusement comblée de Graces, „et les bienfaits du Roi sans cesse appli-„qués à rétablir votre Maison, et à ré-„parer votre fortune! Sans doute il était „digne de vous, de vous dénoncer vous „même, et de vous offrir pour exemple, „afin de mieux exciter l'indignation pu-„blique.“

„Depuis longtems, Mr. le Cte, votre „valeur nous était connue. Elle s'était „déployée avec éclat dans les champs de „l'A-

peut guères douter qu'il n'eût obtenu du public un accueüil également flatteur.

„l'Amérique: mais les exploits de vos Gé-„néraux, sans effacer les votres, avaient „occupé davantage les trompettes de la „Rénommée."

„*La Nation*, pour vous bien juger, avait „besoin de vous voir à la tête d'une armée. „Cet heureux jour est arrivé; et la prise du „Couvent des Annonciades, exécutée par „vous en une seule nuit, pourrait être „mise à coté de la prise de Troye, à peine „achevée en dix ans, si vous aviez eu, „comme Achille, un Homère pour vous „chanter. — Je ne suis, hélas! qu'un „Habitué de Paroisse; mais le sujet est „si beau, que je ne déséspère pas de „m'élever quelquefois à sa hauteur. Mon „zèle m'en donne la présomption, et ce „zèle

teur. Divers obstacles, et entre autres la timidité des Libraires, en suspendirent la publication ; et nous savons qu'une fois le moment favorable passé, l'Auteur n'y a plus attaché assez de prix pour donner de la suite à son premier essai.

Nous avons vû la chose sous un point de vue différent ; et nos instances répétées l'ont enfin engagé à revoir son manuscrit, à le corriger, le refondre, et à nous le confier. C'est donc maintenant le corps entier de l'ouvrage, dont on ne connaissait encore que des lambeaux décousus, c'est un Poëme complet, que nous présentons au Public. La nouvelle partie paraitra-t-el-

„zèle ne peut être égalé que par le pro„fond respect avec lequel je suis,

„*Monsieur le Comte,*

„Votre etc."

elle digne de l'ancienne? C'est ce qu'il ne nous appartient pas de prononcer : mais il nous a semblé que la gaieté y etait aussi constamment soutenue, que les vers en étaient aussi plaisamment pompeux, que dans l'extrait déjà connû; et que la poësie même en était souvent plus riche que le genre de l'ouvrage ne semblait le promettre.

À la suite du Poëme des Annonciades, nous avons inséré deux autres pièces du même Auteur; un *Prospectus de Journal* déjà connu, et une *Epitre sur la Révolution* qui ne l'est pas encore, (quoiqu'elle ait été composée en 1790.) Cette épitre eut sans doute parû plus piquante alors qu'elle ne peut l'être maintenant. Les rapprochements qu'elle renferme auraient semblé plus heureux et plus vrais. Il faudrait aujourdhuy en présenter de nouveaux pour attacher le Lecteur; et peut-

peutêtre que demain il en faudrait d'autres encore. Tant le tableau de la Révolution est mobile! Tant, semblable au Protée de la Fable, elle a changé de forme à chaque instant! Hélas! Cette inconstance même, grace à la légèreté Française, a tourné à son profit. Elle en a facilité le progrès, assuré le succès; et l'on a pû dire de la Révolution, comme Virgile de la Renommée:

*Mobilitate viget, viresque acquirit eundo.*

Au reste, si la peinture de la nouvelle France a changé, celle de l'Ancienne est restée la même; et c'est ce tableau que nous avons surtout cherché à conserver, en faisant connaitre *l'Epitre sur la Révolution* que nous venons d'annoncer.

Nous y avons ajouté, ainsi qu'au Poëme des Annonciades, quelques No-

Notes, dont plusieurs sans doute auraient été inutiles en France; mais qui sont devenues nécessaires pour des ouvrages, dont l'impression et le débit doivent se faire en Pays étranger. D'ailleurs si ces compositions venaient à survivre à la génération actuelle, il pourrait bien arriver qu'une foule de passages devinssent inintelligibles, même en France, pour celle qui la remplacera.

Nous avons aussi inséré, comme *Variantes*, plusieurs morceaux que l'Auteur avait d'abord introduits dans son Poëme, et qu'ensuite un gout plus sévère lui a fait retrancher. Quelques uns étaient déjà connus du Public. D'autres sont entièrement neufs. Dans ce nombre il en est qui nous auraient parû mériter quelques regrets, s'ils avaient été supprimés.

Enfin nous avons crû devoir rapporter le texte des Parodies nombreuses

ses contenues dans les Annonciades. L'Auteur nous l'a demandé, dans la crainte de passer pour Plagiaire. Nous regardons d'ailleurs cette précaution comme utile pour faire juger de la fidélité et du mérite de ces mêmes Parodies, auxquelles nous ne trouvons guères à reprocher que d'être peutêtre un peu trop multipliées.

FIN DE LA PRÉFACE.

---

# LA PRISE
## DES
# ANNONCIADES.

## CHANT PREMIER.

*Fortunam Priami cantabo, et nobile bellum.*

HOR.

# LES ANNONCIADES.

## CHANT PREMIER.

Je chante ce Héros de la Garde Bourgeoise,
Sénateur à Paris, Général à Pontoise,
Qui, sans cesse à nos yeux variant ses exploits,
Sait plaire, aimer, combattre, et réformer nos Loix.
Lameth est son vrai nom; la France, sa patrie;
Barnave, son modèle; et Duport, son génie.

C'est lui dont le courage, osant franchir les mers,
Autrefois d'un grand Peuple alla briser les fers;
C'est lui qui, dévoré d'un feu patriotique,
Vient de prendre d'assaut une Abbesse pudique;
C'est lui qui, dans Boston, dans Paris, en tous lieux,
A vû de ses hauts faits La Fayette envieux.

Peut être qu'en lisant tant d'exploits mémorables,
Nos neveux etonnés les prendront pour des Fables;
Peut être que mes vers obtiendront peu de foi:
Mais dans un Demi-Dieu tout est merveille. Ô toi,
Source de Vérité, Déesse de l'Histoire,
Toi, qui des tems passés conserves la mémoire,
Et par qui le Héros, dans la tombe endormi,
Se survit à lui même, et ne meurt qu'à demi,
Daigne, sage Clio, sourire à mon ouvrage.
Prête moi ton flambeau, pour percer le nuage,
Que, sur l'aile du Poëte au Parnasse assidu,
L'Imagination tient souvent étendu.
Où la Vérité plait, la Fiction est vaine.
Mon Héros d'ornements se passera sans peine;
Je veux peindre Lameth, et non pas le grandir.
Ce serait le gâter que d'oser l'embellir.

Parmi ces Députés, dont la voix éloquente
Soutenait dans Paris la Liberté naissante
Et dont les moindres mots, comme Oracles reçus,
Etaient applaudis, même avant d'être entendus,
Lameth, disciple heureux d'une savante Ecole,
Du Peuple et du Sénat, était surtout l'idole.

Ce mortel, dont le nom faisait trembler la Cour,
Aux rives de la Somme avait reçu le jour.
Ses modestes Ayeux s'étaient peu fait connaître.
Etrangers au crédit, ignorés de leur maître,
A leur humble fortune ils confinaient leurs voeux.

Lameth n'était pas né pour être obscur comme eux.
Le Roi, dès son berceau le comblant de largesses,
Parut le destiner aux honneurs, aux richesses;
La Reine, des grandeurs lui fraya le chemin:
Et si son jeune cœur eût été moins Romain,
A force de bienfaits on l'eut séduit, peut être;
On eut pû le conduire à l'amour de son Maitre ---
Mais l'Ange qui veillait au bonheur des Français,
De ces dons corrupteurs empêcha les effets.
Lameth, nouveau Brutus, sut réduire au silence
L'importune vertu de la Reconnoissance:
Et (des Artésiens justifiant le choix,)
Dès qu'il put au Sénat faire entendre sa voix,
On le vit arborer l'étendart du Civisme,
Libre de préjugés comme de Royalisme.

D'abord, tel qu'un coursier sorti du sein des bois,
Qui ne connait encor ni le frein, ni la voix,

Il ne sait ni régler, ni cacher son audace;
Il bondit sans objet, et sans fruit il se lasse.
Mais bientot rebuté de ses premiers essais,
Et voulant au Sénat assurer ses succès,
Il va trouver Syeiès. Ce rêve-creux sublime
Est le plus ferme appui du parti qu'il anime.
Son esprit froid et lourd, en sophismes fécond,
A force d'être obscur a passé pour profond.
Savant dans le grand art d'ebloüir le Vulgaire,
Il dédaigne et poursuit la faveur populaire;
Et, de plus d'un Séïde armant le jeune bras,
Il commande le crime, et ne s'en charge pas.

. . . . . . .

A ses plats ecoliers, dont il craint la sottise,
Il cache les projets dont son ame est eprise:
Mais le jour où Lameth, venant s'offrir à lui,
Daigna modestement rechercher son appui,
Syeiès d'un tel second sentant tout le mérite,
Reçut avec transport le jeune Néophite;
Et dans l'heureux espoir de se l'associer,
Lui même à ses secrets voulut l'initier.
Lameth avidement dévora son systême.
Il vit les *Droits de l'homme* ecrits dans le ciel même.
Sous les traits de Syeiès il vit la LIBERTÉ,

Sur

Sur le frônt des humains gravant L'EGALITÉ.
Il vit l'orgueuil lui même abjurant ses chimères,
Et le monde habité par un peuple de freres.
Son ame, jeune encore en ses emotions,
S'ouvrit avec délice à ces impressions.
„Où sont, s'ecriait-il, où sont ces *droits* augustes,
„Dont *l'homme* fut privé par des tirans injustes!"

Barnave l'entendit: secondé par Duport,
Il lui montra ces *droits* dans le *droit du plus fort*;
Et d'un texte fécond cet heureux commentaire
A ses yeux dessillés fut un trait de lumière.

Sur un plan mieux conçû, Lameth depuis ce tems
Au Sénat chaque jour exerça ses talents.
Dédaignant des Rhéteurs les formes importunes,
Son eloquence était l'art de plaire aux Tribunes.
A la discussion sans s'abaisser jamais,
Il savait par la force emporter les decrets.
Il savait même encor se prêter à la ruse:
Et, des opinions quand la rage confuse
De tumulte et de cris remplissait le Sénat;
Quand, pour se faire entendre au plus fort du débat,
Le Président sans voix, dans sa fureur muette,

Fati-

Fatiguait vainement son bras et sa sonnette,
Enfin quand un Decret, quelque tems suspendu,
Au gré du *Coté droit* allait être rendu;
Lameth sur son gradin, Lameth infatigable,
Après avoir vingt fois tenté l'art secourable
Et de *l'Ordre du jour*, et de *l'Ajournement*,
Sauvait la question par un *Amendement*.
Tel, dans les jeux du Cirque, un Lutteur plein d'adresse
Sait unir à la fois la force et la souplesse.

J'ai peint le grand Lameth; mes fidèles pinceaux,
Sans cesser d'être à lui vont peindre ses rivaux.
O Muse, qui des Grecs admiras l'eloquence,
Contemple ce Sénat encore en son enfance,
Et dis si dans Athène, en ses plus beaux moments,
Tu vis plus de génie ou de plus grands talents.
Vois combien d'avocats s'élancent dans l'arêne!
L'un te rappelle Eschine, et l'autre, Démosthène.
Que j'aime à contempler ces aigles du Barreau!
Ce rédondant Target, ce badin Martineau;
Bouche, dont chaque mot ménage une surprise,
Thouret, dont les Normands admirent la franchise;
Ce probe Chapelier, cet enchanteur Merlin,
Ce Treilhard si léger, ce La Poule si fin,

Et

Et d' autres, moins connus, mais tous dignes de l'être!
Sitôt qu' à la tribune un d' eux vient à paraître - -
Mais surtout lorsqu' au bruit d' un murmure flatteur,
Ce fléau des Rentiers, ce fougueux orateur;
Camus, le fier Camus, dans ses elans sublimes,
Entasse sans pitié victimes sur victimes;
Lorsque, foulant aux pieds d' importuns souvenirs,
Fermant son œil aux pleurs, son oreille aux soupirs,
Enflammé d' un courroux que Quesnel autorise,
Il combat, il poursuit, il renverse l' Eglise;
Enfin quand, aux remords toujours plus aguerri,
Il s' attaque aux Prélats dont la main l' a nourri;
Mon ame s' aggrandit à voir un si grand homme,
Et se croit transportée aux plus beaux jours de Rome.

Je ne citerai point tant d' autres Orateurs,
Qui se font admirer parmi nos Sénateurs;
Et dont la noble audace et le rare génie
Laissent loin derriere eux la Grèce et l' Italie:
Ils disparaissent tous auprès de mon Héros.

Mais déjà sa valeur s' indigne du repos.
Il dédaigne déjà cette gloire commune
Que l' art de la parole obtient à la tribune;

Il demande la guerre; et pour porter ses coups,
Il cherche un ennemi digne de son courroux.
Ses vœux sont exaucés; et voici la journée
Qu'aux plus fameux exploits le ciel a destinée;
La journée, où, d'Hercule egalant les travaux,
Lameth à l'admirer força tous ses rivaux.

Poëte aimé des Dieux, chantre du grand Achille,
De ce Héros qui prit en dix ans une ville,
Apprends moi comme on doit chanter le grand Lameth,
Et prête moi des sons dignes de mon sujet.

FIN DU PREMIER CHANT.

---

NOTES

# NOTES ET VARIANTES

SUR

# LE PREMIER CHANT.

# NOTES ET VARIANTES.

Le sujet du Poëme Des Annonciades ne porte pas sur une fiction; mais sur une expédition ridicule, dont Mr. de Lameth fut le chef, et un couvent de filles le théatre. Vers le milieu du mois de Novembre 1789, au moment où l'Assemblée Nationale venait de s'etablir à Paris, un homme accourut un soir à l'Hotel de Ville, pour déclarer qu'il venait de voir entrer dans le Couvent des Religieuses appellées *Annonciades*, un individu chargé d'un gros paquet. C'était alors le tems des Dénonciations ridicules et des Conspirations imaginaires. Les gens un peu sensés n'y ajoutaient aucune foi; mais les Factieux y voyaient un moyen de remuer le Peuple, et ils s'en servaient avec un art infernal. L'homme que l'on avait vû entrer dans le Couvent, et qui n'était autre qu'un Jardinier, fut aisément métamorphosé en Conspirateur. On imagina d'en faire Mr. Barentin, Garde des sceaux, et frere de l'Abbesse

des

des Annonciades. „C' est lui même, disait-on.
„Il revient muni de Lettres-de-Cachet; et il
„s' est caché chez sa sœur, en attendant le
„moment d' en faire usage.„ Ce bruit, répandu
par la malveillance, fut avidement recueilli
par la sottise; et il parait que Mr. de Lameth
fut une des premieres dupes. Membre du Comité des Recherches, (auquel la déclaration
faite à l' Hotel de Ville avait été portée,) il
sollicita et obtint la glorieuse mission d' aller
enlever Mr. Barentin de l' asile où on le supposait caché. Quatre cent hommes de la Garde
Nationale lui furent confiés; et dès que la nuit
fut venue, il fit investir et forcer le Couvent,
dans lequel, après une visite aussi scrupuleuse
qu' indécente, il ne trouva aucun autre homme
qu' un vieux Jardinier. Là dessus il exécuta sa
retraite *en bon ordre*, et il ramena sa troupe
(suivant l' expression d' un Journal imprimé le
lendemain,) *sans avoir perdu un seul homme.*

---

(Vers

(Vers 1.)

„*Je chante ce Héros de la Garde Bourgeoise*.„

Ce *Héros* est Mr. le Comte Charles de Lameth. Son nom véritable était Bussi, qu'il ne faut confondre ni avec Bussi-Rabutin, dont la naissance était plus distinguée, ni avec Bussi-le-Clerc, Procureur au Parlement de Paris, qui se rendit fameux au tems de la Ligue, mais qui n'avait rien de commun avec le notre, si ce n'est l'esprit de faction. M. M. de Bussi-Lameth étaient d'une noblesse ancienne, mais sans illustration. Le seul homme de leur nom qui se soit fait connaitre était Lieutenant général des armées du Roi, sous Louis XIV. Sa femme, sans doute plus jolie que celle que l'on verra figurer dans ce Poëme, avait le Mis D'Albret pour amant. Cette intrigue parvint aux oreilles du Mari, qui força sa femme à donner à D'Albret un rendés-vous, où le malheureux fut assassiné. — La famille de Lameth est originaire de Picardie, province arrosée par la rivière de Somme. C'est à quoi le vers 36 fait allusion. Charles était le second de quatre freres. L'ainé s'appellait, le Marquis; le troisième, Alexandre; et le dernier, Théodore. Le Marquis avait epousé Mlle de

La

La Tour-Du-Pin. On croyait qu'il pensait mieux que ses freres. Alexandre, qui, dans l'Assemblée Nationale, *marchait presque l'égal* de Duport et de Barnave, avait de l'esprit et du talent, et encore plus d'intrigue. Charles n'était, à proprement parler, que son Mannequin. Théodore etait *l'enfant perdu* de l'un et de l'autre. Il travaillait, en déhors de l'Assemblée, à la sainte mission de la Propagande. Il corrompait les troupes et soulevait les Provinces. C'est surtout en Franche-Comté qu'il s'est signalé. Nous n'ajouterons rien ici sur le Héros du Poëme: assez d'autres occasions nous ramèneront à lui.

(Vers 2.)

„*Sénateur à Paris, Général à Pontoise.*"

En ce tems là tous les Coryphées de la Révolution, les uns pour se rendre populaires, les autres pour singer Mr. de la Fayette, s'étaient fait nommer Colonels de la Garde Nationale. Mr. de Lameth l'était à Pontoise.

(Vers 6.)

„*Barnave son modèle, et Duport son génie.*"

Tous deux étaient en effet les conseils et les guides de Charles de Lameth. — Barnave, jeune

jeune avocat du Dauphiné, après s'être rendu exécrable par cette fameuse phrase, qu'il hazarda dans un tems où les horreurs faisaient encore impression: *Ce sang* (en parlant de celui de M. M. Berthier et Foulon massacrés par le Peuple,) *ce sang qui coule est-il donc si pur, que l'on doive tant le regretter?* — Barnave, disons nous, doüé d'un esprit juste et assez étendu, avait fini par appercevoir tout le danger du précipice qu'il avait lui même tant aidé à creuser. Chargé, avec Péthion et Mr. de la Tour-Maubourg, de ramener le Roi, de Varennes, il fut le seul qui se conduisit avec décence, et même avec respect. De quelque manière que la France se fut relevée de la crise actuelle, il n'aurait pas été un homme fini pour son pays, si Robespierre, dont le génie pouvait en effet trembler devant le sien, ne se fut hâté de le faire périr. — Duport, jeune Conseiller au Parlement de Paris, est un de ceux qui ont travaillé de plus loin, et avec plus de suite et de succès, d'abord à préparer, et ensuite à précipiter cette Révolution, l'objet de leurs voeux et la cause de leur ruine. Sa conduite a été celle d'un homme souple, rusé, mais hardi. Ses conceptions étaient nettes, vastes

et profondes. Elles l'ont entraîné au delà du but qu'il s'était proposé. Il a dû s'en appercevoir, parce qu'il a l'esprit juste; et nous ne sommes pas éloignés de le croire plus sincèrement et plus radicalement guéri de la manie des réformes et des Révolutions, que la pluspart de ceux qui ont combattu sous ses drapeaux.

(Vers 7.)

„*C'est lui dont le courage &c.*„

Le Poëme autrefois ne commençait pas ainsi, l'Auteur emporté par son sujet, s'était détourné de son plan, et au lieu de se renfermer dans les bornes du Comique et du ridicule, il avait pris une espèce d'essor Héroique, qui ne convenait pas à son objet. Il avait voulu tracer l'esquisse des tems qui ont précédé la Révolution. C'était remonter au Déluge; et il pouvait difficilement manquer de s'y noyer. Après avoir ainsi blâmé ce morceau; comment oserons nous nous permettre d'en rapporter la plus grande partie? Peut-être ne l'aurions nous pas dû; mais nous avons espéré que, comme pièce détachée, il se ferait supporter

plus

plus aisément. Il renferme d'ailleurs quelques portraits que le Lecteur verra peut-être avec plaisir.

— — — — — — —
— — — — Et Duport son génie. —

Muse, raconte nous quelle noble fureur,
Dans les murs de Paris réveillant sa valeur,
Lui fit armer d'un fer ses mains Patriotiques;
Lui fit livrer l'assaut à vingt Nones pudiques,
Et rival à la fois de Minos et de Mars,
S'arracher du Sénat pour voler aux hazards.

Louis regnait encor *), mais sa bonté facile
Rendait de son pouvoir l'exercice inutile.
Le Peuple était sans frein, et les Grands sans vertus;
Et, s'il faut l'avouer, Louis ne règnait plus.
Ce n'était plus ce Prince, ami de la Victoire,
Sur le trône, à vingt ans, s'asséyant avec gloire,
Dont l'Europe jalouse enviait les succès;
Et qui de sa puissance etonnait les Anglais,
Quand, malgré les écarts du Ministre Vergennes,
Sa main du monde entier semblait tenir les rênes.

Cet éclat dura peu. Louis vit ses beaux jours
Passer rapidement, et passer pour toujours.
Vainement il aima son peuple et sa famille:
Son peuple fut ingrat. Et des Césars la fille,

 Que

*) Il est sans doute inutile d'avertir que ce vers et les neuf suivants sont parodiés du commencement de la Henriade.

Que l' habile Thérèse avait mise en ses bras,
Dont la France, à genoux, admirait les appas,
D'hommages, de respects, de plaisirs entourée,
Et de son jeune epoux, sans rivale, adorée,
Trop distraite sans doute au milieu des grandeurs,
Ne l'aima jamais mieux qu', au tems de ses malheurs.

Louis, sage en ses mœurs, fidèle en ses tendresses,
Repoussait loin de lui favoris et maitresses.
Ses gouts simples et purs, aux jours de son bonheur,
Ainsi qu' à ses plaisirs, suffisaient à son cœur.
Si son peuple est heureux, lui même est sûr de l'être ...

Mais de faire le bien est-il encor le maitre?
Son propre Ministère avilit son pouvoir.
Chacun cite ses droits, méconnait son devoir.
Un doute exagéré réduit tout en problême;
L' homme d' état fait place à l' homme de systême;
L' esprit d' indépendance est partout répandu;
Partout l' honneur se tait, ou n' est plus entendu.

— — — — — — — —

— — — — — — — —

Parmi ces Courtisans, dont la foule vulgaire,
Ainsi que sans talents, était sans caractère,
Un seul, caché dans l' ombre, et pourtant apperçû,
Semblait poursuivre un plan profondément conçû.

Dans l'âge où ses pareils, prolongeant leur enfance,
Trainent dans les plaisirs leur obscure indolence,
La Fayette, poussé par son ambition,
Sous un ciel etranger alla se faire un nom.
Tout servit ses desseins; tout l' aida: sa jeunesse,
Ses amis, sa naissance, et surtout sa richesse.

Avec

Avec habileté Washington l'employa.
Devant nos Légions à la fin tout ploya:
Et l'Anglais, détrompé d'un espoir chimérique,
Vit de son joug superbe echapper l'Amérique.

Le lointain grossit tout. A' nos jeunes guerriers
On prodigue à l'envi l'eloge et les lauriers;
Et pour semer partout le nom de la Fayette,
La Déesse aux cent voix embouche la trompette.

La France avec transport célèbre son retour.
Dans l'eclat de sa gloire il parait à la Cour;
Il se montre à Paris; et du nom de Grand Homme,
Déjà dans les soupers tout le monde le nomme.
Choiseuil seul, consulté sur cet homme étonnant,
Dit: „Vous n'avez pas tort; car c'est Gilles le Grand.„*)

J'avoüerai toutefois que, malgré sa jeunesse,
Il soutenait sa gloire avec assez d'adresse.
Un silence profond cachait sa nullité.
Ou s'il disait un mot, c'était *La Liberté* - - -
*Le Peuple* - - - *Les Tyrans* - - - qui, mêlés dans sa phrase,
Et dits presque à l'oreille avec un air d'emphase,
Dans des cercles choisis lui gagnaient tous les cœurs.
Son air faussement humble augmentait ses prôneurs;



*) Ce mot est réellement du Duc de Choiseuil. L'air blaffard et nigaud de Mr. de la Fayette lui donnait en effet beaucoup de ressemblance avec *Gilles*, qui, comme on sait, est un role niais du théatre de la Foire. L'Acteur qui le joüe a coutume de s'enfariner le visage.

Et quand de l'Amérique il racontait la guerre;
Ses peuples affranchis du joug de l'Angleterre;
L'Angleterre réduite à demander la paix;
Enfin ces *Insurgents*, qu'elle a vûs ses sujets,
Rendus par leur valeur fiers et libres comme elle;
Les sots qui l'entouraient, transportés d'un saint zèle,
Et touchés de pitié pour ce pauvre Univers,
Demandaient le signal d'aller briser ses fers.

Bientot ces etourdis font une secte en France,
Leur nombre et leurs projets croissent dans le silence;
La Cour, ou ne voit rien, ou feint de ne rien voir;
Et tout des Factieux semble accroître l'espoir.

Dans leur dessein funeste un homme les seconde,
Homme né pour la honte et le malheur du monde;
Philippe était son nom *). Son naturel pervers
Promit, dès sa jeunesse, un monstre à l'Univers;

Et

*) Louis Philippe Joseph, Duc d'Orléans, arrière petit fils du Régent, & premier Prince du sang de France. -- La publicité de sa vie et de ses crimes dispense de toute note à son égard: mais voici sur son compte une anecdote curieuse, dont nous garantissons l'autenticité. Le Duc d'Orléans, (alors Duc de Chartres,) avait été seulement *ondoyé* à sa naissance. Il fut *batisé* à Fontainebleau, à l'âge de 10 ou 12 ans, et la Reine, femme de Louis XV, fut sa Marraine. Elle lui donna le nom de Joseph, que personne de sa famille ne portait. *Pourquoi Joseph?* lui demanda-t-on. --- *C'est*, dit-elle, *pour qu'il ne soit pas pendu. Avec ce nom là on ne l'est jamais.* — Ce mot de la Reine excita de

Et sa perversité s'accroissant avec l'âge,
De sa jeunesse encor surpassa le présage.

Les vices les plus bas se disputaient son cœur:
Il était impudent, lâche, ingrat, suborneur.
Dans ses penchants honteux, loin de rougir du crime,
Il affectait encor de dédaigner l'estime.
Fléau de sa famille, horreur des gens de bien,
Mauvais fils, mauvais Prince, et mauvais citoyen,

Déjà près d'Oüessant, sacrifiant sa gloire,
Il avait de nos mains arraché la victoire,
Feignant une méprise, et laissant au soupçon
Le choix de sa frayeur ou de sa trahison.
Un cri public s'elève, et Philippe l'affronte.
Incapable à la fois de remords et de honte,
Il revient à Mouceaux *) fatigué des combats.
L'infame Sillery l'y reçoit dans ses bras.
Alors dans ce repaire, où la débauche affreuse
Achève d'avilir son ame crapuleuse,



de grandes risées sur sa crédulité et sa petitesse d'esprit. On en reparla toute la soirée chez le Duc d'Orléans. *Enfin, mon ami*, disait-il à son fils, *te voilà assuré de n'être pas pendu; on se contentera de te couper la tête.*

*) Mouceaux était la petite maison du Duc d'Orléans, et le théatre de ses débauches. La Marquise de Sillery (autrefois Comtesse de Genlis) était à la fois sa maitresse, et la gouvernante de ses enfants. La Clos, Capitaine d'artillerie, et auteur du Roman *des Liaisons dangereuses*, était son conseil, son confident, et son emissaire.

Son génie infernal, excité par la Clos,
Conçoit, nourrit, dispose, inspire des complots;
Et déjà dans son cœur, où germent tous les crimes,
Sa Patrie et son Roi sont marqués pour victimes.

Tels étaient les dangers qui menaçaient l'Etat:
Mais d'un orage encor rien n'annonçait l'éclat.

Ainsi dorment ces feux que des Volcans décèlent,
Quand, prets à déchirer les monts qui les recèlent,
Ils semblent menacer et la terre, et les mers.
Un bruit sourd et confus gronde au loin dans les airs;
Le soleil s'obscurcit; tout parait dans l'attente.
Inquiet et troublé, l'homme, avec epouvante,
Voit le repos des vents, le silence des eaux,
Le calme des forets, l'effroi des animaux - - -
Cependant, renfermé dans le sein qu'il dévore,
Le germe destructeur n'éclatte point encore.
Ainsi lorsqu'en tous lieux fermentent les esprits,
L'apparence du calme est encor dans Paris.

Déjà, suivant deux fois des conseils détestables,
Louis avait deux fois assemblé Les Notables;
Des Etats Généraux précurseurs dangereux,
D'un remède incertain essai trop hazardeux.

Calonne, le premier, en enfanta l'idée.

— — — — — — — —
— — — — — — — —
— — — — — — — —

Nous

Nous ne suivrons pas l'Auteur plus loin, et nous ferons grace au Lecteur des portraits de Mr. de Calonne, de l'Archevêque de Sens, et de Mr. Necker. Il y a des bornes à tout; et nous avons déjà excédé celles que nous nous étions prescrites en commençant l'extrait de ce morceau.

(Vers 8.)

„*Autrefois d'un grand peuple alla briser les fers.*„

Charles de Lameth en effet est, ainsi que ses freres, du nombre de ceux que l'attrait de la gloire, et plus encore celui de la mode et de la nouveauté, avait conduits en Amérique sur les traces de Mr. de la Fayette. Il était particulierement distingué et protégé par la Reine, qui, lorsque Mr. de Rochambeau prit congé d'elle, avec les autres Généraux, pour aller commander l'armée qui s'assemblait à Rhode-Island, chargea le Baron de Viomesnil de lui faire payer de sa part une gratification annuelle de deux mille ecus, qu'elle prenait sur sa cassette. Lameth, (car il faut être juste) servit avec intelligence et courage. A son retour en France, la Cour le traita mieux que jamais. Mais il sembla n'avoir accumulé sur lui et sur sa famille toutes les graces de la faveur, que

pour donner plus d'éclat à son ingratitude. Au moment de la Révolution, il était chevalier des ordres de Malthe, de Saint Louis, et de Cincinnatus, Gentilhomme d'honneur de Monseigneur Comte d'Artois, et Colonel du Régiment des Cuirassiers. De ses trois freres, deux avaient des Régiments, et le troisième était Colonel en second.

(Vers 33.)

„*Lameth, disciple heureux d'une savante Ecole.*"

L'Auteur fait ici allusion à l'*Ecole* que tenait Mr. Duport dès long tems avant l'ouverture des Etats Généraux. Cet homme, dont le repentir, (s'il est tel que nous aimons à nous le persuader) peut seul faire oublier les erreurs, avait réellement ouvert chez lui une espèce de *Cours Révolutionnaire*, dans lequel, sous prétexte de discuter les Droits des Peuples, on travaillait à détruire ceux des Souverains. Les sots, les oisifs, les frondeurs y accouraient en foule, et y puisaient les principes de *Liberté*, d'*Indépendance*, de *Résistance à l'oppression*, dont ils nous ont fait voir depuis le dangereux et funeste développement. C'est aux leçons de Mr. Duport que se sont formés les * * *, les * * *, les * * *, en un mot

tous

tous ceux que Mr. Burke, dans sa lettre au Duc de Bedford, appelle si energiquement: *Les Sansculottes de la Cour.*

(Vers 41.)

„*Le Roi, dès son berceau, le comblant de largesses.*„

Les bontés du Roi en effet avaient été le chercher au berceau; mais les témoignages n'en ont été connus, que lorsque le fameux *Livre rouge* a parû. Ce livre découvert et imprimé par les soins de Camus, *le grand recherCheur*, était l'état des dépenses et des graces secrettes de la Cour. On l'avait annoncé comme le tableau des abus les plus scandaleux; mais l'attente maligne du Public a été bien trompée: il n'offrait presque partout que des actes de bienfaisance. Cependant on y a vû, et l'on en a souri, que Mdme la Marquise de Lameth, sœur de Mr. le Mal de Broglie, avait reçû du Roi 60,000 livres, *pour l'éducation de ses enfants.* Il est juste de dire qu'à la lecture de cet article, Lameth à demi confus se leva, et promit de rapporter cette somme, dans le jour, au *Trésor* dit *National.* Nous pensons que quand elle sortit du *Trésor* dit *Royal*, on ne prévoyait guères comment tournerait une éducation si chèrement payée.

(Vers

(Vers 43.)

„*La Reine, des grandeurs lui fraya le chemin.*"

On a déjà vû que sa Majesté l'honorait d'une bonté spéciale. — Nous regrettons sincèrement que l'Auteur se soit interdit le plaisir de laisser dans son Poëme plusieurs vers, (concernant cette Princesse,) qu'il y avait d'abord insérés, et qui avaient été goutés et applaudis du Public. Il y a peu de personnes qui n'aient retenu celui ci, en parlant du malheur qu'elle avait eu de ne trouver que des ingrats;

Hélas! Je la connais: elle en ferait encore.

En voici d'autres qui n'ont pas été imprimés dans le premier extrait que l'on a fait de ce Poëme, et que l'on nous saura sans doute gré de faire connaitre.

En tout tems bienfaisante, en tous lieux accessible,
La pitié reposait dans son ame sensible.
Ô vous, qui, tant de fois, osâtes dans son cœur
Déposer vos besoins, vos vœux, votre douleur,
Avez vous pû jamais l'en croire importunée?
Ah! Lorsqu'à refuser elle était condamnée,
Le refus, dans sa bouche, avait l'air d'un bienfait.
Mais lorsque, se livrant à son plus doux attrait,
Elle laissait agir sa bonté naturelle,
L'heureux qu'elle faisait était moins heureux qu'elle.

Enfin

Enfin nous ne pouvons nous refuser à rappeller ici les vers suivants, qui se rapportent au Roi, et qui étaient dans la premiere edition:

On est presque étonné qu' il n'ait point de Maitresses.
On lui pardonnerait des vices, des faiblesses:
Mais ses gouts simples, bons, sont moqués, méconnus,
Et son peuple n'est pas digne de ses vertus.

(Vers 51.)

„*Et des Artésiens justifiant le choix.*„

Il est à remarquer que Charles de Lameth et Robespierre étaient tous deux Députés de l'Artois; et qu' ainsi cette Province peut se vanter d'avoir fourni l'*Alpha* et l'*Oméga* de la Révolution.

(Vers 61.)

„*Il va trouver Syeiès.*„

On connait davantage la vie politique de l' Abbé Syeiès, que sa vie ecclésiastique. On sait seulement qu' il était Grand Vicaire de l'Evêque de Chartres. Il s' était fait connaitre par des ecrits en faveur de la *double représentation* du Tiers-état; et du *Vote* par tête. Il fut le principal auteur et rédacteur de la célèbre et funeste *Déclaration des droits de l'homme.* Enfin ce fut lui qui provoqua le fameux *Serment* appellé

appellé *du Jeu de Paume*, (parceque la Chambre du *Tiers*, ayant trouvé le lieu de ses Séances ordinaires fermé, s'était ce jour là rassemblée au Jeu de Paume;) Serment par lequel les *Communes* seules, se constituant en *Assemblée Nationale*, sans nulle mention de la Noblesse ni du Clergé, s'engagèrent à ne point se séparer qu'elles n'eussent donné une Constitution à la France. Ce fut cette mesure audacieuse, qui brisant d'un seul coup tous les elémens des *Etats Généraux*, et réünissant toute l'autorité dans une Assemblée unique et tumultueuse, décida la Révolution, qui certainement ne se serait jamais faite, si l'Assemblée Nationale n'eut pas existé. Depuis ce premier instant, l'Abbé Syeiès n'a cessé d'agir; mais sans presque jamais se montrer. Il a fait Secte, plustôt que parti. Son caractère et son genre de talent sont assez bien peints dans les vers qui le concernent.

(Vers 69.)

„*A ses plats ecoliers dont il craint la sottise.*"

Il était bien tentant de citer quelques uns de ces ecoliers; et l'Auteur même en avait fait une espèce de liste. Mais à quoi servait de retracer tant de noms insignifiants, tant d'êtres

d'êtres sans couleur, dont l'existence n'a pas survécû à leur avilissement? C'est donc uniquement en faveur des amateurs de petites anecdotes, que nous donnerons cette liste incomplette. On y trouvera une partie des noms de ces petits Héros ephémères, dont l'Abbé Syeiès était moins le chef que le régent.

— — — — — — — — —

Syeiès guide leurs pas encor mal assurés;
Et rit en contemplant ces petits Conjurés,
Ces demi scélérats, qui l'ont choisi pour maitre,
Un Marquis de la Côte, à l'oeil faux, au coeur traitre;
Un petit Castellanne, aussi séc que Bias; *)
Un épais D'Aiguillon, nouveau Tirésias; **)

Ce

*) Bias, l'un des sept Sages de la Grèce, est connu par sa pauvreté, & par ce mot fameux dont il tirait vanité: *Omnia mecum porto*; je porte tout avec moi. Il ne possedait en effet plus rien que sa soidisante philosophie; Mais il n'avait pas toujours été pauvre. Il s'était débarrassé de ses richesses, disait-il, pour acquérir la Liberté. Mr. de Castellanne s'était également ruiné, mais d'une façon moins philosophique.

**) On sait que Tirésias était un habitant de Thèbes, qui ayant un jour rencontré sur le mont Cythèron deux serpents tendrement entrelacés, les frappa, sans se douter qu'ils fussent consacrés à Cybèle, il tua la femelle, et pour sa punition il fut changé en femme. Au bout de sept ans, il fit une rencontre semblable, il tua le mâle,

et

Ce pauvre Chastenay, né pour être bon homme;
Ce suffisant Lameth, qu'Alexandre l'on nomme; *)
Tracy, plat Courtisan, en frondeur transformé;
Enfin son cher Mathieu **), Mathieu son bien-aimé,
Mathieu, répétiteur de sa leçon écrite,
Mathieu, dont la mémoire a fait tout le mérite,
Et qui de son succès est lui même étonné.

(Ver

---

et reprit son premier Sexe. — Mais quelle analogie, demande-t-on, peut-il y avoir entre Tirésias et le Duc d'Aiguillon? La voici. — On a prétendu, on a même assuré, que dans la journée à jamais exécrable du 5 Octobre à Versailles, et parmi les Poissardes qui se portèrent au chateau avec des instructions, dont elles n'osèrent pas suivre toute l'énormité, on avait reconnu Mr. le Duc d'Aiguillon, habillé comme elles, agissant comme elles, & en vérité pensant comme elles.

*) Alexandre de Lameth, cadet de Charles, était en effet remarquable par sa *suffisance*.

**) Mathieu de Montmorency. Qui croirait qu'un homme de ce nom eut été capable de tant de bassesse! où est ce Mathieu de Montmorency, qui épousa la veuve de Louis le Gros! et son petit fils, Mathieu, second du nom, qui à la bataille de Bouvines enleva de sa main douze aigles impériales? et le grand Connétable, et tant d'autres héros de cette race illustre et chère aux Français? Qu'auraient-ils dit, en voyant leur indigne rejetton renoncer solemnellement à ses armoiries? Au reste, il se rendait justice: il n'avait plus le droit d'en porter l'antique Devise. Cette Devise, tirée du Grec, est APLANOS, & signifie *sans tache*.

( Vers 78. )

„ *Il vit les Droits de l'homme écrits dans le ciel même.* „

Qui aurait crû qu'au moyen de quelques idées abstraites, et empruntées d'une Métaphysique obscure, on parviendrait à bouleverser l'Empire le plus ancien et le plus florissant de l'Univers? Voilà pourtant ce qu'ont produit ces fameux *Droits de l'homme*, où l'on a posé la Licence en principe, et l'Anarchie en système. Nous disons, l'*Anarchie*; car tel doit être, ou devenir en peu de tems, l'état d'un Peuple, à qui l'on ne présente jamais l'idée d'aucun devoir, et au Gouvernement duquel on ne laisse que d'insuffisants moyens de répression. Mais les Américains avaient fait une *Déclaration des Droits*, et c'était chez eux que nous avions été puiser toutes nos idées de Liberté. Mr. de la Fayette demanda une *Déclaration des Droits*; l'Abbé Syeiès proposa la sienne; et l'on en vit eclorre en un instant vingt autres, qui ne disputaient entre elles que d'extravagance. Enfin après deux mois de discussion, de controverse et de galimathias, cette belle *Déclaration* parut, et la Monarchie disparut.

(Vers 94.)

„*Son eloquence était l'art de plaire aux Tribunes.*"

Le portrait que l'on fait ici de Charles de Lameth, comme Orateur, doit paraitre frappant à tous ceux qui se souviennent de l'avoir vû à la premiere Assemblée. C'était un mélange confus de cris et de sons inarticulés, parmi lesquels on ne distinguait que quelques mots; comme: *Le Peuple* --- *Messieurs* --- *Mr. Le Président* --- *La Nation* --- *L'Ordre du Jour* --- *Aux voix* --- *Je demande la parole* --- *Les Aristocrates* --- *Messieurs* --- *Mr. Le Président* --- *L'Appel nominal* --- *Je propose un Amendement.* — Quand il avait dit ces belles phrases avec un geste de fureur, un air de confiance, et une voix de fausset, il avait joüé son role et rempli son but.

(Vers 102.)

„*Fatiguait vainement son bras & sa sonnette.*"

Une grosse sonnette était l'arme du Président. Les poumons d'un mortel ne pouvaient pas suffire à crier: *Silence;* et la sonnette était destinée à y suppléer. Mais ce moyen même répondait mal à son but; et malgré les efforts vraiment fatigants du pauvre Président, le

le bruit indécent qui règnait dans l'assemblée rendait, la pluspart du tems, l'avertissement de la sonnette inutile.

( Vers 104. )

„*Au gré du coté droit allait être rendu.*„

La saine partie du Clergé, de la Noblesse et des Communes avait pris l' habitude de se placer à la droite du Président, et formait ce que l'on appellait *Le Coté Droit:* Or il n'est jamais arrivé qu'un Decret ait été rendu „Au gré du Coté droit.„ *Le Coté Gauche* y mettait bon ordre. On aurait pû se dispenser de discuter les Questions, et de les mettre aux voix: l'evénement était connû d'avance. A' force de cris et d'injures, on etouffait la voix et les raisons de ce pauvre *Coté droit,* qui s'en allait toujours battu et jamais corrigé. Mais aussi que pouvait-il attendre d'une défense molle, sans tactique et sans systême? Il fallait ou savoir résister, ou savoir se retirer. Un mot assez plaisant est celui de cette Anglaise, que l'on pressait de retourner aux séances de l'Assemblée Nationale. *Que voulez-vous que j'y aille voir,* dit-elle? *des bâtons d'un Coté, et des epaules de l'autre? ce n'est pas la peine.* — Il ne faut pas que l'on se choque de cette expression, qui

pouvait d'autant moins être prise dans le sens littéral, que le Coté droit eut été, dans un besoin, beaucoup plus capable de donner des coups de bâton que d'en recevoir. Mais il est constant que le role auquel il était réduit dans l'Assemblée pouvait être pris pour un affront continuel.

(Vers 107.)

„*Et de* l'ordre du jour, *et de* l'ajournement.
„*Sauvait la Question par un* amendement.„

L'*Ordre du jour*, l'*Ajournement*, & l'*Amendement*, sont, entre les mains des bons Tacticiens, de grands moyens de succès. — Par l'*Ordre du jour*, on interrompt une discussion que l'on a intérêt d'ecarter, en rappellant l'Assemblée à l'objet qui avait été *mis à l'ordre du jour*: c'est à dire, dont il avait été réglé que l'on s'occuperait ce jour là. — *L'Ajournement* consiste à faire renvoyer à une epoque, soit fixe, soit indéfinie, une Question que l'on ne veut pas encore juger ou laisser juger. — *L'Amendement* est une modification, en plus ou en moins, de la chose proposée. Avec un peu d'adresse, il n'est pas difficile de détruire la disposition principale d'un decret, en ne paraissant que le modifier; et c'est en quoi ex-

cellait

cellait Mr. de Lameth. — Ces explications, inutiles pour des Français, nous ont parû nécessaires pour les Etrangers, qui n'ont pas l'honneur de posséder chez eux une Assemblée Nationale, ni par conséquent l'avantage d'en connaitre le Dictionnaire.

(Vers 117.)

„*Vois combien d'Avocats s'élancent dans l'Arène.*„

On a observé, qu'à l'exception de quelques mauvais sujets de la classe de la Noblesse et du Clergé, presque tous les Coryphées du commencement de la Révolution étaient de l'ordre des Avocats. On conçoit que le *Parlage* du Barreau leur avait pû donner, sinon le talent, au moins l'assurance de la parole. Mais qui avait pû introduire tant de corruption dans un Corps estimé jusques-là? Ne serait-ce pas qu'obligés de prêter leur appui à tout client, de défendre toute cause, juste ou injuste, et de parler souvent contre leur pensée, ils étaient parvenus à n'avoir d'autre conscience, que celle de leur intéret et des circonstances? — L'Auteur, dans l'énumération des Avocats qu'il cite, s'est diverti à faire des rapprochements bizarres, comme de M. M. Bouche & La Poule, (hommes obscurs autant qu'ineptes et ridicules,)

 avec

avec les premiers talents du Barreau, tels que Target, Treilhard, &c.; et dans le choix des epithètes qui les concernent, il s'est attaché à prendre les plus opposées à leur caractère réel. Au reste nous nous dispenserons de faire des notes en particulier sur chacun d'eux. Depuis que ce Poëme est ecrit, depuis que la Révolution est consommée, ils ont tous eu le tems, les uns de se faire connaître, les autres de se faire oublier.

(Vers 129.)

"*Camus, le fier Camus, dans ses elans sublimes.*"

Camus, l'ennemi le plus acharné du Clergé, dont il était l'Avocat, et des Evêques, dont il était le Pensionnaire, ne montait jamais à la tribune que pour dénoncer, poursuivre, depoüiller, les malheureux objets de sa haine ou de sa jalousie. Il ne parlait jamais qu'en fureur; et la teinte allumée que prenait alors son visage, lui avait fait donner le sobriquet de *Drapeau rouge.* (C'est le Drapeau que l'on déployait toutes les fois que la Loi Martiale devait être mise à exécution.) Mais avait-il obtenu le Décret qui scellait la ruine de ses victimes? On voyait aussitôt, dans ses yeux étincellants, éclatter une joie féroce. Et ce n'était pas le

Clergé

Clergé seul qui lui fournissait des victimes. Noblesse, Rentiers, Gens de Finance, il poursuivait tout avec un egal acharnement. Pourvû qu'il fit des malheureux, il était content. Il eut volontiers pris pour sa Devise ce vers de Boniface Chrétien;

Je ne puis être heureux qu'à force de trépas.

(Vers 133.)

„*Enflammé d'un courroux que Quesnel autorise.*„

Camus, tel que nous venons de le dépeindre, était dévot. (Quelle dévotion, grands Dieux!) il était Janséniste; et, pour les Jansénistes, Quesnel, comme chacun sait, est un Pere de l'Eglise. Ce Quesnel, prêtre de l'Oratoire, est maintenant oublié en France; et il n'y a peut être pas dix hommes de la génération actuelle, qui aient lû ses ouvrages. Mais il a été un tems où son nom était plus répandu que ne l'est aujourdhui celui du Député le plus célèbre; et ses ecrits en faveur de la *Grace efficace* ont échauffé, et peut être dérangé presque autant de têtes, que tous ceux que l'on a faits depuis en faveur de la Liberté.

*Flattez vous maintenant de vivre dans l'Histoire!*

(Vers 149.)

*„Ses vœux sont exaucés, et voici la journée.„*

Quand les Romains avaient à spécifier la datte de quelque grand evénement, ils avaient coutume de dire: „Ce fut sous le Consulat de *Tel* ou *Tel*, que la chose arriva.„ De même l'Auteur du Poëme, en racontant la Prise des Annonciades par Mr. Le Comte Charles de Lameth, avait dit: „ce fut pendant la Présidence de Monsieur Fréteau, que cette expédition eut lieu.„ Et cette manière plus précise de caractériser l'époque de ce grand evénement, lui avait fourni l'occasion d'un portrait, précieux par le fini et la vérité de ses couleurs. Il y règne surtout une harmonie imitative, que les personnes qui ont connu et entendu Mr. Fréteau, remarqueront avec plaisir.

Un Robin empesé présidait l'Assemblée;
C'était Monsieur Fréteau: bavard, criard, caffard;
Orateur sans talent, discourant au hazard,
Et depuis son exil se croyant un grand homme.
Espèce de Tribun qu'on eut sifflé dans Rome,
Plastron à quolibets, flatteur de Mirabeau,
Tel fut en raccourci le Conseiller Fréteau.

FIN DES NOTES ET VARIANTES
SUR LE PREMIER CHANT.

LES

# LA PRISE
## DES
# ANNONCIADES.

## CHANT SECOND.

*Nil desperandum est, Teucro duce, et auspice Teucro.*

HOR.

# LES ANNONCIADES.

## CHANT SECOND.

Déjà le jour fuyant cède sa place à l'ombre.
De moment en moment la nuit devient plus sombre.
Le travail a cessé. Les plaisirs de retour,
Ont donné le signal à Bacchus, à l'Amour.
Entre ces Dieux charmants, dans un loisir tranquille,
Tout aime, rit, ou boit. Mais, à l'Hotel-de-ville,
Le Maire vigilant, le grand et long Bailly,
Cloüé sur son fauteüil, et, d'un air ébahi,
Savourant les honneurs de sa haute fortune,
Rassemble autour de lui Messieurs de la Commune,
Patriotes zélés, dont les nobles travaux
Font l'appui, le bonheur et l'espoir des Badauds;
Au signal qu'il en fait, en ordre ils prennent place.

„Sentinelles du peuple, amis, de qui l'audace,
„Bravant le vain courroux d'un Sultan irrité,
„A, depuis quatre mois, conquis la Liberté;
„Qui, pleins de cette ardeur qui dans vos yeux pétille,
„Avez, pour coup d'essai, renversé la Bastille;
„Qui, de Paris enfin assurant le repos,
„Sans cesse de la Cour déjoüez les complots;
„Et sans qui, dès longtems victimes de sa haine,
„On nous eut vûs dans l'air sauter avec la Seine,
„De ses nouveaux projets n'avez vous rien appris?
„Et pouvons nous dormir sans crainte sur Paris?„

Ainsi parle Bailly. Chaque Membre avec zèle
De tout ce qu'il a sû fait le récit fidèle.
L'un prétend que Montmartre, hérissé de canons,
Recèle en ses moulins au moins cent escadrons.
L'autre dit qu'à Montrouge, au milieu des carrières,
On a vû s'enfermer des Légions entières.
Un troisième est instruit par un avis certain
Qu'on doit, dans tout Paris, empoisonner le pain.

Sur ces bruits allarmants on fait vingt conjectures.
Les uns voudroient avoir quelques preuves plus sûres;
D'autres, du bien public plus fortement épris,
Semblent du moindre doute indignés et surpris.

On

On discute, on s'échauffe, on parle sans s'entendre.
„Quel avis suivra-t-on? --- Quel parti faut-il prendre? ---
„Celui ci parait bon; --- Cet autre est excellent,„
Tandis que de la sorte, au Conseil Permanent,
Dans un pressant danger on croit la Capitale,
Tout à coup, à grand bruit, au milieu de la Salle,
Un Citoyen s'elance, hors d'haleine, éperdu.
Tout ce qu'il articule est à peine entendu.
D'une voix etouffée il s'efforce, il s'écrie:
„Je l'ai vû --- C'était lui --- Veillez sur la Patrie---
„Un traitre---„ Il veut en vain achever son récit:
La parole lui manque, et son œil s'obscurcit;
Il tombe. À son secours chacun vole et s'empresse.
L'un d'un vinaigre actif imbibe une compresse;
L'autre, d'une caraffe empruntant le secours,
À ses esprits glacés fait reprendre leurs cours.
Il revient à la vie, ou plustôt à la gloire;
Et poursuit en ces mots sa lamentable histoire.
„Dans le fond du Marais, non loin de ce faubourg,
„Où le Patriotisme a fixé son séjour,
„J'étais seul, mais sans crainte. --- Au detour d'une rue,
„Dans l'ombre, tout à coup, s'est offert à ma vue
„Un homme gros et court, que d'un coup d'œil certain,
„J'ai reconnu d'abord, pour Monsieur Barentin.

„Un

„Un chapeau rabattu couvrait sa large face.
„Sur son dos s'élevait, en guise de besace,
„Un paquet, qu'à sa taille, à sa forme, à son pli,
„De lettres de cachet j'ai jugé tout rempli.
„Du reste, un vieil habit d'une etoffe grossière,
„Déchiré par devant, ecourté par derrière,
„Avait été choisi pour le déguiser mieux.
„Il passe: je me range, et je le suis des yeux.
„Après de grands détours, de longues promenades,
„Je le vois s'arrêter chez les Annonciades.
„Il sonne à petit bruit: la porte du Couvent,
„Ouverte pour lui seul, se referme à l'instant.
„Et moi, saisi d'horreur, mais enflammé de zèle,
„Pour vous en apporter plus vite la nouvelle,
„J'ai couru, j'ai volé, je vous ai tout appris;
„Et je mourrai content si j'ai sauvé Paris.„

Ce discours est suivi d'un morne et long silence.
Le plus moqueur se tait; le plus hardi balance;
Et peut-être déjà, frappés d'un juste effroi,
Quelques uns, (mais tout bas,) criaient: *Vive le Roi!*
L'impétueux Corny se lève avec furie.

„Quoiqu'il puisse arriver, Peres de la Patrie,
„Dit-il, de son salut ne désespérons pas.
„Jurons de lui garder et nos cœurs et nos bras.

„Et

„Et, des anciens Romains nous montrant les émules,
„Sachons mourir comme eux sur nos chaises curules.
„Mais d'un péril nouveau pourquoi nous allarmer?
„Le Peuple, à notre voix toujours prompt à s'armer,
„Dès demain, s'il le faut, inondant nos portiques,
„Fera trembler la Cour à l'aspect de ses piques;
„Et l'on verra bientôt si Monsieur Barentin
„Dispose de Paris, et commande au destin.„

Il dit; et ses regards réveillant leurs courages,
Un rayon d'espérance anime leurs visages.
Bailly *même* revient de son saisissement.

„Braves amis, dit-il, procédons prudemment.
„Demain quand le Soleil sortant du sein de l'onde,
„Rendra le jour, la vie et le bonheur au monde,
„De nos Législateurs le Comité secret
„Sera de cette affaire instruit par un billet.
„Cependant, pour calmer les terreurs inquiètes
„Que laissent dans nos cœurs tant d'embuches secrettes,
„Il faut que La Fayette, à l'instant invité,
„Soit chargé de pourvoir à notre sureté.
„Je sais que bien souvent, dans sa lenteur active,
„Il arrive un peu tard; mais enfin il arrive.
„Il viendra. C'est à vous de peser ces avis.„

Tous unanimement veulent qu'ils soient suivis ;
Et qu'à l'Hotel-de-ville, où chacun doit l'attendre,
La Fayette avant tout soit prié de se rendre.
Mais à qui confier ce message important?
En vain trente rivaux s'offrent au même instant.
Le confident secret du Chef de la Milice,
Corny, seul est chargé du glorieux office.

Fier d'un choix qui l'honore, il part sans hésiter.
Il voit les murs du Louvre, et fuit sans s'arrêter.
Du Héros Citoyen commis à leur défense
Il connait pour son Roi la noble indifférence.
„Ah! je sais trop, dit-il, où je dois le chercher ;
„C'est de son lit oiseux qu'il faudra l'arracher.„

Il ne se trompait pas : Loin du bruit des batailles,
La fleur de nos Guerriers dormait comme à Versailles.

Le silence qui règne autour du Général
Ne saurait arrêter le fier Municipal ;
Et courant vers l'ami qu'en sursaut il réveille,
„Il est donc vrai, dit-il ; et ta vertu sommeille !
„Et la mollesse encore a vaincu mon Héros !
„Tu dors ! Attends-tu donc que le Garde des Sçeaux,
„Des Lettres-de-Cachet ressuscitant l'audace,
„Dans Bicêtre lui même aille marquer ta place?

„Ap-

„Apprends que dans Paris le traitre est revenû;
„Que des yeux vigilants déjà l'ont reconnû;
„Et qu' au fond du Couvent dont sa sœur est Abbesse,
„Sa morgue Magistrale insulte à sa jeunesse.
„Il faut le prévenir; il faut l'envelopper;
„Il faut que de nos mains il ne puisse echapper.
„Suis moi: quitte ce lit trop fatal à ta gloire;
„Et viens à ton Rival disputer la victoire.„

La Fayette, à ces mots, ouvrant des yeux hagards,
Quelque tems sur Corny promène ses regards.
D'abord il se consulte, il médite, il balance;
Mais bientôt reprenant sa modeste assurance,
„Que Jean-le-Blanc, dit-il, ici soit amené.
„Qu'on cherche Gouvion. Que l'ordre soit donné
„Pour qu'au premier signal on ferme la Barrière.
„Je ne partage point les frayeurs du vulgaire:
„Mais si ce Barentin, que l'on dut immoler,
„Au devant de sa perte avait osé voler;
„Si ce Visir obscur, dont le nom seul m'outrage,
„D'un régime proscrit osait tenter l'usage;
„Enfin si cette Cour, que j'epargne à regret,
„Laissait percer encor son courroux indiscret - - -
„Du peuple que je sers la suprême puissance
„En de fidèles mains a remis sa vengeance.

„Allez; et de Bailly calmant le vain effroi,
„Du salut de l'État reposez vous sur moi.„
„C'est assez, dit Corny; je reçois ta parole.„ —
Il part, il va trouver le Maire qu'il console:
Et du grand La Fayette annonçant le secours,
Il fait, après l'orage, espérer de beaux jours.
On reprend la Séance un moment suspendue;
Et du Vengeur du Peuple on attend la venue.
Mais que faisait alors le Chef de nos guerriers?
Préférant en secret les pavots aux lauriers,
Et du Maire importun maudissant le message,
Ce grand homme avait pris le parti le plus sage;
Et sans s'inquiéter d'un trop faible ennemi,
En attendant le jour il s'était rendormi.

FIN DU SECOND CHANT.

---

# NOTES ET VARIANTES

## SUR

## LE SECOND CHANT.

## NOTES ET VARIANTES.

(Vers 7.)

„*Le Maire vigilant, le grand et long Bailly.*„

Mr. Bailly était effectivement un homme *grand*, *long* et sec, dont la figure ressemblait beaucoup à une caricature. Mais c'était un Académicien très savant, un Ecrivain très agréable, et ses ouvrages faisaient les délices des hommes de gout. La Révolution est venue, et l'a jetté hors de sa sphère. Elle l'a étourdi et entrainé. Les honneurs ont fondû sur sa tête; et il s'en est laissé enivrer. Il est devenu Factieux par faiblesse, et peut être Conjuré sans le savoir. Mais jamais il n'a été cruel, et la pluspart du tems, il n'a été que ridicule. Jusqu'à la Révolution, la Philosophie avait fait ses délices. Il la retrouva, et elle le soutint au moment de son supplice, lequel a été accompagné de tous les raffinements de la barbarie la plus féroce.

(Vers 22.)

„*On nous eut vûs dans l'air sauter avec la Seine.*„

Il n'y a dans tout ce passage rien d'inventé ni d'exagéré. On était venu à bout de persuader au peuple de Paris que la Seine était minée; que la colline de Montmartre, et ses moulins, étaient garnis d'artillerie; que douze mille Suisses étaient cachés dans les carrières de Montrouge, et devaient aboutir près du Luxembourg à la rue d'Enfer; enfin que la Cour avait le projet de faire empoisonner le pain. Messieurs de *la Commune*, et du *Conseil Permanent*, (qui dans les premiers tems de la Révolution ne faisaient qu'un,) délibéraient gravement sur ces dangers ridicules, et se croyaient les Sauveurs de la France lorsqu'ils y avaient échappé. Nous avons déjà dit que vers ce tems on leur dénonça réellement un homme, que l'on avait vû entrer, à la brune, dans le Couvent des Annonciades, et dont les uns par bêtise, les autres par peur, firent Mr. Barentin.

(Vers 55.)

„*Dans le fond du Marais, non loin de ce faubourg,*
„*Où le Patriotisme a fixé son séjour.*„

Le Couvent des Annonciades était situé dans le Quartier de Paris qu'on nomme le Marais,

rais, et dans la Rue Culture Ste Catherine. Il était donc près de la Rue, et par conséquent, du Faubourg St. Antoine, que l'Auteur appelle *le Séjour du Patriotisme*, parce qu'à cette époque, (outre les ouvriers non domiciliés qui y demeuraient habituellement en grand nombre), il contenait une foule d'étrangers et de gens sans aveu, que les Chefs de la Révolution payaient, et faisaient mouvoir à leur gré. C'était là les troupes du Duc d'Orléans et de Mirabeau, les *Hommes du 14 Juillet et du 6 Octobre*, les *Vainqueurs de la Bastille*, les *Hommes à piques*, les *Coupe-têtes*, les *Coupe-jarrets*.

(Vers 60.)

„*J'ai reconnu d'abord pour Monsieur Barentin.*„

Monsieur Barentin, frere de l'Abbesse des Annonciades, avait succédé à Mr. de Miromesnil en 1787, dans la place de Garde-des-sceaux et de Vice-chancelier; et il avait même l'assurance de la charge de Chancelier, en cas de mort de Mr. de Meaupeou, qui en était titulaire. Il était, à dire vrai, un peu gros et un peu court; et il se peut qu'il ait ressemblé au jardinier de sa sœur; mais il n'en était pas moins un Magistrat intègre et éclairé. Sa place lui donnait sans doute l'autorité de faire décer-

ner des lettres-de-cachet; mais il ne pouvait les expédier lui même. Il fallait qu'elles fussent revêtues de la signature d'un Secrétaire d'Etat. D'ailleurs il est douteux qu'il en ait jamais usé, et l'on peut trouver regrettable qu'il ne l'ait pas fait.

(Vers 70.)

„*Je le vois s'arrêter chez les Annonciades.*„

*L'Ordre des Annonciades* avait été fondé à Bourges en 1501, par Jeanne de France, fille de Louis XI, et premiere femme de Louis XII. Ce Prince ne l'avait épousée qu'avec des protestations de la violence que lui faisait le Roi; et dès qu'il fut sur le trône, il fit déclarer nul, par le Pape Alexandre VI, ce mariage, qui n'avait jamais été consommé. Jeanne se retira dans le Duché de Berry, qui lui fut donné en usufruit, et dont elle prit le nom et le titre. Elle finit par prendre (mais sans faire de voeux,) l'habit de l'ordre qu'elle avait fondé; et elle mourut en 1504. — *L'Ordre de l'Annonciade*, (dont il aurait été bien joli de voir Charles de Lameth décoré,) avait été institué en 1434, par Amédée VIII, Duc de Savoye, le même qui fut Pape un moment, sous le nom de Félix V, et qui après avoir abdiqué toutes ses dignités, se

se retira au chateau de Ripailles, où il mena jusqu'à la fin de ses jours une vie de plaisir et de bombance qui a passé en proverbe. La Chaine ou Collier de l'Ordre de L'Annonciade est une suite de Lacs-d'amour, et son origine est dûe à un brasselet fait de cette sorte, qui fut donné au Duc, par une Dame de Savoye dont il était amoureux.

(Vers 81.)

„*L'impétueux Corny se lève avec furie.*„

Corny était Procureur de la Ville, et entièrement dévoüé à Mr. de La Fayette. Il s'était fait remarquer à la prise de la Bastille; et l'on a peine à concevoir qu'il n'ait pas joüé de role dans la Suite de la Révolution.

(Vers 99.)

„*De nos Législateurs le Comité secret.*„

Indépendamment des Comités de l'Assemblée, et des Clubs de Paris, il existait un Comité secret, qui, en s'aggrandissant, est devenu le berceau des Jacobins, et qui était alors composé d'un assez petit nombre de Meneurs, parmi lesquels on distinguait plusieurs Bretons. C'était là que se prenaient les grandes résolutions, les partis décisifs; que se préparaient

les Motions importantes; et que se répétaient les manœuvres de Tactique parlementaire, destinées à les faire passer, en dépit de la résistance impuissante et maladroite de ce pauvre *Coté droit.*

(Vers 104.)

„*Soit chargé de pourvoir à notre sureté.*"

Telle était la formule avec laquelle l'Assemblée Nationale, en quelques occasions, avait remplacé celle usitée par le Sénat Romain dans les moments de danger. „Que les Consuls veillent à ce que la République ne reçoive aucun dommage." *Dent operam Consules, ne quid detrimenti Respublica capiat.*

(Vers 106.)

„*Il arrive un peu tard; mais enfin il arrive.*"

Il est certain que Mr. de La Fayette, sur qui reposait en entier la sureté de Paris, qui disposait de la Garde Nationale, et à qui sa popularité donnait les plus grands moyens pour maintenir l'ordre, n'arrivait jamais, dans les emeutes, que lorsque le désordre était au comble, le crime commis, ou l'attroupement dissipé. Pendant tout le tems qu'il a régné, (ce mot n'est pas trop fort,) qu'il a *régné* dans

Paris

Paris, il n'est parvenu à sauver qu'un seul homme de la fureur du peuple; et cet homme était un filou. La Postérité n'oubliera pas son sommeil de Versailles du 6 Octobre; ni le pillage de l'hotel de Castries fait sous ses yeux; ni l'insulte faite par lui à la Noblesse le 28 Février 1791, en la faisant désarmer par ses satellites, dans les appartements et sous les yeux mêmes du Roi; ni le métier de geolier, qu'il a rempli avec autant de dureté que de bassesse, surtout après le retour de Varennes. Ce qu'elle oubliera peut être, ou qu'au moins elle révoquera en doute, c'est son talent militaire. En Amérique, Mr. de La Fayette n'a été cité que pour quelques *retraites* assez belles; et dans la seule occasion de guerre où il se soit trouvé en France, il s'est encore vû forcé à la *retraite*. Aussi l'Auteur des Annonciades s'est-il amusé, dans le tems, à supposer que, dans sa reddition de compte au Roi, il s'était exprimé ainsi:

Sire, je viens encor de faire une retraite.
Non plus comme autrefois cet heureux La Fayette,
Qui dans un autre monde essayant mon destin,
Tenais sur mes talents mon pays incertain.
Je suis battu. --- Bender a saisi l'avantage
De l'heure où le sommeil enchaine mon courage.

Mes

Mes soldats de Paris, d'avance intimidés;
Les rangs assez mal pris, et bien plus mal gardés;
Les terribles Uhlans redoublant nos allarmes;
Nous mêmes contre nous tournant nos propres armes;
Les cris: *À la lanterne*, et d'autres cris affreux;
Enfin toute l'horreur d'un combat malheureux!
Que pouvait ma Milice en ce trouble funeste?
Deux cent sont morts. La fuite a sauvé tout le reste:
Et je ne dois ma vie en ce panique effroi
Qu'au fameux Jean le Blanc *), qui court bien ~~mieux~~
Sous ~~que~~ moi.

(Vers

---

*) *Jean le Blanc* est le nom que le Public avait donné au cheval que montait le plus habituellement Mr. de La Fayette; et ce nom doit passer à la postérité avec ceux du *Bucephale* (d'Alexandre), du *Bayard* (des quatre fils Aimond), du *Babiéça* (du Cid), de *La Pie* (du Maréchal de Turenne), et du *Rossinante* (de Don Quichotte). Le nom de *Jean le Blanc* indiquait la couleur de ce bon animal, qui du reste avait l'air aussi pacifique et aussi débonnaire que son maitre. — Pour faire pardonner la longueur et l'ennui de cette note, nous allons transcrire les beaux vers de Racine, qui ont servi de texte à la Parodie que l'on vient de lire.

Mithridate. Acte II. Scène III.

*Enfin après un an tu me revois, Arbate;*
*Non plus comme autrefois cet heureux Mithridate,*
*Qui de Rome toujours balançant le destin,*
*Tenais entre elle et moi l'Univers incertain.*

Je

(Vers 117.)

„*Du Héros Citoyen commis à leur défense.*„

Mr. de La Fayette, chargé par un Decret spécial de *la Garde* des Thuileries, s' acquittait avec zèle de son emploi, en tout ce qui concernait la captivité du Roi: il était plus indifférent sur ce qui regardait sa sureté. La plus vile populace, journellement rassemblée sous les fenêtres de Leurs Majestés, les insultait du matin au soir, et les insultait impunément. La canaille des Fauxbourgs, armée de piques et de fusils, osait, sous les moindres prétextes, se porter au Palais, se répandre dans les cours, menacer d'enfoncer les portes; et la faible

---

*Je suis vaincu. Pompée a saisi l' avantage*
*D'une nuit qui laissait peu de place au courage.*
*Mes soldats presque nuds, dans l'ombre intimidés;*
*Les rangs de toutes parts mal pris et mal gardés;*
*Le désordre partout redoublant les allarmes;*
*Nous mêmes contre nous tournant nos propres armes;*
*Des cris que les rochers renvoyaient plus affreux;*
*Enfin toute l' horreur d'un combat ténébreux.*
*Que pouvait la valeur en ce trouble funeste?*
*Les uns sont morts: la fuite a sauvé tout le reste;*
*Et je ne dois la vie en ce commun effroi*
*Qu'au bruit de mon trépas que je laisse après moi.*

faible résistance qu'on lui opposait était toujours accompagnée d'égards, et même de respect. Le 24 Février 1791, au sujet de l'arrestation de Mesdames de France à Arnay-le-Duc, les Thuileries furent au moment d'être forcées. On voulait intimider le Roi, et l'empêcher d'ordonner la mise en Liberté de ses tantes. La Canaille fut *contenue* par la Garde Nationale, mais non pas *insultée*. Quatre jours après la scène changea. Le bruit se répandit que l'attaque contre le Palais allait se renouveller. Aussitôt deux ou trois cent gentilshommes accoururent. Ils étaient armés de leurs seules epées; quelques uns même, vêtus en frac, n'avaient pas eu le tems de les prendre; mais, par une précaution qui était alors très commune, ils avaient des pistolets dans leurs poches. Avec des armes aussi inégales, ils venaient moins avec l'espoir de repousser les brigands, que pour faire au Roi un rempart de leurs corps. La Fayette en est informé. Il vole aux Thüileries. Il monte chez le Roi; et là, avec une fureur, une insolence, une impudeur, qu'on ne peut exprimer, il insulte ce Monarque infortuné; il insulte ses fidèles serviteurs, sa fidèle Noblesse; et il la fait indigne-

dignement désarmer sous ses yeux et sous ceux de son maitre. Il faut convenir que l'Auteur des Annonciades n'a pas été âcre ni exagéré, quand il a dit de lui :

*„On connait pour son Roi sa noble indifférente.„*

(Vers 122.)

*„La fleur de nos guerriers dormait comme à Versailles.„*

Cette anecdote tant de fois répétée doit l'être encore, et transmettre à la Postérité les circonstances de ce sommeil coupable. — Le 5 Octobre 1789 une soldatesque effrénée, à laquelle s'était jointe une populace aveugle et furieuse, partit de Paris sous les ordres de Mr. de La Fayette, et vint à Versailles sous prétexte de s'opposer au départ du Roi, qui devait, disait-on, se rendre à Metz, et qui, dans le fait, n'y avait jamais pensé. Cette troupe séditieuse arriva vers une heure du matin. Mr. de La Fayette fit d'abord occuper tous les postes par d'anciens soldats aux Gardes Françaises; et il alla ensuite dire au Roi que tout était tranquille, et *qu'il répondait de tout.* Sur cette garantie la Famille Royale se crut en sureté, et se retira dans ses appartements. La nuit se passa d'une manière assez paisible.

Tout

Tout était calme dans le chateau, lorsqu'entre 5 et 6 heures du matin, une troupe nombreuse d'hommes et de femmes armés de piques s'y présenta, sans eprouver aucune résistance de la part des gardes nationales qui en occupaient les avenues, et qui, placées par Mr. de La Fayette, devaient avoir reçu de lui leur consigne. Fidèles aux instructions du Duc d'Orléans et de Mirabeau, les brigands cherchaient à pénétrer chez la Reine. Mais les Gardes-du-corps du Roi veillaient à ses portes; et c'était la seule portion de l'armée qu'il n'eut pas été possible de corrompre. En conséquence on avait résolû de les assassiner. Déjà plusieurs avaient été surpris et massacrés dans les cours du chateau. Une crainte bien ou mal calculée pour la sureté des jours du Roi leur avait fait intimer l'ordre de ne faire aucune défense; et ces victimes honorables de leur dévoûement et de leur zèle, étaient tombées sans résistance sous le fer des assassins, et à la vue des gardes nationales, au travers desquelles on portait leurs têtes en triomphe. Cependant les brigands avançaient toujours. Déjà ils étaient dans la salle des Gardes de la Reine. Là M.M. Durepaire et Miomandre se placèrent devant sa porte;

porte; et formant une barrière de leur corps, ils soutinrent l'effort des assassins assez de tems, pour donner à Sa Majesté celui de se lever presque en chemise, et de se réfugier auprès du Roi. Les deux héros qui l'avaient défendue tombèrent enfin percés de coups; et les assassins se précipitant dans l'appartement de la Reine, les piques et les poignards fondirent de toutes parts sur son lit. Le Ciel et ses fidèles Gardes l'avaient sauvée. — Mais pendant cette longue scène d'horreur et de crimes, que faisait le Chef de l'armée Parisienne, le Commandant de la Garde Nationale, l'homme qui avait répondu de la sureté du chateau, Mr. de La Fayette enfin? Retiré dans son hotel, à l'extrémité de Versailles, Mr. de La Fayette dormait paisiblement!!!!

(Vers 128.)

„*Tu dors? Attends-tu donc,---*„

Cet hémistiche est de Boileau; mais il est tellement connû, que l'Auteur ne peut être suspect de plagiat pour l'avoir emprunté.

(Vers 130.)

„*Dans Bicêtre lui même aille marquer ta place.*„

Bicêtre était une maison de force où l'on avait coutume de renfermer les *foux dangereux*;

(car on peut appliquer ce nom aux malfaiteurs, avec autant de justesse qu'à ceux dont une maladie a dérangé le cerveau.) Parmi ces *foux*, dont la France abondait alors, si, au mois de Juin 1789, on eut mis à Bicêtre quelques uns des plus *dangereux*, tels que le Duc d'Orléans, Mirabeau l'ainé, Mr. Necker et la Fayette, la France serait encore florissante; et le peuple y serait cent fois plus libre qu'il ne l'a jamais été et qu'il ne le sera jamais sous le prétendu *régime de la Liberté.*

(Vers 143.)

„*Que Jean le Blanc, dit-il, ici soit amené.*"

*Jean le Blanc* était le cheval de bataille de Mr. de La Fayette. Voyez ci dessus la Note p. 60.

(Vers 144.)

„*Qu'on cherche Gouvion ----*"

Gouvion était l'aide de camp de confiance et le bras droit de Mr. de La Fayette. C'était un homme de courage et de talent. Ils avaient fait la guerre d'Amérique ensemble; et nous avons oüi dire à plusieurs témoins oculaires que c'était à Gouvion que Mr. de La Fayette avait été redevable de la renommée passagère dont il a joüi. A' l'ouverture de la campagne de

1792,

1792, ce malheureux Gouvion commandait un petit corps près de Maubeuge sous Mr. de La Fayette; et il fut tué d'un boulet de canon dans cette même affaire qui donna lieu à son Général d'ecrire au Roi:

„Sire, je viens encor de faire une retraite.„

(Vers 145.)

„*Pour qu'au premier signal on ferme la Barrière.*„

La précaution de fermer les Barrières de Paris, était toujours la première mesure que l'on prenait, dès qu'il y avait du trouble dans la ville, ou dès que l'on voulait y en exciter.

(Vers 162.)

„*Et du Vengeur du Peuple on attend la venue.*„

Toute la fin de ce Chant a été changée. Elle renfermait un Episode, qui, quoique assez plaisant et digne par sa gaieté d'entrer dans le Poëme des Annonciades, était évidemment etranger au sujet. L'Auteur a eu le courage et le bon gout de le supprimer. Cet Episode concernait Mde Bailly; et sans parler du défaut de ne pas être lié au plan de l'ouvrage, il avait l'inconvénient de rendre Mde de Lameth moins piquante. Or il était bien juste de ne pas affaiblir, par l'opposition d'une rivale, l'intérêt

que mérite d'inspirer la femme du Héros principal. On trouvera Mde de Lameth au début du troisième Chant. C'est là qu'on la verra briller de tous ses charmes et de toute sa sensibilité. Mais si quelques Lecteurs étaient curieux de connaître l'Episode dont nous avons parlé, et que l'Auteur, suivant nous, a sagement fait de supprimer, nous allons le leur transcrire, et prévenir ainsi leurs regrets. Il commençait après le vers qui fait le sujet de cette note.

*Et du Vengeur du Peuple on attend la venue* - - - .

Tandis qu'au bien public Bailly tout adonné,
Y passe le tems même au sommeil destiné,
Que faisait cependant sa compagne *) charmante?

Triste

---

*) *Sa Compagne charmante.* — La *Compagne* de Mr. Bailly était une petite Ragotte, à qui la tête avait tourné des honneurs de sa place, mais dont le stile et les manières ne répondaient pas à son élevation. Il y a des recueüils de tous les mots ridicules qu'elle a dits ou écrits pendant qu'elle était en dignité. Une fois on la priait à dîner: non, Madame, dit-elle, je ne *dédine* jamais; mais je *dégoûte* quelquefois. (Elle voulait dire qu'elle goûtait quelquefois en ville.) Une autre fois elle écrivait à une de ses amies, qu'il y avait eu *un combat singulier entre quatre Suisses*

Triste et seule, enfermée avec sa Confidente,
Ses yeux sur sa pendule attachés nuit et jour,
Elle demande au Ciel l'objet de son amour.
A tromper sa douleur quelquefois disposée,
Elle veut sur sa gloire arrêter sa pensée.
„De ce grand jour, Suzon, as-tu vû la splendeur? *)
„De ce jour fortuné d'où datte ma grandeur?

„La

---

*Suisses au bois de Boulogne*; et faute de savoir que le mot *Suisse* s'écrit par un *S* et non pas par un *C*, sa phrase présentait l'idée la plus ridicule.

*) *De ce grand jour, Suzon, as-tu vû la splendeur?* Qui ne connait les beaux vers de Racine, où Bérénice retrace à sa confidente l'éclat des fêtes qui ont accompagné les obsèques de Vespasien, et l'inauguration de Titus!

*De cette nuit, Phénice, as-tu vû la Splendeur?*
*Tes yeux ne sont-ils pas tout pleins de sa grandeur?*
*Ces flambeaux, ce bucher, cette nuit enflammée;*
*Ces aigles, ces faisceaux, ce peuple, cette armée;*
*Cette foule de Rois, ces Consuls, ce Sénat,*
*Qui tous de mon amant empruntaient leur éclat;*
*Cette pourpre, cet or, que rehaussait sa gloire;*
*Et ces lauriers encor témoins de sa victoire;*
*Tous ces yeux qu'on voyait venir de toutes parts*
*Confondre sur lui seul leurs avides regards;*
*Ce port majestueux, cette douce présence* - - -
*Ciel! Avec quel respect et quelle complaisance,*

*Tous*

„La Bastille à nos pieds *), la Barrière enflammée **);
„Ces cocardes, ces cris, ce peuple, cette armée;
„Douze cent Députés composant le Sénat,
„Qui, tous, de mon amant empruntaient leur éclat;
„Cette

---

*Tous les cœurs en secret l'assuraient de leur foi!*
*Parle; peut-on le voir sans penser, comme moi;*
*Qu'en quelque état obscur que le ciel l'eut fait naître,*
*Le Monde en le voyant eut reconnu son maître?*
*Mais, Phénice, où m'emporte un souvenir charmant?*

*) *La Bastille à nos pieds.* — Ce fut le 14 Juillet 1789, qu'une poignée de gardes Françaises et une colonne de bandits se présentèrent devant la Bastille, trainant tumultueusement une pièce de canon, et marchant sans ordre et sans plan. La Bastille était gardée par un vieux Gouverneur qui perdit la tête, et par quelques Invalides qui n'en avaient point. On ne fit aucune résistance; on ne prit aucune précaution, pas même celle de fermer les portes. La Bastille fut prise sans avoir été attaquée; le Gouverneur fut impitoyablement massacré; ses bourreaux s'erigèrent en Héros, et ils s'intitulèrent pompeusement: *Les Vainqueurs de la Bastille.*

**) *La Barrière enflammée.* — On peut se rappeller que ce fut sur les Barrières de Paris, au mois de Juillet 1789, que s'essayèrent les premières torches de la Révolution; torches qui, aux mois d'Août et de Septembre suivants, brulèrent en France la moitié des chateaux.

„Cette Garde *), et surtout l'echarpe tricolore **),
„Qui donne tant de grace au Héros que j'adore;
„Tous ces yeux qu'on voyait venir de toutes parts
„Confondre sur Coco ***) leurs avides regards;
„Ce port majestueux, cette belle prestance - - - -
„Ciel! Avec quelle ardeur, et quelle bienveillance,
„Les Dames du Quartier l'assuraient de leur foi!
„Parle; peut-on le voir sans penser, comme moi;
„Que, quand il n'eut été qu'un citoyen vulgaire,
„Paris en le voyant eût reconnû son Maire?

„Mais, Suzon, où m'emporte un souvenir charmant?
„Va! Tout a son revers: et depuis ce moment,
„Au lieu de partager ma triste solitude,
„Bien souvent il me laisse à mon inquiétude.
„Ah! Qu'aux soins de l'Empire il consacre ses jours;
„J'y consens: Mais ses nuits devraient être aux amours.



---

*) *Cette garde.* — C'est la Garde Nationale, laquelle se forma à Paris, aussitôt après la prise de la Bastille; et qui, dès le mois d'Octobre suivant, devint une espèce de Garde Prétorienne, pour les fonctions et pour la puissance.

**) *L'Echarpe tricolore.* — C'était le signe distinctif, la marque de dignité des Maires de chaque Municipalité.

***) *Confondre sur Coco.* — *Coco* était le nom d'amitié, le petit nom, que donnait Madame Bailly à son mari, dans tous les transports de peine ou de plaisir que l'amour lui procurait.

„Dans mon état obscur, (image douloureuse!)
„J'étais moins enviée, et pourtant plus heureuse."

C'est ainsi qu'agitée entre deux sentiments,
Cette épouse si tendre employait ses moments.
Bailly seul peut calmer sa tristesse profonde - - -

Mais où va s'égarer ma Muse vagabonde?
Que me font les amours du Maire de Paris?
Est-ce lui que je chante, ou pour lui que j'écris?
Non, non; du grand Lameth l'image me rappelle,
Et je reviens à lui plein d'une ardeur nouvelle.

FIN DES NOTES ET VARIANTES
SUR LE SECOND CHANT.

# LA PRISE
## DES
# ANNONCIADES.

## CHANT TROISIÈME.

*Nox erat, et somnus lassos submisit ocellos:*
*Terruerunt animum talia visa meum.*

OVID. Eleg.

# LES ANNONCIADES.

## CHANT TROISIÈME.

Tandis que, des méchants affrontant la furie,
La Commune et Bailly veillaient pour la Patrie,
Tout dormait dans Paris. Un paisible repos
De nos fiers Sénateurs suspendait les travaux.
La Nuit, roulant en paix son char semé d'étoiles,
Ne pensait point encore à replier ses voiles.
Sous son ombre égarés, le Mystère et l'Amour
Lui demandaient tout bas de retarder le jour:
Et planant dans les airs, l'essaim léger des Songes,
Versant sur les Humains la coupe des mensonges,
Se joüait, en riant, de leur crédulité,
Et donnait aux Erreurs l'air de la Vérité,

Cependant de Lameth la compagne dodue,
A' ses chastes cotés dans son lit étendue,

Dans l'espoir du bonheur qui l'attend au réveil,
Avait abandonné ses charmes au sommeil.
De Vénus rebondie on eut crû voir l'image.
Le lys à l'incarnat disputait son visage.
Un voile transparent, jetté sur ses appas,
Les embrassait à peine, et ne les cachait pas.
Sous sa rotondité la plume obéïssante
Portait, sans la blesser, cette Nymphe charmante;
Et Lameth, appuyé sur son pudique sein,
Reposait mollement sur ce double coussin.
D'un songe, tout à coup, l'effrayante imposture
Des combats, à ses yeux, vient offrir la peinture.
Au sein de Paris même elle entend des canons,
Elle voit s'avancer de nombreux Bataillons.
Elle voit contre un mur des echelles dressées,
Des créneaux abattus, des portes enfoncées;
Et le fer à la main, le front ceint de lauriers,
Son epoux sur la brèche animant ses guerriers.
Un long gémissement, qui frappe son oreille,
Dans ce moment terrible en sursaut la réveille:
Tout disparait soudain - - - mais ses membres glacés,
Ses yeux levés au ciel, ses cheveux hérissés,
Attestent son amour, et sa crainte mortelle.
Elle embrasse Lameth, le pousse, et l'appelle:

Mais

Mais d'un sommeil profond le Héros accablé,
Aux discours de Target n'aurait pas mieux ronflé.

Tel, et moins surprenant, ce superbe Alexandre,
Qui vainquit Darius, qui mit l'Asie en cendre,
Au moment de livrer ses glorieux combats,
De son sommeil paisible etonnait ses soldats.

Lameth s'eveille enfin. Son épouse sensible
Veut effrayer son cœur de ce songe terrible.

„Les Dieux plus d'une fois, par des signes certains,
„Dit-elle, ont de leur sort averti les humains.
„Trois fois depuis huit jours, et par moi la première,
„Sur ma table j'ai vû renverser la salière.
„Hier, quand je sortis, un Capucin crasseux
„Fut le premier objet qui s'offrit à mes yeux.
„Enfin du Vendredy la fatale journée
„Redouble les terreurs de mon ame etonnée.
„Lameth, ah! si jamais, sensible à ton amour,
„J'ai couronné tes feux par un tendre retour;
„Si, docile pour toi, pour tout autre farouche,
„Aucun amant jamais n'a partagé ma couche;
„Si tu possédas seul et mon or et ma foi;
„Si je me suis soumise à penser d'après toi;
„Enfin si, m'élevant à ton Patriotisme,
„J'ai fait dans tout Paris éclatter mon Civisme,

„Jure moi qu' aujourdhuy près de moi renfermé,
„Satisfait du bonheur d'aimer et d' être aimé,
„Pour remettre le calme en mon ame troublée,
„Du moins jusqu' à demain tu fuiras l' Assemblée;
„Et qu' un autre - - - - „ A ces mots, qu' elle ne peut finir,
Des pleurs, qu' elle a cherché longtems à retenir,
Viennent en longs ruisseaux inonder son visage.
Lameth sent un moment chanceller son courage.
La Patrie et l' Amour se disputent son cœur:
Mais la France l' emporte, et le rend à l' honneur.
„Chère épouse, dit-il, dérobe moi tes larmes.
„J' ignore si ce jour me verra sous les armes:
„Mais je te laisse au moins, pour gage de ma foi,
„Ma fille, qui déjà gentille comme toi,
„Et digne de marcher sur les pas de son pere,
„Bégaye en souriant le mot de *Réverbère.*
„Mais parle: Qu'ai-je à craindre au milieu de ces murs!
„Où serait-il pour moi des asiles plus sûrs?
„Sans moi, sans mes pareils, Paris encor esclave
„Tremblerait aux genoux de ce Roi que je brave.
„Ce peuple me doit tout: je ne crains rien de lui.
„Lui même, en un besoin, me servirait d' appui.
„Ne t' allarme donc plus d' un rêve ridicule;
„Rougis d'avoir été si faible et si crédule;

Et

„Et chassant des terreurs trop peu faites pour toi,
„Reprends ton energie, et sois digne de moi.
„Mais je dois de bonne heure au Comité me rendre.
„Barnave chez Duport a promis de m' attendre.
„Tous deux de ma jeunesse ils dirigent les pas.
„Il est jour: malgré moi je m' arrache à tes bras.
„Je quitte en soupirant ces charmes que j' adore:
„Tel Céphale à regret s' eloignait de l' Aurore.„
En achevant ces mots il s' élance du lit.
De son hardi projet son amante pâlit:
Et trouvant pour courir une force inconnue,
Elle même après lui s' élance à demi nue.
Mais Lameth la repousse; et son front sourcilleux
L' avertit d' abréger ces tragiques adieux.
Elle dit quelques mots qui restent sans réponse,
Retombe sur son lit, et de son poids l' enfonce.
Avec tant de ravage, avec tant de fracas,
Un peuplier touffu ne se renverse pas,
Quand par l' effort des eaux miné dans sa racine,
Il ecrase en tombant tout ce qui l' avoisine.
Beau comme le soleil, plus diligent que lui,
Le Héros n' attend pas que ce grand astre ait lui.
Dans son cabriolet il monte, il part, il vole;
Et chez ses deux amis va répéter son role.

Pour

Pour le salut du peuple il les trouve occupés;
Mais d'un trouble secret ils paraissent frappés.
Au vigilant Duport, un espion fidèle
Du coup qui se prépare a porté la nouvelle.
Le Maire a déjà fait circuler des avis:
On sait que Barentin est caché dans Paris.
Sous un calme affecté plus d'un Sénateur tremble:
Mais au Manége enfin le Comité s'assemble.
Le Berthon le préside. Agé, mais verd encor,
Ce digne Magistrat nous rappelle Nestor.
Ce sont ses yeux cavés; c'est sa lente prudence;
Et dans le peu qu'il dit sa verbeuse éloquence.
Même on retrouve en lui ce précieux talent
De soupirer sans cesse, et pleurer en parlant.
On voit autour de lui ce Tribunal auguste,
Ce Comité fameux, redoutable, mais juste.
D'Æaque et Rhadamante, et du sombre Minos,
Ces douze Inquisiteurs exercent les travaux.
Le scrutin dans leurs mains a mis l'urne fatale.
Deux à deux, pas à pas, ils entrent dans la Salle.
A leur tête est Lameth, que ses brillants destins
Appellent à fixer les regards des humains.
Le Berthon voit en lui le chef de l'entreprise;
Il sourit: et pourtant son cœur, avec franchise,

Recon-

Reconnait que chacun de ses nobles rivaux
Au choix qu'on doit former aurait des droits égaux.

Reubell, sorti des monts qui couronnent l'Alsace,
Incapable de faire ou de demander grace;
Et le moëlleux Buzot; et Monsieur Salomon,
Plus sage que le Roi dont il porte le nom;
Et le rude Glézen; et Chasset l'intraitable,
Qu'on a vû du Clergé l'ennemi redoutable;
Péthion le Sophiste, et Dumetz le braillard;
Le fougueux Emmery; Goupil le vieux renard;
L'Abbé Goutes enfin et sa large calotte;
Tous portent sur le front écrit: **Nul ne s'y frotte.**

Tout autour d'une table ils sont bientôt placés,
Des papiers devant eux avec ordre entassés
De plus d'un grand complot pourront donner l'indice:
Mais le dépouillement s'en fait avec justice.
Chaque Membre à l'envi s'en occupe à son tour.
Enfin le Comité passe à *L'ordre du jour.*

Aussitôt, d'une main agile, mais discrète,
Monsieur le Président fait aller sa sonnette.
Chacun se tait. „Messieurs, dit-il en soupirant,
„Messieurs, on vous a dit ce secret affligeant.
„Un Quidam--- des papiers--- dans un Convent funeste---
„Je me tais; et mes pleurs vous apprendront le reste.„

Transporté d'un discours si clair et si touchant,
Le Conseil applaudit Monsieur le Président.
Goupil se lève ensuite. „Eh! quoi, dit ce grand homme!
„Catilina, Messieurs, est aux portes de Rome;
„Et nous délibérons!„ — „Ne délibérons plus;
„Ne perdons pas le tems en discours superflus,
(Dit le fougueux Lameth brandissant son épée.)
„Ce Barentin fut-il un Lépide, un Pompée;
„Je suis César.„ Il dit; et Monsieur Péthion
Lui dit: „Soyez César: moi, je suis Cicéron.
„Par des talents divers nous brillons l'un et l'autre.
„L'éloquence est mon lot, la valeur est le votre;
„Je préside aux conseils, comme vous aux combats;
„Enfin je suis la tête, et vous êtes le bras - - - -
„Eh! bien, Messieurs, il faut que ce bras nous défende.
„Nos guerriers sont tous prets: que Lameth les commande,
„Qu'il vole, et que, saisi dans le bercail sacré,
„Barentin mort ou vif en nos mains soit livré.
„Je ne vous presse point d'appeller La Fayette.
„Vous le savez, Messieurs; ces Héros de gazette
„Sont d'un faible secours au moment du danger.
„Ne confions qu'à nous le soin de nous venger.
„Portons les derniers coups à l'Aristocratie:
„Et puisse l'insolent, dont l'orgueil nous défie,

„Succom-

„Succombant sous l'effort d'un bras National,
„Tomber, victime offerte au corps Municipal!„
Ce discours, où respire une audace guerrière,
De la conviction a porté la lumière.
Tout se range à l'avis du sage Péthion.
„La France vous regarde; allez, dit le Berthon;
„Partez, brave Lameth.„ Soudain Lameth se lève.
Des soldats l'attendaient à la place de Grève:
Il y court; et son œil se plaît à contempler
Ces guerriers, qui sous lui semblent prets à voler.
Il les passe en revue. — On voit d'abord paraître
Ceux qu'en ses cabarets la Courtille a vû naître.
Ces amis de Bacchus marchent mal alignés;
Mais l'audace se peint sur leurs fronts bourgeonnés.
Après eux, les Héros du Quay de la Vallée,
Et ceux des Percherons, et ceux de la Rapée;
Ceux que le Pont-aux-Choux dès l'enfance a nourris,
Les sages habitants de l'Isle Saint Louis,
Et ces fiers recruteurs du Quay de la Féraille,
Dont les regards altiers demandent la bataille,
Parurent tour à tour aux yeux du Général.
Mais que dis-tu, Lameth, quand, du Palais Royal
Tu vis venir à toi la boüillante cohorte,
Pleine de ce beau feu qui toujours te transporte?

Ton cœur battit de joie ; et volant dans ses bras,
Tu te crus assuré du destin des combats.
Toutefois il contient sa fougue et leur furie.
Il veut que, des amans l'étoile si chérie,
Qu'il vit à ses plaisirs présider tant de fois,
Puisse encor cette nuit éclairer ses exploits.
Il croit que Berenstein, sur ses gardes peut-être,
Chez sa Sœur en plein jour évite de paraitre :
Et pour ne pas risquer le fruit de ses travaux,
Le Héros jusqu'au soir se condamne au repos.
Enfin la nuit arrive. Il rassemble sa troupe ;
Il part : et devant lui le fier Curé de Soupe,
Agitant dans les airs un gros baton noüeux,
Se promet les exploits de Philippe de Dreux.

FIN DU TROISIÈME CHANT.

---

NOTES

# NOTES ET VARIANTES

SUR

# LE TROISIÈME CHANT.

# NOTES ET VARIANTES.

(Vers 2.)

„*La Commune et Bailly veillaient pour la Patrie.*"

Dans les Variantes du second Chant, nous avons fait connaitre un Episode sur Mde Bailly, que l'Auteur n'a pas crû devoir laisser subsister dans son Poëme. Nous nous permettrons encore d'insérer ici une suite de ce même Episode, qui pourra paraitre assez gaye aux amateurs de Parodies. Celle-ci fut l'ouvrage d'un après souper, et la prolongation d'une plaisanterie de table. On avait supposé que Mde Bailly, ne pouvant plus tenir aux longues absences de son mari, avait exigé de lui qu'il quittât la Mairie: sinon, elle l'avait menacé d'une séparation. Mr. Bailly, partagé entre deux sentiments également chers, également impérieux, se trouvait dans une situation presque pareille à celle du Cid, lorsqu'il se voit placé entre son pere et sa maitresse. L'Auteur des Annonciades s'amusa à tirer parti de ce

rapprochement. Nous allons rapporter le Monologue Héroï-comique qu'il prêta au Cid Français; et pour mettre le Lecteur à portée de mieux suivre la Parodie, nous l'intercalerons avec le texte du grand Corneille.

## Monologue du Cid.

### Acte I. Scène IX.

### Iere Strophe.

*Percé jusques au fond du cœur*
*D'une atteinte imprévue aussi bien que mortelle,*
*Misérable vengeur d'une injuste querelle,*
*Et malheureux objet d'une injuste rigueur,*
*Je demeure immobile, et mon ame abattue*
*Cède au coup qui me tue.*
*Si près de voir mon feu récompensé!*
*O Dieu! L'étrange peine!*
*En cet affront mon pere est l'offensé;*
*Et l'offenseur est pere de Chimène!*

## Monologue de Mr. Bailly.

### Iere Strophe.

Ému jusques au fond du cœur
D'une scène touchante aussi bien qu'imprévue,
Cause de tant de pleurs répandus à ma vue,
Et malheureux objet d'une trop vive ardeur,
Je demeure immobile, et ma philosophie
En est anéantie.

Qui

Qui soutiendra mon cœur mal aguerri?
Il faut, dans cette affaire,
Ou renoncer au role de mari,
Ou renoncer à l' office de Maire!

## Le Cid.

### II.

*Que je sens de rudes combats!*
*Contre mon propre honneur mon amour s' intérèsse.*
*Il faût venger un pere, et perdre une maitresse;*
*L' un m' anime le cœur, l' autre retient mon bras.*
*Réduit au triste choix ou de trahir ma flamme,*
*Ou de vivre en infâme,*
*Des deux cotés mon mal est infini.*
*O Dieu! L' étrange peine!*
*Faut-il laisser un affront impuni?*
*Faut-il punir le pere de Chimène?*

## Mr. Bailly.

### II.

Que je sens de rudes combats!
Contre mon propre honneur ma tendresse réclame.
Il faut quitter ma charge, ou bien perdre ma femme;
L' une attire mon cœur, l' autre m' ouvre ses bras.
Réduit au triste choix de déplaire à ma Belle,
Ou d'être indigne d' elle,
De tout coté je me sens attendri.
Tout choix me désèspère.
Je ne veux point cesser d' être mari;
Et s' il se peut, je voudrais rester Maire.

## Le Cid.

### III.

*Pere, maitresse, honneur, amour,*
*Noble et dure contrainte, aimable tirannie,*
*Tous mes plaisirs sont morts ou ma gloire ternie:*
*L'un me rend malheureux; l'autre, indigne du jour.*
*Cher et cruel espoir d'une ame généreuse,*
*Mais ensemble amoureuse,*
*Digne ennemi de mon plus grand bonheur,*
*Fer, qui causes ma peine,*
*M'es-tu donné pour venger mon honneur?*
*M'es-tu donné pour perdre ma Chimène?*

## Mr. Bailly.

### III.

Hymen, Patrie, honneur, amour,
Noble et dure contrainte, aimable inquiétude!
Pour l'un la nouveauté, pour l'autre l'habitude!
Epoux depuis vingt ans, Maire depuis un jour!
Cher et cruel tourment d'une ame ambitieuse,
Mais ensemble amoureuse,
Vaine grandeur, à qui j'ai trop souri,
Cause de ma misère,
Faut-il te perdre, afin d'être mari?
Ou te garder, afin de rester Maire?

## Le Cid.

### IV.

*Il vaut mieux courir au trépas.*
*Je dois à ma maitresse aussi bien qu'à mon pere.*
*J'attire en me vengeant sa haine et sa colère:*
*J'attire ses mépris en ne me vengeant pas.*
*A mon plus doux espoir l'un me rend infidèle,*
*Et l'autre indigne d'elle.*
*Mon mal augmente, à le vouloir guérir;*
*Tout redouble ma peine.*
*Allons, mon ame; et puisqu'il faut mourir,*
*Mourons du moins sans offenser Chimène.*

## Mr. Bailly.

### IV.

A l'echarpe il faut renoncer.
Je me dois à ma femme autant qu'à ma Patrie.
Je fais son déséspoir en gardant la Mairie:
Comment mon tendre cœur pourrait-il balancer?
A nos Municipaux si je suis infidèle,
Je dirai: C'est pour Elle!
Je montrerai cet objet si chéri,
Cet objet sûr de plaire.
On enviera mes devoirs de mari;
Et qui pourrait m'envier ceux de Maire?

## Le Cid.

### V.

*Mourir sans tirer ma raison!*
*Rechercher un trépas si mortel à ma gloire!*
*Endurer que l'Espagne impute à ma mémoire*
*D'avoir mal soutenu l'honneur de ma maison!*
*Respecter un amour, dont mon ame égarée*
*Voit la perte assurée!*
*N'écoutons plus ce penser suborneur,*
*Qui ne sert qu'à ma peine.*
*Allons, mon bras, sauvons du moins l'honneur;*
*Puisqu'après tout il faut perdre Chimène.*

## Mr. Bailly.

### V.

Quoi! Donner ma démission!
En cédant à l'amour, compromettre ma gloire!
Endurer que la France impute à ma mémoire
D'avoir si peu prisé ma haute mission!
En désertant Paris, souffrir que La Fayette
Insulte à ma retraite!
Un nouveau jour éclairant mes esprits
Dissipe ces chimères.
Allons, mon cœur; comme à tous les maris,
Je veux servir d'exemple à tous les Maires.

## Le Cid.

### VI.

*Oui, mon esprit s'était déçû.*
*Je dois tout à mon pere avant qu'à ma maitresse.*
*Que je meure au combat, ou meure de tristesse,*
*Je rendrai mon sang pur comme je l'ai reçû.*
*Je m'accuse déjà de trop de négligence;*
*Courons à la vengeance:*
*Et tout honteux d'avoir tant différé,*
*Ne soyons plus en peine,*
*Puisqu'aujourdhuy mon pere est l'offensé,*
*Si l'offenseur est pere de Chimène.*

## Mr. Bailly.

### VI.

Je m'étais laissé décevoir,
Je me dois à ce Peuple encor plus qu'à ma femme,
Oui, dût-il en couter un soupir à mon ame,
Je serai jusqu'au bout fidèle à mon devoir.
Ne perdons plus de tems. Marchons d'un pas agile
Droit à l'hotel de ville.
Et si l'amour veut faire entendre un cri,
L'honneur le fera taire:
Puisqu'aussi bien on est toujours mari,
Et qu'on n'a pas longtems à rester Maire.

(Vers 13.)

„*Cependant de Lameth la Compagne dodue.*„

Cette massive beauté s'appellait *Picot*, autrement *Dondon Picot*, ou même *Dondon* tout court. Elle était d'une taille médiocre, mais d'une graisse effrayante. C'était une riche héritière de Saint Domingue; et sa main avait été disputée par une foule de poursuivants, encore plus attirés par sa fortune qu'épouvantés par ses charmes. Mais Lameth, pour qui la Reine elle même n'avait pas dédaigné de solliciter, lui avait obtenu la préférence sur tous ses rivaux. C'est ce que l'Auteur du Poëme avait exprimé dans ces vers, qui faisaient autrefois partie du premier Chant, et qu'il a supprimés depuis:

Par Elle protégé, Lameth obtint bientôt
Les graces de la Cour, et la main de Picot;
Picot, dont les trésors, grossis en Amérique,
Tentaient de vingt amants la troupe famélique.

(Vers 40.)

„*Aux discours de Target n'aurait pas mieux ronflé.*„

Target était l'Avocat le plus célèbre du Parlement de Paris, sinon pour la probité, au moins pour l'éloquence. On courait à ses plaidoyers, comme on eut fait jadis à ceux de Démosthène ou de Cicéron. Lorsque les Etats

Géné-

Généraux furent convoqués, la voix publique y porta Target. Les premiers Novateurs le mirent en avant, et allèrent jusqu'à le flatter de la place de Garde des Sceaux. Enfin, pour son malheur, il parut à la Tribune de l'Assemblée Nationale. Il parla, et sa réputation s'évanouit. Un plaisant a dit de lui, dans un Poëme comique intitulé *La Targetade*:

*Tel brâille au second rang qui s'enroüe au premier.*

Le Vicomte de Mirabeau s'empara du grand Target, et le turlupina en prose, il écrivit ses *couches*, puis sa *mort* et son *enterrement*. La nouvelle Constitution, encore à son berceau, fut appellée *la fille à Target*. Enfin le grand Target fut enterré sous les Epigrammes. Le seul signe de vie qu'il ait donné depuis ce moment, a été pour refuser à Louis XVI. d'être son défenseur.

(Vers 50.)

»*Sur ma table j'ai vû renverser la salière.*«

On devrait croire que la superstition des Augures n'a jamais existé que dans l'enfance des Peuples; et cependant on la retrouve chez la pluspart des Nations les mieux policées. Les Grecs et les Romains croyaient aux bons et aux mauvais

mauvais présages; et la fonction de les expliquer était chez eux une espèce de sacerdoce. En France même, où la Philosophie avait fait tant de progrès, ce préjugé n'était pas encore entièrement déraciné. La dernière Maréchale de Luxembourg, toute femme d'esprit et de beaucoup d'esprit qu'elle était, était à cet égard comme la dernière des femmelettes, *ou* comme M^de^ de Lameth. Une salière renversée la mettait hors d'elle même; et il fallait que quelqu'un prît bien vite une pincée de sel avec sa main droite, et la jettât par dessus son epaule gauche, afin de détourner le mauvais présage. Elle ne rencontrait pas un Capucin, sans avoir soin de toucher aussitôt du fer: et elle n'aurait pas commencé un voyage ou toute autre entreprise un Vendredy, pour tout l'or du monde. ô la pauvre chose que la raison humaine! A qui n'est-il pas arrivé de rencontrer des hommes qui croyaient à Mesmer, à Cagliostro, ou même aux revenants; mais qui se gardaient bien de croire en Dieu?

(Vers 55.)

„*Lameth, ah! si jamais sensible à ton amour*.„

Cette tirade est imitée, plustôt que parodiée du discours qu'*Anne la Perruquière* adresse à son

à son mari dans le Poëme du *Lutrin*. Voici le texte de Boileau:

*„Au nom de nos baisers jadis si pleins de charmes,*
*„Si mon cœur, de tout tems facile à tes desirs,*
*„N'a jamais d'un moment différé tes plaisirs;*
*„Si pour te prodiguer mes plus tendres caresses,*
*„Je n'ai point exigé ni sermens, ni promesses;*
*„Si toi seul à mon lit enfin eus toujours part,*
*„Differe au moins d'un jour ce funeste départ.*

(Vers 73.)

*„Chère épouse, dit-il, dérobe-moi tes larmes.*

Ces vers sont la Parodie des adieux d'Hector à Andromaque, que Racine a imités d'Homère, et qu'il a placés dans la scène d'Andromaque et de Céphise.

### Andromaque.
### Scène. VIII. Acte. III.

*Hélas! Je m'en souviens: le jour que son courage*
*Lui fit chercher Achille, ou plustôt le trépas,*
*Il demanda son fils; il le prit dans ses bras:*
*„Chère épouse, dit-il en essuyant mes larmes,*
*„J'ignore quel succès le Sort garde à mes armes;*

*„Je te laisse mon fils pour gage de ma foi.*
*„S'il me perd, je prétends qu'il me retrouve en toi.*
*„Si d'un heureux hymen la mémoire t'est chère,*
*„Montre au fils à quel point tu chérissais le pere.„*

(Vers 78.)

*„Bégaye en souriant le mot de Réverbère.„*

Mr. de Lameth avait alors une fille unique agée de quatre ans, pour l'usage de laquelle il avait composé un petit Catéchisme Patriotique, qu'il se faisait un délice de lui faire répéter. Nous avons été nous mêmes témoins de ce jeu. Nous avons entendu cette jeune enfant balbutier en souriant les horreurs qu'on lui avait apprises. *Que faut-il,* demandait son pere, *pour donner à la France une bonne constitution?* — Réponse: *Une Assemblée Nationale et un réverbère.* Or dans ce tems là, et avant l'invention de la Guillotine, les cordes et les poulies des lanternes (ou réverbères) de Paris, étaient l'instrument favori des fureurs d'une populace aveugle, et des menus plaisirs, si ce n'est pas de Mr. de Lameth, au moins de ses amis.

(Vers

(Vers 118.)

„*Mais au Manége enfin le Comité s'assemble.*„

C'était dans l'ancien Manége des Thuileries, que se tenaient, depuis sa translation à Paris, les Séances de l'Assemblée Nationale, pour laquelle on n'avait pas eu le tems de faire construire une salle exprès. Différents emplacements voisins du Manége étaient destinés pour les Comités.

(Vers 119.)

„*Le Berthon le préside.* - - - „

Nous savons à n'en pouvoir douter que l'Auteur s'est reproché d'avoir en quelque sorte associé ce digne Magistrat à la canaille sanguinaire qu'il avait le malheur de présider. Mr. le Berthon était un Président respectable du Parlement de Bordeaux; et il avait dû à la confiance et à l'estime dont il jouïssait dans sa Province, d'être nommé Député aux Etats Généraux. Un rafinement de scélératesse l'avait fait placer par les Factieux au Comité des Recherches. Ils espéraient que son nom et ses vertus écarteraient, au moins pour un tems, l'horreur et le mépris qui s'attachaient à cette institution inquisitoriale. La faiblesse, qui

accompagne ordinairement un age très avancé, l'empêcha d'être assez en garde contre les scélérats qui cherchaient à abuser de sa bonne foi; et sa tournure extérieure pouvait quelquefois inviter à la plaisanterie. Mais ses vertus forçaient au respect; et il eut été à souhaiter que son nom n'eut pas été offert au Public avec les livrées du ridicule.

(Vers 126.)

„*Ce Comité fameux, redoutable mais juste.*„

Son titre était *Le Comité des Recherches.* Il était composé de douze Membres, pris dans l'Assemblée, et qui devaient être renouvellés ou réélus tous les quinze jours. Il fut établi sur une motion de Mr. Duport, amendée par Mr. Reubell, et sous le prétexte de découvrir les complots contre *La Nation*. (Il paraissait alors plus noble de dire *La Nation* que *Le Peuple.*) Il n'a jamais découvert aucun complot; mais, en récompense, il a fait trembler, il a poursuivi, incarcéré les meilleurs citoyens; et il est ensuite devenu (sous un autre nom) entre les mains de Robespierre, le plus dangereux et le plus sanglant instrument de sa tirannie.

(Vers

(Vers 137.)

„*Reubell sorti des monts qui couronnent l'Alsace.*„

On nous permettra d'en user pour les Membres du Comité des Recherches, comme nous avons fait pour les Avocats; et de ne pas nous astreindre à faire une note particulière pour chacun d'eux. Deux seuls ont échappé, soit à la mort, soit à l'obscurité; Reubell membre du Directoire, et Goupil, membre du Conseil des Anciens. Nous reviendrons sur ce dernier. Le premier n'était connu dans l'Assemblée Nationale que par une grande violence et une grande médiocrité. Parmi leurs Collégues du Comité des Recherches, on sait que Péthion, Buzot et l'Abbé Goutes ont péri, victimes de la Révolution. Qui n'a pas oublié les autres?

(Vers 161.)

„*Goupil se lève ensuite* - - - „

Goupil de Préfelne, vieil Avocat d'Alençon, était une vraie caricature. On l'aurait pris pour le bonhomme Cassandre du *Tableau parlant*. Il avait été dévoüé au Chancelier Maupeou, quand la Cour était la plus forte; il se dévoüa au parti populaire, dès qu'il vit la

Cour abattue; celà était dans l'ordre. — Un jour, pendant que l'Assemblée était encore à Versailles, Mr. Necker ayant fait proposer que tout Citoyen offrit à la Nation le tiers de son revenu, à titre de *Don Patriotique*, quelques Membres osèrent penser que la chose valait au moins la peine d'être discutée. Mais Goupil se levant, le visage tout en feu, et d'une voix furieuse quoique cassée, *Eh quoi, Messieurs*, s'écria-t-il! *Catilina est aux portes de Rome, et nous délibérons!* — Ce fut en cette même circonstance, que Mirabeau, qui n'était pas toujours sublime quand il improvisait, le fut au plus haut degré. il s'abandonna à une chaleur qui ne tenait rien de l'enflure, et fut vraiment étonnant. Dans le journal de Paris du lendemain, Suard, en rendant compte de cette séance, après avoir dépeint la voix, le geste, l'accent de l'Orateur, et tout ce qui dans ce moment l'avait élevé au dessus de lui même, emprunta avec adresse le trait et l'expression d'un Auteur grec en parlant de Démosthène: „Qu'auriez vous donc dit si vous eussiez vû „*le Monstre?*„

NB. *Monstre* en Grec, ainsi qu'en Latin, signifie proprement *Prodige*.

(Vers

(Vers 167.)

". . . . . . . *Il dit; et Monsieur Péthion.*"

Mr. Péthion de Villeneuve, Avocat très obscur de la petite Ville de Chartres, est un des premiers qui se soient prononcés pour la République. Il eut l'audace ou la bonne foi d'en faire l'aveu à la Reine, au retour de Varennes, étant auprès d'elle dans le carosse du Roi: mais à cette époque il ne croyait pas que les Français fussent encore *murs* pour cette espèce de gouvernement. Au mois de Novembre 1791, il lutta contre Mr. de la Fayette, pour la place de Maire de Paris. Et ce qui peut prouver l'excès d'horreur ou de défiance que le Roi et la Reine conservaient pour leur ancien geollier, pour cet homme qui après les avoir précipités du trône, et abreuvés d'outrages pendant plus de deux ans, a depuis osé faire parade de son attachement pour eux, c'est qu'ils firent des vœux pour le succès de Péthion. Nous avons la certitude de ce fait. Péthion l'emporta, et fut appellé le *Maire deux*; quolibet qui n'était pas de bien bon gout. On ne peut savoir ce qui serait arrivé si Mr. de la Fayette avait eu le dessus; mais on sait que, sans Péthion, les journées du 20 Juin et du 10 Aoust n'auraient pas eu lieu.

(Vers 177.)

„*Je ne vous presse point d'appeller La Fayette.*"

Il est certain que Mr. de la Fayette ne concourut point à l'expédition des Annonciades. On ne doit pas être étonné que le Comité des Recherches ait eu plus de confiance dans un de ses membres, que dans le Commandant de la Garde Nationale, qui exerçait dans Paris une puissance presque rivale de celle de l'Assemblée. Il nous semble que l'Auteur a gardé les convenances, en faisant de Mr. de la Fayette l'homme du Maire et de la Commune, et de Mr. de Lameth l'homme du Comité.

(Vers 193.)

„— — — — — — — *On voit d'abord paraitre*
„*Ceux qu'en ses cabarets La Courtille a vû naitre.*

*La Courtille*, *les Porcherons*, *la Rapée*, étaient trois fauxbourgs de Paris, fameux pour les cabarets et les guinguettes, où le Peuple allait danser, rire et boire, tous les Dimanches. — Le Quartier appellé *le Pont-aux-Choux* était principalement habité par des manufacturiers, et des maraichers. — On vendait de la volaille sur le *Quay de la Vallée*, et des oiseaux, des fleurs et de la quincaillerie sur celui de *la Feraille.*

*raille*. Mais ce dernier était surtout fréquenté par les Recruteurs de tous les Régiments de France, qui, la cocarde à l'oreille, et une grande rapière au coté, s'y promenaient fièrement tout le long du jour, en attendant que la sottise, la débauche, ou pis encore, leur envoyassent des dupes.— *L'Isle Saint Louis* était le plus paisible des Quartiers de Paris; et *le Palais Royal* en était le plus turbulent. C'est dans le jardin fameux de ce *Palais Royal*, que se tenaient tous les motionaires, tous les filoux, toutes les filles publiques, en un mot tous les mauvais sujets de France, en y comptant ou sans y compter le maitre du lieu. (Le Duc d'Orléans.)

(Vers 220.)

„*Se promet les exploits de Philippe de Dreux*.„

A la célèbre bataille de Bouvines, donnée en 1214, bataille où commandait, sous Philippe Auguste, le fameux Guérin, Evêque de Senlis, qui fut ensuite Chancelier de France, nul ne se distingua davantage que Philippe de Dreux, Evêque de Beauvais. Il était petit-fils de Louis le Gros, et par conséquent Cousin germain du Roi. Le Comte de Salisbury, qui commandait l'aile gauche des ennemis, fut tué

# LES ANNONCIADES.

## CHANT QUATRIÈME.

Oh ! Qui racontera d'une voix noble et digne
Tous les hardis exploits de cette nuit insigne ;
Cette nuit, où l'on vit Lameth et ses soldats,
Déployant à l'envi la vigueur de leurs bras,
Et bravant les efforts de deux vieilles Tourières,
D'un Couvent orgueilleux renverser les barrières !

Une marche savante, au travers de Paris
Porte rapidement mille hommes aguerris.
Nul instrument guerrier ne marque la cadence ;
Mais de leur bataillon, qui dans l'ombre s'avance,
L'oreille, à tems égaux, distingue tous les pas.
En vain dans chaque rue on trouve un embarras :

Lameth poursuit sa route en Capitaine habile.
Enfin de Barentin il apperçoit l'asile;
Il commande; et sa troupe attentive à sa voix,
S'arrête à son signal, et fait halte à la fois.

Aussitôt, par son ordre une enceinte se forme,
Que nul ne peut franchir, s'il n'est en uniforme.
Sans pitié l'on arrête et ces Wiskys brillants,
Et ces modestes chars qui comptent les moments.
Retenûs, accrochés au milieu de la rue,
Ils redoublent encor le bruit et la cohue.
Dans tous les carrefours des postes sont placés;
D'une secrette horreur les esprits sont glacés;
Et du sage marchand le sage domestique
Barricade à la hâte et comptoir et boutique,

Lameth brillant et fier précipite ses pas,
Et court de rang en rang animer ses soldats.

„Compagnons, leur dit-il, milice encor nouvelle,
„Dont les hauts faits bientôt nous prouveront le zèle,
„Puisqu'un choix glorieux, et propre à m'enflammer.
„Pour votre Général a daigné me nommer,
„J'espère qu'aujourdhuy nous nous ferons connaitre,
„Et que nos coups d'essai vaudront des coups de maitre.

„Rival de La Fayette, et presque son égal,
„Mon bras, en Amérique, à l'Anglais fut fatal;
„Il le sera de même au vil Aristocrate.
„Il est tems, mes amis, que la vengeance éclate,
„Le maître Barentin est caché dans ces murs:
„Hâtons-nous d'en fouiller tous les réduits obscurs.
„De l'Abbesse, sa sœur, ne soyons pas les dupes;
„Et cherchons l'ennemi jusques dessous ses jupes.
„Ce chemin fut toujours le chemin de l'honneur.„

A ces mots que Lameth prononçait en vainqueur,
Il voit d'un nouveau feu sa Milice enflamée;
Et sûr de la victoire il y conduit l'armée.

L'Abbesse languissait dans les bras du repos,
Un sommeil restaurant lui versait ses pavots.
En attendant Matine, on dit qu'un heureux songe
Berçait son cœur trompé par un riant mensonge.
Elle voyait son frere, et lui tendait les bras.
Le [illegible] à sa bouche imprimait mille appas.

Soudain de vingt tambours le bruit épouvantable
Vient arracher ses sens à ce calme agréable.
Elle entr'ouvre les yeux, et voit, avec horreur,
La guerre déclarée aux Vierges du Seigneur.

L'astre

L'astre, dont le flambeau perce dans ces retraites,
Fait briller à ses yeux le fer des bayonettes.
Elle voit des soldats, le cimeterre en main,
A travers les dortoirs se frayer un chemin.
Elle entend s'écrier: „Qu'on n'épargne personne.—
„Fouillons dans chaque lit.—Visitons chaque None.—
„Lameth ainsi le veut.„ A ce nom redouté,
Le zèle des soldats est encore excité;
Et tous, se dispersant sans autre préambule,
Vont chercher l'ennemi de cellule en cellule.

Ainsi quand par hazard une meute en défaut
Cherche un lièvre perdu, pour lui donner l'assaut;
Tous les chiens, à l'envi, rodent, vont et reviennent;
Dans la trace effacée ensemble ils se maintiennent;
Eventent maint sentier, parcourent maint sillon,
Et, sans l'avoir fouillé, ne laissent nul buisson.

Dans son lit cependant, sans armes, sans défense,
L'Abbesse, qui prévoit des excès de licence,
Voudrait mourir du moins, comme elle avait vécu,
Avec son chapelet, sa guimpe et sa vertu.
Au chevet de son lit prenant son reliquaire,
S'aspergeant d'eau bénite, et disant son rosaire,
Elle attache en tremblant son cornet, ses jupons,
Se lève à demi morte, et s'habille à tâtons.

Déjà

Déja des assaillants la nombreuse cohorte
Du réduit qui l'enferme essait briser la porte - - - -
Elle l'ouvre elle-même; et se montre à leurs yeux,
Avec cet air posé, ce front calme et pieux;
Telle qu'en ces débats, dont elle était l'arbitre,
Tranquille, elle dictait ses loix dans le Chapitre.

A cet air vénérable, à cet auguste aspect,
Les soldats étonnés sont saisis de respect.
Je ne sais quelle honte a suspendu leur rage - - -

„Mes freres, leur dit-elle, achevez votre ouvrage.
„Et de mon corps glacé profanant la pudeur,
„Malgré mes soixante ans, arrachez moi l'honneur.
„Osez; ne craignez rien: la charité pardonne.
„Ma fleur est peu de chose - - - et je vous l'abandonne,
„J'eusse aimé mieux la perdre en des moments plus doux„

Ces tigres à ces mots tombent à ses genoux.
L'un saisi de frayeur à l'aspect de tels charmes,
Reste le bras tendu, sans couleur et sans armes.
L'autre, signant son front, humilié, confus,
Cherche en vain son audace et ne la trouve plus.
Et de ces insolents cette Abbesse entourée,
Ressemblait à la Vierge à Lorette adorée.

Lameth, qui dans la cour attendait Barentin,
Trouve qu'on tarde trop à remplir son dessein.
De ses guerriers trop lents accusant la mollesse,
Lui même sur leurs pas il accourt chez l'Abbesse:
Il entre, et les voit tous, prosternés à ses pieds,
Baisser avec respect leurs fronts humiliés.
A cet objet touchant lui seul est insensible.
Lui seul, à la pitié toujours inaccessible,
Aurait crû faire un crime et trahir Mirabeau,
S'il restait en chemin dans un projet si beau.
Soupçonnant quelque piége, et croyant que l'Abbesse
Pour déguiser son frere avait usé d'adresse,
Il s'élance; et soudain, d'un bras audacieux,
Il arrache son voile en détournant les yeux;
De peur que, d'un coup d'œil, cet auguste visage
Ne fît trembler sa main, et glaçât son courage.

Quand un Grand fait le crime, il est trop imité.
A' l'exemple du Chef, le soldat effronté
Veut soumettre à l'instant chaque None à l'épreuve.
Son incrédulité n'admet plus rien sans preuve;
Et prétend s'assurer si, parmi ces brebis,
Un loup n'est point caché sous de trompeurs habits.

Hélas !

Hélas! Il en est un que ce cloître recèle.
Il veut et n'ose fuir. Tapi dans sa ruelle,
En déguisant sa voix, il se flatte en secret
Qu'il pourra d'une None imiter le fausset.
„Vive Jésus, dit-il, en cachant son visage!„
Mais au son rauque et sourd qui dément son langage,
„Vive la Nation! dit Lameth avec feu.
„Quelle est donc cette sœur? - - - une sœur! eh, parbleu!
„C'est un frère!„ Soudain de sa retraite sombre,
Il tire avec effort un homme, qui, dans l'ombre,
Encor mal apperçû, semble offrir à ses yeux
Les traits de l'ennemi qu'il cherche dans ces lieux.

Lameth sourit; Lameth, rempli de confiance,
Croit tenir dans ses mains le Chancelier de France.

„Te voilà, lui dit-il, obscur conspirateur,
„De Lettres-de-cachet lâche fabricateur,
„Qui plaçais ton espoir dans leur ressource impie!
„Impuissant ennemi de la Philosophie,
„En ton vil Parlement tu t'étais reposé!
„Eh bien! Sur son crédit es-tu désabusé?
„Il laisse entre mes mains ta simarre et ta vie.
„Je devrais, dans ces murs où ta sœur me défie,

„Te---- Mais de ma victoire il faut me contenter.
„Ta sentence est rendue et va s'exécuter.
„Marchons.„ De ce discours la superbe éloquence
Du prisonnier confus passe l'intelligence.
Toutefois, en tremblant, et d'un air stupéfait,
Il tâche d'expliquer ce qu'il est, ce qu'il fait.
„Il a nom Maitre Blaise. Il a, dès sa jeunesse,
„Exploité le jardin de Madame l'Abbesse.
„Il veille également à la cave, au grenier;
„Porte l'eau; fend le bois; se couche le dernier;
„Dans Paris quelquefois va porter un message;
„Et serait plus content s'il avait moins d'ouvrage.
Lameth à son récit ajoute peu de foi.
„Ton indigne frayeur dépose contre toi,
„Dit-il. L'homme innocent ne connait point la crainte.
„Le crime et les complots habitent cette enceinte.
„A' la sœur d'un proscrit, lâche, tu t'es vendu!
„Tu dois penser comme elle, et tu seras pendu.
„Soldats, qu'on le saisisse.„ Aussitôt on l'enchaine,
Et vers l'Hotel de Ville en triomphe on le traine.
Le cortége est formé dans un ordre pompeux.
On entend des tambours le son majestueux:
Ce son va réveiller l'Écho qui le renvoie.
Le drapeau tricolor dans les airs se déploye,

Cent flambeaux allumés, qui ramènent le jour,
Ont dans tout le Marais effarouché l'Amour.
Par de nombreux canons la marche est protégée.
En deux files la troupe habilement rangée,
Et fière d'obéir à son Chef indompté,
S'ébranle; et laisse voir, d'une garde escorté,
De l'heureux Barentin le malheureux Sosie.
Ses yeux peignent l'effroi dont son âme est saisie.
Le peuple, en le voyant, s'attendrit sur son sort,
Incertain s'il doit craindre ou desirer sa mort.

L'Abbesse, du vainqueur a fourni le trophée:
Le voile chaste et saint dont elle fut coëffée
En pompe devant lui par un page est porté.
Enfin le grand Lameth, sur un Barbe monté,
Ferme et suit à pas lents la marche triomphale.
Son jeune front attend la couronne murale.
Il a l'air et le port d'un Général Romain,
Et rappelle à nos yeux Scipion l'Africain.

L'Hotel de Ville aux siens parait le Capitole:
Il y monte. On se tait. Lui, prenant la parole,
„Citoyens, leur dit-il, rassurez vos esprits.
„Votre Patriotisme avait été surpris:
„Barentin en ces lieux n'a pas osé paraitre.
„Mais dans ce même asile où nous cherchions le traitre,

„Dans ces murs, dont l'accès à tout homme est fermé,
„Nous avons découvert un homme renfermé.
„J'ignore ses desseins. Mais dans ces tems critiques,
„Qui se cache est suspect. De ces Nones antiques
„Depuis trente ans, dit-il, il est le jardinier:
„On peut s'en éclaircir. Je l'ai fait prisonnier;
„Je vous le livre. Heureux, si mon jeune courage
„A pû du grand Bailly mériter le suffrage,
„Et si de mon Civisme il reste convaincû.
„Je suis venu, j'ai vû, ma Milice a vaincû:
„Et ce rapide exploit, digne des plus grands hommes,
„A la France étonnée apprendra qui nous sommes.

FIN DU QUATRIÊME CHANT.

---

NOTES

# NOTES ET VARIANTES

SUR

# LE QUATRIÊME CHANT.

# NOTES ET VARIANTES.

(Vers 19.)

. . . . . . . . . „*Et ces Wiskys brillants,*
„*Et ces modestes chars qui comptent les moments.*„

Il serait possible que dans quelques années ces deux vers ne fussent plus entendus. Le nom des *Wiskys* pourrait bien ne pas durer plus long tems que leur mode. Nous dirons donc, pour l'intelligence des Commentateurs futurs, que, d'après les Anglais, on avait appellé *Wisky* une espèce de *Cabriolet* fort léger, fort haut-monté, que l'on menait d'ordinaire fort grand train. — *Les modestes chars qui comptent les moments* sont les *Fiacres*, qui se font payer à tant par heure.

(Vers 35.)

„*Rival de La Fayette et presque son égal.*„

Nous osons douter que Mr. de Lameth fut ni l'un ni l'autre. Le role qu'il avait joué jusques là était trop inférieur à celui de Mr. de

La Fayette; pour qu'il pût *rivaliser* avec lui; et malgré toute la médiocrité du Héros de l'*Amérique*, Mr. de Lameth ne pouvait se croire ni se dire son *égal*. Le premier était homme de qualité; et sa réputation, toute usurpée qu'elle pût être, n'avait pas laissé de rendre son nom célèbre. Le second, d'une naissance inférieure, (au moins pour l'illustration,) n'avait aucune existence personnelle, n'était connû que dans un très petit Cercle, et n'était cité que pour ses prétentions ridicules, son humeur frondeuse et sa faveur extorquée.

(Vers 37.)

„*Il le sera de même au vil Aristocrate.*"

*Aristocrate* en ce tems là était à la fois le cri de guerre, et le cri de Harò du parti populaire. Appeller publiquement un homme *Aristocrate*, était presque l'envoyer *à la Lanterne*, c'est à dire, à la mort. L'histoire de tous les peuples et de tous les siècles se ressemble en bien des points. Dans tous les tems on a eu recours à des qualifications odieuses ou ridicules, pour exciter la haine et la fureur publiques contre la classe d'hommes que l'on voulait abaisser ou détruire. Le Peuple, instrument toujours aveugle dans la main des factieux, n'a

n'a besoin pour diriger sa haine, que d'un signe de ralliement qu'il ne s'embarasse même pas de comprendre. Depuis six ans on l'a excité tour à tour contre les *Aristocrates*, les *Constitutionnels*, les *Fédéralistes*, &c. &c. &c.; et il n'a jamais eu la première notion d'aucun de ces mots. Pour rendre odieux aux Parisiens le meilleur des Rois, ou au moins le *plus bon*, il ne fallut que l'appeller, *Monsieur* Véto. — *Mais qu'est ce donc que ce* Véto, *dont j'entendons sans cesse parler*, demanda un jour un pauvre diable, qui avait quelque peine à revenir de ses anciens préjugés en faveur du Roi? — „Ecoute, lui dit-on. Tu as ta soupe dans ton „écuelle; elle est là; tu t'apprêtes à la manger. „Eh bien! *Mr. Véto* arrive, qui dit: *Je ne* „*veux pas que tu la manges*; et tu es obligé d'al„ler te coucher sans souper." — *Oui! C'est comme celà? Oh bien, je ne voulons point de* Véto. *Vive la Nation!*

(Vers 43.)

„*Ce chemin fut toujours le chemin de l'honneur.*"

Henri IV. haranguant ses soldats au huitiême Chant de la Henriade, leur dit en parlant de son panache blanc:

„*Vous*

*„Vous le verrez toujours au chemin de l'honneur.*

*A ces mots que Henri prononçait en Vainqueur,*

*Il voit d'un feu nouveau ses troupes enflamées;*

*Et marche, en invoquant le grand Dieu des Armées.*

(Vers 47.)

*„L'Abbesse languissait dans les bras du repos„*

C'est ici que commence, à proprement parler, la Parodie de la Henriade. Le massacre de la Saint Barthélemy est remplacé par l'effraction du Couvent des Annonciades; L'Amiral de Coligny l'est par la Mere Abbesse, l'émissaire des Guises par le satellite de Barnave, et l'horreur par le ridicule. Nous allons transcrire ici les vers de Voltaire, moins pour aider le Lecteur à suivre la Parodie, que pour lui donner le plaisir de les relire encore.

*Coligny languissait dans les bras du repos,*
*Et le sommeil trompeur lui versait ses pavots.*
*Soudain de mille cris le bruit épouvantable*
*Vient arracher ses sens à ce calme agréable.*
*Il se lève, il regarde, il voit de tous cotés*
*Courir des assassins à pas précipités.*
*Il voit briller partout les flambeaux et les armes,*
*Son palais embrasé, tout un peuple en allarmes,*

*Ses*

*Ses serviteurs sanglants dans la flamme étouffés,*
*Les meurtriers en foule, au carnage échauffés,*
*Criant à haute voix ; „Qu'on n'épargne personne.*
*„C'est Dieu, c'est Médicis, c'est le Roi qui l'ordonne."*

— — — — — — — —

— — — — — — — —

*Le Héros malheureux sans armes, sans défense,*
*Voyant qu'il faut périr, et périr sans vengeance;*
*Voulut mourir du moins comme il avait vécu,*
*Avec toute sa gloire et toute sa vertu.*

*Déjà des assassins la nombreuse cohorte*
*Du sallon qui l'enferme allait briser la porte;*
*Il leur ouvre lui même, et se montre à leurs yeux*
*Avec cet oeil serein, ce front majestueux,*
*Tel que dans les combats, maître de son courage,*
*Tranquille, il arrêtait ou pressait le carnage.*

*A cet air vénérable, à cet auguste aspect,*
*Les meurtriers surpris sont saisis de respect,*
*Une force inconnue a suspendu leur rage.*
*„Compagnons, leur dit-il, achevez votre ouvrage;*
*„Et de mon sang glacé souillez mes cheveux blancs,*
*„Que le sort des combats respecta quarante ans.*
*„Frappez; ne craignez rien: Coligny vous pardonne,*
*„Ma vie est peu de chose, et je vous l'abandonne.*
*„J'eusse aimé mieux la perdre en combattant pour vous - - -"*

*Ces*

*Ces tigres à ces mots tombent à ses genoux.*
*L'un saisi d'épouvante abandonne ses armes;*
*L'autre embrasse ses pieds qu'il trempe de ses larmes;*
*Et de ses assassins ce grand homme entouré*
*Semblait un Roi puissant par son peuple adoré.*
*Besme qui dans la cour attendait sa victime,*
*Monte, accourt, indigné qu'on diffère son crime.*
*Des assassins trop lents il veut hâter les coups:*
*Aux pieds de ce Héros il les voit trembler tous.*
*A cet objet touchant lui seul est inflexible.*
*Lui seul, à la pitié toujours inaccessible,*
*Aurait crû faire un crime et trahir Médicis,*
*Si du moindre remords il se sentait surpris.*
*A travers les Soldats il court d'un pas rapide;*
*Coligny l'attendait d'un visage intrépide;*
*Et bientôt dans le flanc ce monstre furieux*
*Lui plonge son épée, en détournant les yeux;*
*De peur que d'un coup d'œil cet auguste visage*
*Ne fît trembler son bras, et glaçât son courage.*

(Vers 102.)

„*Ressemblait à la Vierge à Lorrette adorée.*"

Nous allions faire une Note pour expliquer que Lorrette est un lieu de dévotion, consacré à la Vierge, et célèbre dans toute l'Italie par ses miracles et par son trésor: mais nous avons pensé

pensé qu'il était plus sage de glisser légèrement sur ce sujet, de crainte de faire naître aux honnêtes corsaires de la République Française l'idée d'y faire un Pélerinage.

(Vers 111.)

„*Aurait crû faire un crime et trahir Mirabeau.*„

Nous sommes assez tentés de croire que Mirabeau ne se trouve là que pour la rime. Il avait trop d'esprit pour ajouter foi aux bruits absurdes dont se repaissait un Lameth et ses pareils; et il aurait haussé les épaules à l'idée de Mr. Barentin armé de Lettres-de-cachet et habillé en religieuse. Sans doute il savait tirer parti de la crédulité du peuple; mais il aurait rougi d'avoir seulement l'air de la partager. En un mot il a bien pû diriger la trop célèbre et trop funeste expédition de Versailles, le 5 et le 6 Octobre; mais non pas la trop ridicule expédition des Annonciades. Mirabeau voulait le crime, mais en grand. Il était en quelque sorte le Richelieu de son parti, et Duport en était le Mazarin. C'est du moins ainsi que les avait représentés, ou plustôt travestis, l'Auteur de ce Poëme dans une Edition précédente, en paro-

parodiant pour eux, et d'après Voltaire, le Parallelle de ces deux célèbres Ministres. — Voici d'abord le texte de la Henriade: Chant VII.

*Henri dans ce moment voit sur des fleurs de Lys*
*Deux mortels orgueilleux auprès du trône assis.*
*Ils tiennent sous leurs pieds tout un peuple à la chaine.*
*Tous deux sont revêtus de la pourpre Romaine;*
*Tous deux sont entourés de gardes, de soldats:*
*Il les prend pour des Rois. „Vous ne vous trompez pas.*
*„Ils le sont, dit Louis, sans en avoir le titre.*
*„Du Prince et de l'Etat l'un et l'autre est l'arbitre.*
*„Richelieu, Mazarin, Ministres immortels,*
*„Jusqu' au trône élevés de l'ombre des autels,*
*„Enfants de la fortune et de la politique,*
*„Marcheront à grands pas au pouvoir despotique.*
*„Richelieu, grand, sublime, implacable ennemi;*
*„Mazarin, souple, adroit, et dangereux ami:*
*„L'un fuyant avec art, et cédant à l'orage;*
*„L'autre aux flots irrités opposant son courage:*
*„Des Princes de mon sang ennemis déclarés;*
*„Tous deux haïs du peuple, et du peuple admirés;*
*„Enfin par leurs efforts ou par leur industrie,*
*„Utiles à leurs Rois, cruels à la Patrie."*

Voici maintenant la Parodie.

Parmi

Parmi ses Députés la France voit assis
Deux fameux scélérats dignes des fleurs de Lys *)
Ils tiennent sans pitié leur Prince en esclavage;
Fiers de leur insolence, ils vantent leur courage;
Des hordes de brigands ils ont fait des soldats:
On les prend pour des Rois ---- On ne se trompe pas;
Ils le sont en effet sans en avoir le titre.
Des halles, des fauxbourgs l'un et l'autre est l'arbitre.

Duport et Mirabeau, trop coupables mortels,
Ennemis acharnés du trône et des autels,
Du nom de Liberté colorant la licence,
Exercent sur le peuple une entière puissance.

Mira-

*) *Digne des fleurs de Lys.* En France on imprimait, avec un fer chaud, une fleur de lys sur l'épaule de certains criminels, qui n'étaient pas assez coupables pour avoir mérité la mort: mais il nous semble que ce genre de supplice ne pouvait être applicable aux deux Personnages en question. Ils étaient peut être assez coupables pour avoir mérité de payer de leurs têtes leurs attentats contre leur Souverain. Mais de pareils criminels de Lèze - Majesté ne peuvent pas être assimilés à des malfaiteurs obscurs. On peut appercevoir un trait de ressemblance assez marquant entre Duport et Mirabeau, (deux des hommes, sans contredit, les plus influents de leur parti;) c'est que tous deux ont reconnû l'étendue et le danger du mal qu'ils avaient causé, justement quand ils n'ont plus été à tems de le réparer.

Mirabeau, fier, terrible, implacable ennemi;
Duport, souple, hypocrite, et tortueux ami:
L'un marchant sourdement, et se cachant dans l'ombre,
L'autre étalant au jour tous ses vices sans nombre.
Unis en apparence, en secret divisés;
Tous deux aimés du peuple, et pourtant méprisés;
Enfin par leurs complots, leur brigue et leur furie,
Funestes pour leur Roi, comme pour leur Patrie.

(Vers 116.)

„*Il arrache son voile en détournant les yeux.*"

On assure que le geste et l'action de Mr. de Lameth furent beaucoup plus indécents encore; et que pour tâcher de découvrir Mr. Barentin, il alla jusqu'où il avait recommandé à ses soldats de le chercher. Mais dans un Poëme écrit avec retenue, et fait pour la bonne compagnie, l'Auteur ne pouvait se permettre de présenter une idée aussi dégoutante.

(Vers 119.)

„*Quand un Grand fait le crime, il est trop imité.*"

Tout le monde connait ce vers de la Henriade:

*Quand un Roi veut le crime, il est trop obéi.*

(Vers

(Vers 131.)

„*Vive la Nation! dit Lameth avec feu.*„

Pendant bien des siècles on ne connut en France qu' un seul cri: C' était, *Vive le Roi!* Combien de fois on en a changé depuis quelques années! Et par combien de gradations on en est arrivé à celui qui y est en vogue aujourdhuy! D' abord on arrêtait les passants sur le Pontneuf, pour leur faire crier: *Vive Henri IV!* Hélas! Ce bon Roi n' en entendait rien. — Ensuite il a fallu crier: *Vive le Tiers-Etat!* (C' était le tems du triomphe de Mr. Necker; et il y avait aussi, par ci, par là, de petits crieurs et de petites crieuses de: *Vive Mr. Necker.*) Puis on a crié: *Vive la Nation!* (et c' est alors que Lameth s' égosillait.) Après celà on a dit: *Vive la Constitution!* (et il est à noter que personne ne voulait de cette constitution.) Ensuite sont venus les *Vivent, La Convention - - - Les Jacobins - - - La Montagne - - - Robespierre* - - - et enfin nous en sommes à *Vive la République!* La vérité est que, depuis plus de sept ans, plus des dix-neuf vingtièmes de la France crient: *Vive qui me laissera vivre!*

(Vers 139.)

*„Te voilà, lui dit-il, obscur conspirateur.„*

Nous ne pouvons nous empêcher de penser secrettement que l'Auteur a un peu abusé de la permission de parodier, et du gout des Parodies. Heureusement que celle-ci est la dernière. Elle est tirée de la cinquième scène du cinquième acte d'Athalie.

*- - - - - - - Te voilà, séducteur,*
*De ligues, de complots pernicieux auteur,*
*Qui dans le trouble seul as mis tes espérances.*
*Eternel ennemi des suprêmes puissances,*
*En l'appui de ton Dieu tu t'étais reposé!*
*De ton espoir frivole es-tu désabusé?*
*Il laisse à mon pouvoir et ton Temple et ta vie.*
*Je devrais sur l'autel où ta main sacrifie,*
*Te - - Mais du prix qu'on m'offre il faut me contenter.*
*Ce que tu m'as promis, songe à l'exécuter.*
*Cet enfant, ce trésor, qu'il faut qu'on me remette,*
*Où sont-ils? - - - - - - - - - - -*

(Vers 145.)

„*Il laisse entre mes mains ta Simarre et ta vie.*„

*La Simarre* est le nom de la robe que portaient en France le Chancelier et le Vice-Chancelier. On se rappelle ce couplet du Noël de Mr. de Lisle.

*Doüé d'un esprit rare,*
*Mais mordant comme un chien,*
*Près des gens à Simarre*
*On apperçut D'Ayen.* &c.

(Vers 167.)

„*Le cortège est formé dans un ordre pompeux.*„

Ce cortége et la marche à l' hotel de Ville sont la seule circonstance du Poëme qui n'ait eu de réalité que dans l'imagination de l'Auteur. Le Jardinier fut en effet trouvé; mais il fut ou laissé, ou obscurément mené en prison: et loin d'être triomphant le lendemain de l'Expédition, Lameth semblait avoir perdu quelque chose de sa confiance ordinaire. Le soin même qu'il prenait pour ne pas avoir l'air honteux, déposait contre lui. Il est vrai que, presque dès le même jour, il fut berné en prose; bien-

tôt il le fut en vers; et nous ne sommes pas sans espérance que, grace à l'Auteur des *Annonciades*, le souvenir de *ses bernades* durera presque aussi long tems que l'histoire de celles de Sancho Pança.

(Vers 177.)

„*De l'heureux Barentin le malheureux Sosie.*"

Le théatre de Molière est trop familier à des Lecteurs Français, pour que nous nous croyions obligés de leur expliquer ce que c'est qu' *un Sosie.* Tous savent par cœur la charmante Piéce d' Amphitrion, imitée de Plaute, et dans laquelle Préville joüait le role de *Sosie* d'une manière si plaisante et si inimitable. Qûant à ceux des Lecteurs étrangers qui n'auraient lû ni l' Auteur Français, ni l' Auteur Latin, nous leur dirons que dans la Comédie *d'Amphitrion*, où Jupiter trompe Alcmène sous la ressemblance de son mari, Mercure de *son* coté s'amuse à prendre la ressemblance de Sosie, valet d' Amphitrion; et qu'il en résulte des méprises et des scènes très comiques. On appelle donc en France, *un Sosie*, un homme qui ressemble tellement à un autre qu'il peut être pris pour lui.

(Vers

(Vers 186.)

„*Son jeune front attend la couronne murale.*„

La *Couronne murale* était chez les Romains la récompense de celui qui avait pris une ville d'assaut, ou qui était monté le premier sur la brèche.

(Vers 198.)

„*Qui se cache est suspect* - - - „

*Suspect!* Ce mot qui prit naissance à la Cour de Tibère, a, pendant quatre ans et même davantage, couvert la France d'échaffauds, et peuplé ses prisons de Victimes innocentes. Tout est *Suspect* aux Tirans. Mais que l'on y prenne garde: Si Robespierre a été le Tiran avoüé de 1793, Lameth et son parti étaient les Tirans plus obscurs, mais non moins réels, des premières années de la Révolution. Ils employaient moins de bourreaux que leurs Successeurs n'ont fait; c'est une justice qu'il faut leur rendre. Ils ne commettaient guères que les crimes nécessaires à leurs vues. On peut même dire qu'en général ils ne versaient pas le sang: ils se contentaient de le voir couler sans répugnance. Mais ils n'en règnaient pas

moins despotiquement; mais il n'en était pas moins dangereux de lutter contre leur puissance; mais vos jours n'en étaient pas moins exposés, dès qu'il leur avait plû de vous déclarer *Suspect*.

FIN DES NOTES ET VARIANTES
SUR LE QUATRIÊME CHANT.

---

# EPITRE
## SUR
# LA RÉVOLUTION.

---

Paris, Aoust 1790.

---

*Protinus irrupit venae pejoris in aevum*
*Omne nefas. Fugêre pudor, verumque, fidesque.*
*In quorum subiêre locum, fraudesque, dolique,*
*Insidiaeque, et vis, et amor sceleratus habendi.*

Ovid. Metam.

## AVANT - PROPOS.

L'Epître que l'on va lire n'est ni du même genre, ni du même ton que le Poëme des Annonciades. La gaieté s'y trouve remplacée par la raison. Bien des gens aiment mieux rire que penser; mais ce n'est pas pour ceux là que l'Auteur a écrit. C'est pour cette autre classe d'hommes, qui se croient sensés et ne sont que moroses, qui sont mécontents de la Révolution et ne cessent cependant de nous parler des *Abus de l'ancien Régime*. S'ils veulent lire cette Epître sans prévention, peutêtre reconnaitront-ils que ces *Abus*, (que l'on n'a pas prétendu dissimuler) à tout prendre étaient supportables, et que ce qui les a remplacés ne l'est pas.

# ENVOI
## À MADAME * * *.

Le tems présent, le tems passé
Ne se ressemblent guère en France.
J'en ai fait voir la différence;
Et du tableau que j'ai tracé
Vous jugerez la ressemblance.

J'ai dit que les biens les plus doux,
Ces plaisirs que le cœur adore,
S'étaient envolés loin de nous;
Mais je sens bien qu'auprès de vous
Je les retrouverais encore.

En

En parlant de la Liberté,
J'ai dit que ce bien si vanté
N'était qu'un bien imaginaire:
Mais de cette vieille chimère
Qui ne serait pas dégouté!

Vous même, (au moins je le soupçonne,)
Pourriez bien l'être plus que moi;
Car on dirait, Dieu me pardonne,
Que vous vous êtes fait la loi
De ne la laisser à personne.

---

# EPITRE SUR LA RÉVOLUTION.

*Aoust* 1790.

Hélas! Que ce Bien si vanté,
Si peu connû, si peu gouté,
(Qui n'est peut-être qu'une Fable,)
Hélas, que cette LIBERTÉ
Est un bienfait peu désirable!
Qui ne croirait, à voir les fruits
Qu'en France elle a déjà produits,
Que l'Esclavage est préférable?
Avant La *Constitution*,
Convenez que La Nation
Etait heureuse, était aimable.
Même sous d'assez pauvres Rois,
Nous avions d'assez bonnes Loix.

Avant

Avant que douze cents Apôtres
À L'Homme eussent appris ses *Droits*,
Chacun respectait ceux des autres.

Les bonnes gens vivaient en paix;
Les méchants n'osaient le paraitre.
Du Prince nous étions *Sujets*;
Mais du moins nous n'avions qu'un *maitre*.

A' ce Maitre on était soumis
Plus qu'au Maire de son Village,
Le Peuple comptait moins d'*Amis*;
Il était *aimé* davantage.

Il n'était point de *Comité*
Chargé de *Recherches* cruelles.
Nous avions, à la vérité,
Des Censeurs; mais point de Libelles.

De tems en tems quelque Vaurien
Allait coucher à la Bastille:
Mais le bon peuple Parisien
Buvait en paix à la Courtille.

On se croyait un peu vexé
Par le Lieutenant de Police;
Mais Voydel, qui l'a remplacé,
Est pire que Le Saint Office.

Nous avions des Edits Bursaux,
Des Sols pour Livre, et Droits Fiscaux,
Et quelques abus en Finances:
Mais Nosseigneurs du Parlement
Faisaient de belles Remontrances,
On les écoutait poliment,
Et chacun s'en allait content;
Même Le Premier Président.

Si dans son grenier solitaire,
Quelque frondeur atrabilaire,
Mécontent sans savoir pourquoi,
Aux Ministres faisait la guerre,
Le Peuple, dans sa bonne foi,
Supportant gaiement sa misère,
Criait encor: Vive le Roi!
Et l'adorait comme un bon pere.

On se disait en plus d'un lieu
Que les favoris de L'Eglise
Possédaient trop, payaient trop peu,
Et que le droit de servir Dieu
N'était pas un droit de Franchise.
Cependant nos riches Prélats
Soulageaient partout la misère;
Et Monsieur L'Evêque D'Arras
Faisait l'aumone à Robespierre.

A la journée on se moquait
De la Grand' Chambre et du Parquet,
Des Requêtes et des Enquêtes.
Eh bien! L'on se dit à présent
Qu'il est, parmi nos Douze Cent,
Bien moins encor de bonnes têtes,
Qu'on n'en comptait sur le Grand Banc;
(Où j'ai pourtant vû bien des bêtes.)

Aimant les filles et le jeu,
Un Grand Seigneur du vieux régime
Achetait beaucoup, payait peu,
Et croyait, par son cordon bleu,
Rendre tout abus légitime.
J'en conviens: mais cet étourdi
Etait bon maître, bon ami;
Fidèle au Roi, brave à la guerre;
L'honneur obtenait tout de lui;
Et malgré sa tête légère,
Le Pauvre en lui trouvait un pere,
Et le Malheureux un appui.

Dans des grouppes peu sanguinaires,
Parmi des cœurs tout débonnaires,
Nos Laïs du Palais Royal
Du plaisir donnaient le signal.
Le jeu de leur mine friponne

 Faisait

Faisait des dupes nuit et jour;
Mais ces Prêtresses de L'Amour
Ne coupaient la tête à personne.
Les *Dames de la Nation*
Ne faisaient point de Motion.
Les fureurs du Patriotisme
N'étaient pas d'obligation;
Et la *Sainte Insurrection*
N'entrait pas dans le Catéchisme.
Le Peuple alors était humain,
Craignait Dieu, servait le Prochain;
Le Dimanche entendait la Messe;
À Pâques allait à confesse.
À l'honneur d'être *Souverain*
Il était bien loin de prétendre;
Plus loin encor de vouloir pendre
Celui dont il mangeait le pain.
Dans ses mœurs simples, ingénues,
Il n'avait pas imaginé
D'aller, incessamment armé,
Porter la terreur dans les rues.
Du Prince qu'il avait aimé
Il aimait encor les Statues.
Et lorsqu'en foule, du Palais

Il assiégeait les avenues,
Lorsque, pour le sang des Capets,
Ses vœux s'élevaient jusqu'aux nues,
Par des piques, par des poignards,
Il n'effrayait pas les regards
Des objets de son juste hommage;
Et pour la Fille des Césars
Il s'élançait de toutes parts
Des cris d'amour, et non de rage.

On dit que le Trésor Royal
S'épuisait en vaines largesses;
Que les Favoris, les Maitresses,
S'en trouvaient bien; le reste, mal:
Cependant à l'Hotel de Ville,
( en écus et non en papier, )
On allait toucher son *Quartier*;
Et dans ce tems si difficile,
Le Bourgeois et le Financier,
Le Magistrat et le Guerrier,
Etaient heureux, Paris tranquille.

Paris voyait de toutes parts
Tous les amateurs des Beaux Arts
Dans ses murs venir à la file.

Nous n'étions pas encor chassés
De l'Olympe ni du Parnasse.
Nos Auteurs des siècles passés
Pour ceux du notre obtenaient grace.

Mille petits talents divers
Nous donnaient un reste d'empire.
La Harpe alors faisait des vers;
Et l'on pouvait encor le lire.

Dans ses doux et riants loisirs,
La France brillante et légère,
De ses modes, de ses plaisirs,
Rendait l'Europe tributaire.

Nous consommions l'or du Pérou,
Et le sucre des Colonies.
Vienne, Madrid, Rome et Moscou
S'associaient à nos folies.

L'Anglais, de nos mœurs enchanté,
Quittait, sans se croire moins sage,
Son pays de la Liberté
Pour notre terre d'Esclavage:
Et plus d'une Princesse en *Ka*
Venait du fond de la Pologne,
Pour se montrer à l'Opéra,
Et courir au bois de Boulogne.

Enfin dans ce même Paris,
Azile des Jeux et des Ris,
(Aujourdhuy si morne et si sombre !)
Pour l'esprit comme pour le cœur
Nous trouvions des plaisirs sans nombre.
Au sein d'un repos enchanteur,
Si nous n'avions pas le bonheur,
Au moins nous embrassions son ombre.
Hélas ! Rendez nous notre erreur.

# NOTES

## RELATIVES À L'EPITRE

## SUR

## LA RÉVOLUTION.

# NOTES RELATIVES À L'EPITRE SUR LA RÉVOLUTION.

On a pû remarquer que le stile de cette Epitre est extrêmement doux, et entièrement dénué d'amertume. A l'époque où elle a été écrite, il était encore permis de contenir son indignation en parlant de l'ordre de choses qui règnait en France. On sent que ce langage de la modération, (qui peut être est toujours préférable,) n'aurait pas été possible aux époques qui se sont succédées depuis la date de cet ouvrage.

(Vers 9.)

„*Avant la Constitution.*„

C'est de la Constitution de 1789 qu'il est ici question. Plusieurs autres se sont succédées depuis, mais nous doutons qu'aucune d'elles ait rendû La France ou plus *heureuse*, ou plus *aimable*.

(Vers 12.)

„*Même sous d'assez pauvres Rois,*
„*Nous avions d'assez bonnes loix.*„

Il est loin, assurément bien loin de notre pensée de ranger Loüis XVI dans la classe des *pauvres Rois*. Ce Prince, le plus infortuné de tous ceux qui aient jamais monté sur le trône, obtiendra de la Postérité la justice que son siècle lui a refusée. Il sera compté un jour parmi les *bons Rois*; et pour l'être de son vivant, il ne lui a manqué peut être que de régner à une autre époque, ou dans un autre Pays. Sa faiblesse, dont on lui a fait un si grand crime, se fut appellée *Bonté*, s'il n'avait eu qu'à gouverner paisiblement des sujets heureux, soumis et fidèles. Il était, au plus haut degré, humain, éclairé, juste, économe. Il était ami de l'ordre et des mœurs, ennemi du faste et de la flatterie. Peu de Rois ont aimé leurs Peuples comme il aimait le sien. Il voulait son bonheur; et c'est pour l'avoir cherché avec trop d'abandon, qu'il a perdu le trône et la vie. Sans doute il a été souvent egaré par ses Ministres; mais dans le choix de ces Ministres, n'est ce pas l'opinion publique qu'il a toujours cherché à consulter, aux dépends même de

de ses goûts personnels? — Comme homme privé, ses vertus n'ont jamais été contestées. Ses ennemis eux mêmes conviennent qu'il a toujours eu des moeurs pures, des principes religieux, qu'il n'a connû que des plaisirs décents, qu'il n'a montré que des penchants honnêtes. Ses talents, comme Souverain, n'ont pas été aussi généralement reconnus; mais avant de lui en refuser, il faudrait consulter l'histoire de tous les siècles, et voir si l'on peut compter beaucoup de Monarques, qui, placés dans les mêmes circonstances que lui, auraient sû trouver en eux mêmes, et sans aide, les ressources nécessaires pour prévenir l'orage ou le dissiper. Et par qui Louis XVI s'est-il vû *aidé*? - - - Ah! Pour être apprécié, il n'a besoin peut être que d'être comparé. — La haine, la calomnie, la fureur se sont acharnées contre lui, et se sont efforcées de le rabaisser. Il est même certains articles, tels que sa faiblesse *), sur lesquels ses amis n'ont pas

*) On a beaucoup parlé de la *faiblesse* de Louis XVI, et peu de gens ont sû que ce défaut lui avait été, en quelque sorte, inoculé. Il est certain du moins que, loin de contrarier sa disposition naturelle, on

pas crû pouvoir le défendre. Pour nous, nous pensons que son plus grand tort, comme son plus grand malheur, est venu de son éducation, dans laquelle on ne s'est pas assez attaché à polir ses manières. On lui avait laissé une sorte de rusticité, trop éloignée du ton de sa Cour et de son siècle. Dans un pays, où tout est artifice, grace, ou séduction, il était resté l'homme simple et bon de la Nature. — Passe encore si, strictement fidèle à l'ancienne étiquette, il se fut environné des rayons de la Majesté Royale, et ne se fût laissé voir qu'au milieu de l'éclat du trône. Mais il avait voulû se

on a plustôt travaillé à l'augmenter. Une des personnes qui ont eu le plus d'ascendant sur lui dans les premières années de son règne, (Mr. de M.) s'était entièrement mépris à son caractère, et avait pris pour *dureté*, ou même *cruauté*, ce qui n'était en lui que *brusquerie*. Il se vantait d'avoir assoupli et changé cette disposition, dont nous pensons qu'il aurait été possible de tirer parti. *Monsieur*, disait-il à un homme digne de foi qui nous a raconté cette anecdote, *la France m'aura du moins cette obligation. J'ai dompté son caractère. Sans moi, il aurait été un Tyran; un Louis XI.* — Et voilà comme ce Prince a toujours été méconnû! Voilà comme jamais on n'a sû le conduire ni le diriger!

se rapprocher de ses Courtisans, vivre au milieu d'eux. Il s'y était du moins prêté; et depuis son avènement à la Couronne, la Famille Royale en était venue à faire, en quelque sorte, partie de la société. Or il y portait des formes trop disparates, pour n'y être pas vû à son désavantage. Qui croirait qu'un Roi de France ait pû *manquer d'usage du monde?* Tel était pourtant un des plus grands reproches que l'on eut à faire à Loüis XVI. Oui, si ce Prince avait eu plus de grace, plus d'envie de plaire, plus (si nous osons nous exprimer ainsi) de *coquetterie*; s'il avait eu la politesse noble, le tact et l'à-propos, qu'une éducation bien entendue aurait pû et dû lui donner, nous ne craignons pas d'affirmer que, juste et bon comme il l'était, il aurait été l'idole de sa Cour, de Paris, et de la France entière.

(Vers 14.)

„*Avant que douze cents Apotres*
„*A l'homme eussent appris ses droits.*„

On sait que les Députés aux *Etats Généraux*, qui formèrent ensuite L'*Assemblée Nationale*, étaient au nombre de douze cent. — Tout le monde connaît la Déclaration des *Droits* de l'homme, et tous les maux qui en ont résulté.

(Vers

(Vers 21.)

„*A ce maitre on était soumis*
„*Plus qu' au Maire de son village.*„

Pendant la première époque de la Révolution, et avant l' établissement des Départements et Districts, la principale Autorité avait été attribuée aux Municipalités, que l' on avait eu soin de rendre entièrement indépendantes du Roi. Or il y avait eu quarante quatre mille Municipalités de créées dans le Royaume; et le chef de chacune, le Maire du plus petit village, exerçait un pouvoir plus absolu, plus arbitraire, que les Intendants d' autrefois. Plusieurs de ces nouveaux Administrateurs ne savaient ni lire ni écrire.

(Vers 23.)

„*Le Peuple comptait moins d'* amis.„

En ce tems là, outre la Feuille de Marat, que s' appellait *l' Ami du Peuple*, tous *les bons Patriotes*, tous les hommes doüés d' un certain Civisme, se donnaient le même titre. *Le Peuple*, il faut l' avoüer, s' est montré un peu ingrat envers quelques uns de ses *Amis*.

(Vers 25.)

„*Il n'était point de* Comité
„*Chargé de* Recherches *cruelles.*"

Nous avons parlé du *Comité des Recherches* dans les Notes sur les Annonciades. On peut les consulter: Chant III. Vers 126.

(Vers 27.)

„*Nous avions à la vérité*
„*Des* Censeurs, *mais point de Libelles.*"

La discipline exercée par les *Censeurs Royaux* a souvent excité des plaintes. Mais cette Censure, dans le fait, n'était qu'un vain épouvantail. Tout le monde conviendra que les livres obscènes ou impies ne circulaient en France que trop librement. Ceux mêmes contre le Gouvernement savaient bien échapper à la surveillance de la Police, et l'on en était quitte pour les payer plus cher. Les *Libelles* seuls étaient rares: faut-il s'applaudir de ce qu'ils ne le sont plus?

(Vers 29.)

„*De tems en tems quelque Vaurien*
„*Allait coucher à la Bastille.*"

Un autre *Epouvantail*, à peine plus facheux que celui des Censeurs, c'était la Bastille. Personne n'entreprendra de la défendre, comme

me Institution; et nous serons les premiers à convenir que, dans les mains d'un Ministère soupçonneux ou cruel, cette arme eut été infiniment dangereuse. Mais depuis longtems elle était devenue plus effrayante que nuisible. Le Gouvernement ne s'en servait plus qu'avec une extrême réserve, et ne l'employait jamais que contre ces esprits turbulents, qu'il est toujours sage, et souvent nécessaire de contenir. Quel est l'honnête homme en France, que la crainte de la Bastille ait jamais empêché de penser tout haut, et d'aller tête levée? Quel est le Citoyen probe et paisible, qui s'y soit vû renfermer? Que l'on se fasse rapporter la liste de tous les Prisonniers de la Bastille, depuis cinquante ans; et l'on verra si ce ne sont pas des remerciements, plustôt que des reproches, que la Société a dûs aux Magistrats, qui les avaient momentanément soustraits à l'occasion de mal faire! L'on verra s'ils n'étaient pas, presque tous, des perturbateurs plus ou moins dangereux de la tranquillité publique! Sans doute cette Prison était soüillée de l'empreinte du pouvoir arbitraire; et à ce titre, il est impossible de l'excuser. Mais en faisant abstraction du *Droit*, et en ne

parlant

parlant que du *Fait*, il en est un que personne ne pourra contester. Au moment même où l'imagination grossissait le plus le nombre des victimes de la Bastille, les portes en furent forcées; et qu'y trouva-t-on? Trois ou quatre prisonniers, qui, tous, avaient mérité des chatiments plus rigoureux!

(Vers 31.)

„*Et le bon Peuple* Parisien
„*Buvait en paix à la Courtille.*„

L'Auteur n'ignorait pas sans doute que, dans l'usage commun, le mot *Parisien* est de quatre syllabes. Pourquoi donc n'a-t-il pas dit:

Et le Peuple Parisien?

C'est que *le bon Peuple* était une expression à conserver; c'est que la Correction doit quelquefois céder à la Grace. Telle est du moins notre opinion; et dûssent quelques oreilles trop délicates en être choquées, nous avons crû devoir laisser le vers, comme il avait été fait. — La *Courtille*, nous l'avons déjà dit, est un Faubourg de Paris, rempli de cabarets et de guinguettes.

(Vers 33.)

„*On se croyait un peu vêxé*
„*Par le Lieutenant de Police;*
„*Mais Voydel qui l'a remplacé* - - - „

On sait quelles étaient les fonctions du Lieutenant Général de Police. Exercées par un Magistrat sage et éclairé, (et l'intéret du Gouvernement était qu'il le fut,) elles faisaient la sureté des bons Citoyens, et n'étaient redoutables qu'aux méchants. Les Fonctions de Voydel, et la manière dont il les remplissait, produisaient jùstement l'inverse. Voydel a été pendant plus d'un an le *Furet* le plus infatigable du Comité des Recherches, en même tems qu'il en était le Doyen. Il était le *Grand Inquisiteur* de Paris, le Séjan de la Révolution; et l'on eut pû l'appeller, comme ce dernier, avec Tacite: *Repertor facinorum, le Découvreur de Crimes.*

(Vers 36.)

„*Est pire que le* Saint Office.„

On appelle *Saint Office* le Tribunal de l'Inquisition, dans les pays où elle est établie.

(Vers 37.)

„*Nous avions des* Edits Bursaux, &c.„

*Edits Bursaux, Sols pour livre, Droits Fiscaux;* tous termes de la Jurisprudence Financière, et du Dictionnaire des Impots.

(Vers

(Vers 40.)

„*Mais Nosseigneurs du Parlement*
„*Faisaient de belles* Remontrances.„

Il ne faut pas croire que l'Autorité Royale fût aussi absolue en France, que l'on a affecté de la représenter. Elle y était assujétie à des formes, qui la tempéraient, sans trop la restreindre. Le Monarque n'y gouvernait point arbitrairement; et la Loi même qui émanait du trône, n'avait de force et d'action que lorsqu'elle avait été enrégistrée par les Parlements. Ceux-ci, placés entre le Roi et le Peuple, étaient comme les gardiens de leurs droits respectifs. Il eut été heureux qu'ils eussent défendu les uns et les autres avec un égal courage; mais du moins nous ne voyons pas qu'ils aient jamais abandonné ceux du Peuple. — Pour en revenir à l'objet de cette Note, nous dirons qu'en quelque matière que ce fut, quand les Parlements trouvaient, dans les dispositions de l'Edit qui leur était adressé, quelque clause qu'ils jugeaient injuste ou onéreuse, ou que la Loi en elle même leur paraissait inutile ou dangereuse, ils suspendaient l'Enrégistrement, et présentaient au Roi leurs

 obser-

observations, sous le titre de *Remontrances.* Souvent on y avait égard, et l'Edit était modifié ou retiré. Quelquefois aussi le Roi croyait devoir persister dans sa résolution; et alors des *Lettres de Jussion*, ou un *Lit de Justice* forçaient la résistance momentanée des Parlements. Mais leurs *Remontrances* imprimées, répandues, formaient une espèce d'appel à l'Opinion Publique; c'est à dire, à un Tribunal redoutable pour les Rois eux mêmes, et que nos Ministres osaient difficilement braver. Cette *Opinion Publique*, à laquelle il est si difficile de commander, et si impossible de ne pas obéir à la longue, était devenue, en France, le rempart le plus assuré contre l'abus du pouvoir arbitraire. Ainsi quoique les *Remontrances* des Parlements n'eussent pas le droit de gêner l'exercice de l'Autorité Royale, elles en obligeaient les dépositaires à ne la déployer qu'avec mesure. Elles avaient été prévues lors de la rédaction de la Loi; et la Loi y avait gagné d'être faite avec plus de sagesse et de réflexion. Souvent même la crainte préalable des *Remontrances* empêchait que l'on n'y donnât lieu.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

(Vers

(Vers 44.)

„*Même le Premier Président.*„

Ce vers est assez gai; mais la plaisanterie qu'il renferme pourrait induire en erreur les Etrangers, et leur faire croire qu'il était quelquefois possible de transiger avec le chef du Parlement, pour l'influence qu'il pouvait avoir dans sa Compagnie. Il est donc nécessaire de les avertir que le Parlement ne se vendait pas; ne s'achetait pas; que le Premier Président était d'un rang et d'une fortune, qui, au défaut de l'honneur, l'aurait rendu inaccessible à la corruption; et qu'en général les Cours Souveraines ont été trop souvent exilées, pour que l'on ait pû les soupçonner de connivence avec les Ministres.

(Vers 60.)

„*Et Monsieur l'Evêque d'Arras*

„*Faisait l'aumône à Robespierre.*„

Il est bien connû que Robespierre avait été élevé aux dépends et par la charité de Mr. l'Evêque d'Arras, (Loüis de Conzié.) Lameth, autre citoyen d'Arras, l'avait été par la charité de Loüis XVI. Tous deux se sont montrés peu reconnaissants.

(Vers 62.)

„*À la journée on se moquait*

„*De la Grand' Chambre et du Parquet, &c.*„

La *Grand' Chambre*, et les Chambres *des Enquêtes* et *des Requêtes*, étaient autant de sections du Parlement de Paris. Quelques unes avaient des attributions distinctes, et elles ne se réünissaient que dans des cas d'un intéret général. — Le *Parquet* désignait les *Gens du Roi*; c'est à dire, les *Procureurs* et *Avocats Généraux*. — Le *Grand-Banc* était composé des *Présidents à Mortier*, et formait par conséquent une partie de la *Grand' Chambre*. On ne peut pas dire que tous ces graves Magistrats fussent également distingués par leurs talents et leurs lumières; mais tous avaient pour eux en général l'intégrité, la sagesse et l'expérience.

(Vers 84.)

„*Nos Laïs du Palais Royal*

„*Du plaisir donnaient le signal.*„

C'est surtout au Palais Royal que les Filles publiques étalaient et vendaient leurs charmes. C'est là que les premiers Chefs de la Révolution les employèrent à séduire les Gardes

des Françaises. Leur licence dans les derniers tems était devenue monstrueusement scandaleuse.

*Vénus était sans voile, et l' Amour sans bandeau.*

(Vers 90.)

„*Les* Dames de la Nation.„

Telle est le titre pompeux que l' on avait donné aux Poissardes. L' Assemblée Nationale elle même avait consacré cette dénomination ridicule. Mais tout alors était interverti; et il était juste que l' on ne parlât des Halles qu' avec respect, lorsque l' on ne parlait du Trône qu' avec mépris.

(Vers 94.)

„*Et la* Sainte *Insurrection.*„

Qui pourrait avoir oublié le grand principe, proclamé par Mr. de La Fayette, à la Tribune même de l' Assemblée Nationale: *L' Insurrection est le plus saint des devoirs!*

(Vers 100.)

„*À l' honneur d' être* Souverain
„*Il était bien loin de prétendre.*„

Le *Peuple Souverain*, la *Souveraineté du Peuple*; principe disputable en théorie, inadmissible en pratique! Eternel sujet de Contro-

verse Métaphysique! Eternelle source d'erreur et de désordre! Que de maux n'en est-il pas résulté en France! Là, comme ailleurs, les hommes sont la dupe des mots; et comme celui de *Peuple* s'y appliquait plus rarement à la collection entière des Citoyens, qu'à la Classe inférieure, à celle des ouvriers et des nécessiteux, la *Souveraineté du Peuple* ne fut pas plustôt proclamée, que tous les nobles et les propriétaires se virent exclus de la portion même qui devait leur en revenir. Elle fut affectée uniquement aux *Sans-culottes*. Il est de fait qu'à Paris, du jour où la Révolution eut acquis un peu de consistance, le Savetier s'y crût, nous ne disons pas, l'égal, mais le supérieur du Duc et Pair.

(Vers 105.)

„*Il n'avait pas imaginé*
„*D'aller incessamment armé*.„

Tant qu'a duré le premier acte de la Révolution, c'est à dire, jusqu'à l'établissement de la République, on ne voyait dans les rues que gens armés. C'était habituellement la Garde Nationale; c'était, au moindre signal, les habitants des faubourgs, les *hommes à piques*, les brigands de toute espèce, qui s'étaient signa-

signalés à la Bastille, à Versailles, &c. La première mesure des auteurs de la Révolution a été de désarmer les Propriétaires, et d'armer ce qu'ils appellaient *le Peuple*, c'est à dire *la Populace*. Dès lors on put prévoir toutes les horreurs, toutes les scènes de sang, dont la France, depuis sept ans, n'a cessé d'être le théatre.

(Vers 124.)

„*Cependant à l'Hotel de Ville.*„

C'est à l'Hotel de Ville, que se payait l'intérêt d'une grande partie des sommes prêtées à l'Etat. Plus des trois quarts peut être des habitants de Paris avaient des Rentes sur l'Hotel de Ville. Plusieurs n'avaient pas d'autre revenu. Ils le touchaient par *Quartier*, ou plustôt par *Sémestre*; quelquefois avec des réductions, quelquefois avec des retards; mais du moins en Numéraire.

(Vers 150.)

„*L'Anglais, de nos mœurs enchanté.*„

Qui pourrait nier que les Anglais, si fiers de leur gouvernement, si amoureux de leur liberté, si ennemis du despotisme, n'eussent

l'air de se trouver mieux en France que chez eux, et qu'ils n'y accourussent en foule?

(Vers 154.)

„*Et plus d'une Princesse en* Ka
„*Venait du fond de la Pologne.*„

La pluspart des noms Polonais finissent en *ky* pour les hommes, et en *ka* pour les femmes: Leczinsky, Leczinska; Lubomirsky, Lubomirska; Poniatowsky, Sanguska, &c.

(Vers 166.)

„*Hélas! Rendez nous notre erreur.*„

„Oui. Rendez nous l'ancien tems! „Otez en les abus, s'il est possible; ils ont „au moins servi de prétexte à nos malheurs. „Mais ces abus même, (ceux du moins que „l'Auteur a dépeints,) rendez nous les, si ce „n'est qu'à cette condition que nous pouvons „sortir de l'abime où nous nous sommes pré„cipités. Tout, plustôt que ce qui est! Nos „anciens maux, plustôt que ceux qui les ont „remplacés!„ — Il est permis de croire, en dépit des apparences contraires, que tel est, en France, le voeu secret que l'on verrait gravé dans presque tous les cœurs, s'il était possible d'y lire

lire à découvert, et permis de les interroger isolément. Il faut en excepter les Régicides, qui craindront éternellement le retour de la Justice; et un petit nombre d'intrigants et de factieux, qui ne peuvent avoir d'existence que dans les tems de trouble et d'anarchie. Ceux là ont tout à craindre, où les autres ont tout à espérer. Mais dans la Classe même de ceux à qui la Révolution a le plus profité, parmi ceux qui peuvent se compter au nombre de ses favoris, il en est peut être un grand nombre, qui, en pensant à tous les dangers qu'ils ont courûs, en songeant à tous ceux qu'ils peuvent courir encore, et en comparant la somme de leurs jouissances présentes à celle du bonheur privé dont ils jouissaient autrefois, voudraient de bien bonne foi que cette Révolution ne se fut jamais faite.

N. B. Cette Note a été écrite au mois d'Octobre 1795; lorsque la nouvelle Constitution n'était pas encore organisée en France, et que les Membres du Directoire étaient à peine nommés. Depuis cette époque, le langage et les opinions peuvent avoir changé. Le Gouvernement a parû marcher; il a parû prendre de la consistance. Beaucoup de Français, éblouïs d'ailleurs de l'éclat de leurs victoires, ont pû chercher de bonne foi à se rallier

à un ordre de choses qui n'est plus une Anarchie complette. On est peutêtre plus Républicain en France en ce moment qu' on ne l' a encore été. Mais en voyant les élémens combustibles et hétérogènes dont la Constitution est composée, il est impossible de ne pas prévoir de nouveaux orages, de nouvelles convulsions. Il est impossible de ne pas envisager une époque plus ou moins éloignée, où en se rappellant l'ancienne France, et la comparant à la nouvelle, chacun dira au fond de son cœur et du fond de son cœur:

„*Hélàs! rendez nous notre erreur.*„

C'est à dire: rendez nous un Roi et le repos.

FIN DES NOTES.

---

PRO-

# PROSPECTUS

D'UN

# JOURNAL EN VAUDEVILLES.

DÉDIÉ

À

L'ASSEMBLÉE NATIONALE.

*Te, veniente die, te, decedente,* canemus.

VIRG. Georg.

IMPRIMÉ POUR LA PREMIERE FOIS À PARIS
AU MOIS DE JANVIER 1790.

## AVERTISSEMENT DES EDITEURS
### SUR LE PROSPECTUS
### D'UN JOURNAL EN VAUDEVILLES.

Cette bagatelle n'a d'autre mérite que celui de dévoüer au ridicule une foule d'êtres, qui, à force de se croire importants, ont fini, sinon par le devenir, au moins par le paraître. L'Auteur des Annonciades s'est moqué d'eux le premier. Il a eu beaucoup d'imitateurs; et il aurait pû en avoir encore davantage, sans que la carrière courût risque d'être épuisée. L'Edition de son Prospectus l'était: c'est ce qui nous a engagés à le réïmprimer.

# PROSPECTUS
## D'UN
## JOURNAL EN VAUDEVILLES.

Janvier 1790.

La Constitution est au moment d'éclorre. L'Assemblée Nationale poursuit ses travaux avec une constance infatigable. Nous allons renaître de nos cendres, et bientôt L'Europe étonnée reprendra pour nous le respect dont elle commençait à s'écarter.*) Lorsque tout revient à sa place, le Français doit revenir aussi à ses gouts aimables, à son caractère enjoüé, à sa gaieté naturelle.

Le sérieux et la tristesse l'ont accablé trop longtems. Trop longtems il à lutté contre l'ennui des motions soporifiques de Messieurs Bouche, Goüy-d'Arcy, &c.; contre l'horreur des motions sanguinaires de M.M.

Bar,

*) On ne se doutait pas alors de prophétiser si juste.

Barnave, Robespierre, Blin, Chapelier &c.; enfin contre la lourdeur assomante des *Procès Verbaux*, rédigés par Messieurs, Curé de Soupe, Baron de Menou, &c. &c.

Il est tems que le Français si gai, que le Parisien si bon, se mettent à un autre régime.

„Mais, nous dira-t-on peutêtre, il est „tems au contraire que la Nation quitte sa hon„teuse frivolité, qu'elle se familiarise avec les „idées abstraites de l'Administration, et qu'elle „connaisse enfin les principes sur lesquels „repose cette précieuse Indépendance, qui, „depuis six mois, la rend si heureuse et si fière. „L'ignorance conduit tôt ou tard à l'esclavage; „et les descendants des Francs doivent être „toujours éclairés, afin de rester toujours „libres.„

Oui, sans doute, il faut que les Français soient éclairés; mais il faut encore qu'ils soient joyeux.

C'est à ce double but que nous avons aspiré; et malgré la faiblesse de nos talents, il nous a parû qu'il ne nous serait pas impossible de l'atteindre, par le moyen facile et gai d'un *Journal en Vaudevilles*.

Tel

Tel est celui que nous avons l'honneur d'annoncer au Public. A compter du premier Février prochain, il paraitra tous les matins; et nous osons nous promettre que cette espèce de *Procès-Verbal en chant*, aura peutêtre autant de succès et plus de débit, que les *Procès-Verbaux en prose*, imprimés chez Baudoüin, dont la *Nation* paye les frais, et que personne encore n'a pû lire.

Un Journal en Vaudevilles! --- Qui ne voit déjà le Peuple de Paris sourire! qui n'entend l'ouvrier, la Marchande de Modes, le Fiacre, la Petite Maitresse, le Garde National, et (que savons nous?) plus d'un Législateur peutêtre, égayer ses travaux ou dissiper ses ennuis, en chantant les Motions savantes et lumineuses, que nos Orateurs nous présentent chaque jour dans la Tribune aux Harangues!

Et que dirons nous de ces Troubadours modernes, de ces Chanteurs publics, qui, depuis longtems, sont en possession de ne célébrer que des Saints ou des Pendus? Transformés en hommes nouveaux, on les verra désormais promener, de ruê en rue, notre Journal et leur violon; se faire suivre, de

place

place en place, par les flots sans cesse renouvellés d'une foule attentive; et faire, à toutes les heures du jour, retentir les carrefours, tantôt du decret qui exclut du Ministère M. M. de Mirabeau et Lanjuinais, tantôt de la savante dissertation de Mr. de Lameth sur la Cocarde Nationale, tantôt enfin du fameux *Coupe-tête*, inventé par Mr. Guillotin, et auquel la reconnaissance publique a déjà donné son nom.

Nous comptons soumettre incessamment au Public le fruit de nos travaux; et lorsque nous prenons des engagements avec lui, nous ne lui en demandons aucun. Assurés du débit de notre Journal, nous ne recevrons aucune souscription, aucun abonnement. Toutes nos mesures sont prises. Déjà tous les Procès-Verbaux de l'Assemblée Nationale ont été extraits et refondus; et nos premiers Numeròs présenteront l'Abrégé complet de toutes les Séances antérieures à ce jour. Peu de semaines suffiront pour nous mettre au courant.

Nous avons tâché, autant qu'il était en nous, de varier les tons et les stiles.

Tantôt nous avons rédigé toute une Séance sur le même air.

Ainsi,

Ainsi, la Séance de la nuit du 4 Aoust, cette Séance, qu'un mauvais Plaisant à voulû appeller, „La St. Barthélemy des Propriétés,„ se chante sur l'Air: *Sans devant derrière et sans dessus dessous*; et celle du lendemain, sur l'Air: *Adieu, paniers, vendanges sont faites.*

Le Clergé de France s'étant vû dépoüiller le 2 Novembre, c'est à dire le jour des Trépassés, cette double convenance nous a déterminés à arranger cette Séance sur le Mètre et le Chant de la *Prose des Morts*; et celle où fut agitée la Question de l'hérédité du Trône, nous a parû exiger l'Air *des Folies d'Espagne.*

Dans la pluspart de nos Procès-Verbaux, nous avons fait usage du Pot-pourri; mais en observant le plus souvent d'affecter toujours le même Air au même Orateur.

Mr. le Duc de la Rochefoucaud, par exemple, s'étant exprimé à peu près ainsi dans la Chambre de la Noblesse, lorsqu'il y fut question de la Vérification des Pouvoirs en commun:

„Que - nos - Pou - voirs - soient - par - Tous - vé - ri - fiés:
„C'est - ce - qu'il - faut - en - cet - te - con - jonc - tu - re.
„Et - pour - nos - Rangs - sans - au - cu - ne - pi - tié,
„D'no - tre - No - bless' - ra - bat - tons - la - moi - tié.„

Il nous a parû convenable de lui faire chanter son opinion sur cet Air, que tout le monde connait: *Que ce Sabiot soit par nous vérifié*; et de lui consacrer pour toujours ce chant de vieille femme, lequel caractérise assez bien le petit embarras qu'il éprouve en parlant, et que les uns rejettent sur son organe, les autres sur son esprit.

L' Air: *Je suis Madelon Friquet, et je me moque du Caquet*, nous a semblé convenir parfaitement à Mr. le Duc d'Aiguillon. Il dépeint à la fois sa légèreté, sa grace, et le gout qu'on lui connait pour se travestir en femme. Les Motions et les Harangues de Mr. le Duc sont toutes arrangées sur le même air.

Nous avons consulté les Dames de Champagne sur l'Air qui pourrait convenir davantage à la voix de Mr. Prieur. Toutes nous ont conseillé celui du Grand Cousin, *Tous les hommes sont bons*. Mais nous avons eu soin de le monter d'un Octave, pour qu'il puisse le chanter encore plus commodément.

Des *Malins* sont venus nous prier de réserver pour Mr. le Vicomte de Mirabeau, l'Air de *Vive le Vin*; mais nous n'avons jamais pû nous résoudre à le faire chanter en Duò avec Mr. Prieur.

Quant

Quant à Mr. le Chevalier de * * *, nous avons vainement passé tous les Airs en revue. Aucun ne nous a parû rendre avec assez de précision notre pensée, ni son caractère. Serait-ce que le caractère de Mr. le Chevalier ne serait pas aussi prononcé que son esprit?

L'embarras où nous nous sommes trouvés à l'égard de Mr. le Marquis de La Fayette est d'un tout autre genre. Tous les Airs lui allaient si bien, que nous ne savions auquel donner la préférence. Nous nous sommes décidés à les varier suivant l'occurrence. Ainsi Mr. le Commandant de la Milice Parisienne chante quelquefois sur l'Air de *Gilles le niàis*. Il répond quelquefois comme Ali, dans Zémire et Azor: *Je dors*. Souvent il exécute des Duòs avec Mr. le Maire de Paris, et ces deux grands hommes se disent: *De moitié nous serons ensemble.* Enfin il excelle, dit-on, dans *La Marche du Déserteur*; et nous comptons faire usage de cette découverte. — Il n'y a qu'un seul Air, que nous n'ayons jamais pû adapter à Mr. de La Fayette; c'est celui de: *Ô Richard, ô mon Roi.*

Enfin, mais sans nous y assujettir avec trop de scrupule, et sans prétendre nous y

astreindre pour l'avenir, nous avons distribué ainsi les Airs suivants:

| | |
|---|---|
| *Il faut l'envoyer à l'école.* | Mr. le Comte Mathieu de Montmorency. |
| *Et va toujours qui danse.* | Mr. le Vicomte de Beauharnois. |
| *Au nom de mon pere, je me sens troubler.* | Mr. le Prince de Broglie. |
| *Colimaçon, montre moi tes cornes.* | Mr. le Marquis de Sillery. |

Et nous avons réservé:

| | |
|---|---|
| Pour Monseigneur le Duc d'Orléans, | L'Air *de la Fricassée.* |
| Pour Mr. le Comte Charles de Lameth, | L'Air *de Malbrough.* |
| Pour Mr. Bailly, | L'Air *des Trembleurs.* |
| Et pour Mr. le Comte de Mirabeau, | L'Air *des Pendus.* |

Pour exprimer l'*Improbation* qui, en dépit du Règlement, se manifeste quelquefois, d'une manière plus ou moins bruyante, dans quelques parties de la Salle, nous avons fait usage de différents moyens. Nous avons employé tantôt des Refreins connus, et tantôt des Chœurs d'Opéras.

Lors

Lors donc qu'un Membre de l'Assemblée, sage, modéré, bonhomme, veut prendre la Parole, ou que l'ayant prise, il se permet encore quelques-unes de ces expressions proscrites, qui tenaient à la Gothicité de nos ayeux; telles que, *Mandats*, *Ordres*, *Conscience*, alors il s'élève un murmure gai, que nous croyons avoir assez bien rendu, en faisant chanter par une partie de l'Assemblée: *Va-t-en voir s'ils viennent, Jean; va-t-en voir s'ils viennent.*

Mais si le même Membre, bravant ce signe d'*Improbation*, poursuit son discours, et propose, soit de rendre quelque existence à l'autorité Royale, et quelque énergie au *Pouvoir Exécutif*; soit de sévir contre quelque acte de *Despotisme Populaire*; soit enfin de décréter quelque autre absurdité équivalente; alors nous faisons exécuter, par cette même partie de l'Assemblée, le fameux *Chœur des Démons*, que l'immortel Gluck a placé dans l'Opéra d'Orphée; et chaque Membre s'ecrie: *Non, non*, avec un ton et un accent de fureur proportionné au Diapazon de sa voix. On juge bien que Mr. le Baron de Menou fait une partie de basse taille, et que Mr. Bergasse de Laziroule fait la haute contre.

 Quoi-

Quoique nous nous soyons presque toujours renfermés dans le genre que nous avons adopté, dans le genre du Vaudeville, il nous est arrivé quelquefois, (mais rarement,) d'employer la Poësie ordinaire; soit pour quelques récits, soit pour un petit nombre de discours, trop oratoires pour se prêter à la gaieté du Vaudeville.

Comment, par exemple, exprimer autrement qu'en *grands* vers, les *grandes* pensées que nous débite la *grande* bouche du *grand* Target, quand il nous entretient du *Grand Oeuvre de la Régénération?* Ira-t-on les travestir sur l'Air: *De Manon Giroux*; ou de: *Je me brule l'œil*; ou de: *Mon Pere était pot*; tandis que ce ne serait pas trop de Corneille pour les mettre en vers, et de le Kain pour les débiter?

Le principal objet de notre Journal doit être sans doute de parvenir à graver dans la mémoire, d'une manière ineffaçable, les Annales augustes de l'Assemblée Nationale. Mais ce but, (le plus glorieux de tous, puis qu'il serait le plus utile,) aurait pû n'être pas rempli, si nous n'avions pas souvent resserré les *Discours, Motions, Plans de Déclarations de Droits, Plans de Finances, Plans de Constitution, Adresses*

*au*

*au Roi, Adresses aux Commettants, Projets de Decrets, &c.* qui ont été successivement prononcés ou lûs dans l'Assemblée Nationale. Mais nous avons taché, dans nos Abrégés, de saisir l'esprit de la chose, d'en présenter l'analise exacte; et nous osons nous flatter d'avoir quelquefois réüssi.

Par exemple, la harangue de rémerciement, prononcée le 7 Décembre dernier par Mr. Fréteau, au sujet de sa réïnstallation dans le fauteüil de Président, avait parû un peu longue à quelques Membres, assez désintéressés sur leurs propres joüissances, et assez impatients de l'organisation des nouvelles Municipalités, pour se prêter avec peine au plaisir de l'entendre. Eh bien! Cette harangue, nous l'avons réduite à trois seuls Couplets; le premier sur l'Air: *Ah! ma Commère, es tu fachée;* le second sur l'Air: *Vraiment, ma Commère, oui,* et le troisième sur l'Air: *Ma Commère, quand je danse*: et ces trois Couplets, extrêmement courts et faciles à retenir, en disent plus que tout le discours de Mr. le Président.

Mais après avoir ainsi donné une première idée de notre genre de travail, il est tems d'offrir quelques exemples, qui puissent faire

juger de son exécution et de ses avantages. Nous allons en choisir quelques uns, avec la seule attention d'en varier un peu le ton et les sujets.

---

## SÉANCE DU 6 AOUST 1789.

On peut se rappeller que, ce jour là, les premier et second Articles des Décrets du 4 Aoust furent rédigés et arrêtés. Nous avons commencé par suivre le Texte aussi littéralement qu'il nous a été possible. Mais après avoir exprimé servilement l'Abolition du Régime Féodal, la Suppression de certains Droits, et le Rachat de quelques autres, nous avons crû pouvoir nous permettre un léger badinage poëtique; afin de laisser respirer nos Lecteurs, et de jetter quelques fleurs sur une matière un peu trop aride.

### Air:

*Jupiter un jour en fureur.*

---

### Premier Couplet.

Voyant la Féodalité
En France partout abolie,
L'Amour gémit; il pleure, il crie
Qu'on ne l'a pas consulté.

Vers

Vers l'Assemblée il s'achemine;
Il espère en être écouté:
Mais on avait accordé. (*Bis*)
*La parole* à Custine *).

II.

Cependant l'Amour est admis;
Et sa voix argentine et tendre
Aux Députés se fait entendre,
Sans qu'ils en soient attendris.
„Des Abus poursuivez la trace,
„Leur disait-il avec douceur;
„Mais pour le *Droit du Seigneur* (*Bis*)
„Je vous demande grace.„ **)

III.

---

*) Quand Mr. le Marquis de Custine avait obtenu *la Parole*, il ne la quittait plus; mais la pluspart des Députés et des Spectateurs quittaient la Salle.

**) Le *Droit du Seigneur* a réellement existé dans quelques Provinces de France, aux tems les plus reculés de la Féodalité: mais il n'en restait plus que le nom, et l'on disputait même sur son origine. Les uns ont prétendu que le Seigneur avait le droit de passer la première nuit des noces avec chacune de ses Vassales; mais il parait que son *Droit* se bornait à mettre dans le lit de la mariée, une cuisse et une jambe, chaussée, bottée, et même éperonnée.

III.

A' ces mots on est révolté;
Et l'étonnement est extrême,
D'entendre que l'Amour lui même
Veut gêner la Liberté.
En murmures chacun éclatte;
Et prenant les voix sans retour,
On prononce que l'Amour (*Bis*)
Est un *Aristocrate*.

Dans la même Séance, après avoir taché de rendre fidèlement l' Article qui concerne les Pigeons, nous avons crû pouvoir nous adresser à eux, par le moyen de la figure que les Grecs ont nommée Apostrophe, et leur faire ainsi nos adieux:

Air:

*Quoi! vous partez!*

Premier Couplet.

Tendres oiseaux, si chéris à Cithère,
Par nos Décrets vous êtes condamnés.
Un Dauphinois *) vous déclare la guerre:

Vénus

*) Ce fut en effet Mr. le Comte de Virieu, Député de la Noblesse du Dauphiné, qui proposa la suppression du *Droit de Colombier*. Son intention était

Vénus en vain vous avait réclamés.
Tendres oiseaux, retournez à Cithère;
Fuyez les coups qui vous sont destinés.

II.

Chez nos ayeux, plus fiers, mais plus sensibles,
Tout vous offrait des asiles de paix:
Mais de leurs champs, où vous viviez paisibles,
On vous proscrit, on vous chasse à jamais.
Tendres oiseaux, fuyez ces champs horribles;
Loin de la France allez aimer en paix.

---

(7 AOUST.)

Dans la Séance du 7 Aoust, et au Sujet de l'Article V, concernant les Dixmes, nous avions commencé un *Appel Nominal*, duquel nous espérions tirer un assez grand parti; mais nous avoüons, à notre honte, que nous nous sommes sentis découragés à l'aspect des noms de M. M. les Députés de Bretagne, et que nous avons désespéré de faire entrer dans notre liste, d'une

---

était sans doute d'en faire une plaisanterie; mais elle fut prise au sérieux. Quelques aient été dans le principe les opinions de cet homme vertueux, dont le cœur n'a jamais partagé les erreurs de l'esprit, sa conduite à l'Assemblée a toujours été irréprochable, et il est mort au siége de Lion victime et martir de son Royalisme.

d'une manière Lyrique et chantante, ceux de M. M. Corollèr du Moustoir, Corentin le Floc de Quanquizerne, Mazurié de Pennanech, le Goazre de Kervélégan, &c. &c.

---

SÉANCE DU 7 SEPTEMBRE 1789.

On doit se souvenir de cette Séance intéressante, de ces femmes d'Artistes, toutes modestes, toutes vétues de blanc, qui furent reçues avec tant d'acclamations, dont Mr. Bouche fut l'élégant interprète, et dont Mr. le Comte Mathieu de Montmorency, (le plus jeune et le plus galant de tous nos Secrétaires nés et à naître,) fut chargé par Mr. l'Evêque de Langre, alors Président *), d'aller recevoir l'offrande Patriotique. — Nous avons donné au récit de cette anecdote touchante un soin tout particulier.

Air:
*J'arrive à pied de Province:*

---

Premier Couplet.

Onze beautés ingénues,
Venant de Paris,
Et modestement vétues,
Sont sous le Parvis.

---

*) Prélat respectable par ses vertus, et recommandable par ses lumières.

A leur donner audience,
Qui s' opposera?
Femmes sont sans conséquence;
Encor celles là.

## Air:

*Annette à l'âge de quinze ans.*

II.

Par un exprès consentement
On les fait entrer à l' instant.
Elles font un salut poli;
Et par la bouche
De Monsieur Bouche,
Parlent ainsi:

## Air:

*Mon joli petit corbillon.*

III.

C' est un zèle Patriotique
Qui nous amène en ce jour devant vous.
L' Amour de la chose publique
Pourra toujours tout obtenir de nous.
Recevez, Messieurs, en son nom
Ce joli petit,
Ce petit joli,
Ce joli petit Corbillon.

Réponse

# Réponse de Monsieur le Président.

---

## Air:

*De Jocondé.*

---

### Premier Couplet.

Sans dépriser le dévouement
  Qu'en vous le zèle excite,
J'oserai dire seulement
  Qu'il a peu de mérite.
On peut, avec vos traits charmants,
  Se passer de parure:
Vous tenez vos vrais ornements
  Des mains de la Nature.

## Air:

*L'autre jour à la promenade.*

---

### II.

Quelles Françaises malveillantes
Pourraient encor refuser leurs Bijoux,
Voyant leurs Compagnes charmantes
Nous les offrir noblement, comme vous ----
                    Nous les offrir ----
Voyant leurs Compagnes charmantes
Nous les offrir noblement comme vous!

## Air:

*Des Trembleurs.*

### III.

Assistez à la Séance:
Peut être votre présence
Calmera sa violence;
Et ce serait un grand bien.
Vous nous offrez votre hommage!
Mais tout Membre ici, je gage,
Jeune ou vieux, tendre ou sauvage,
Voudrait vous offrir le sien.

---

## SÉANCE DU 2 NOVEMBRE 1789.

Ce fut ce jour là, qu' après la lecture d'une Adresse, qui contenait l'offrande de toutes les boucles d'argent de la petite Ville d'Issoudun, en Berry, l' Assemblée Nationale, sur la proposition de Mr. d'Ailly, prit l'engagement d'imiter ce grand exemple de désintéressement et de Patriotisme.

Les deux premiers couplets sont la lecture de l'Adresse.

Air:

## Air:

*Dans ces désertes campagnes.*

### Premier Couplet.

Messieurs, le Patriotisme,
Sublime dans ses effets,
Agit comme un Magnétisme
Sur tous les cœurs des Français.
Une Ville de Province
Vous le prouve en ce moment:
Si l'offrande est un peu mince,
Ne voyez que son dévoûement.

## Air:

*De la Romance de Raoul de Coucy.*

### II.

Pour augmenter le Numéraire
Tous les moyens sont excellents;
Et de nos boucles chaque paire
Vaudra pour le moins douze francs.
Ce n'est pas un grand sacrifice;
Car les hommes étant égaux,
Il serait de toute justice
Que chacun portât des sabots.

Air:

## Air:

*Mon cœur charmé de sa chaine.*

### III.

D'Ailly se lève, il s'écrie:
„Ah! Messieurs, quel beau moment!
„Imitons, je vous en prie,
„Un ~~spectacle~~ exemple si touchant;
„Et dans l'instant
„Sur l'Autel de la Patrie
„Offrons nos boucles d'argent.„

## Air:

*Philis demande son portrait.*

### IV.

On applaudit: un saint transport
A saisi l'Assemblée.
Aussitôt, d'un commun accord,
La voilà débouclée.
Quelques Députés inquiets
Disaient à leurs confrères:
„Passe encor pour nos boucles; mais
„Gardons nos Honoraires.„

## SÉANCE DU 6 DÉCEMBRE 1789.

Enfin on connait la fameuse Guillotine, de laquelle nous espérons que l'Auteur présentera incessamment un modèle à l'Assemblée Nationale. Sa Motion a déjà été célébrée par une Muse, avec laquelle nous n'avons nullement la présomption, et encore moins la prétention de vouloir lutter. Mais nous n'avons pû nous refuser au plaisir de rendre à Mr. Guillotin un hommage de plus, et nous avons pensé que la Renommée ne pouvoit employer trop de trompettes, pour faire passer ce Grand Homme à la postérité la plus reculée.

### Air:

*Paris est au Roi.*

---

### Premier Couplet. *)

Monsieur Guillotin,
Ce grand Médecin,
Que l'amour du Prochain
Occupe sans fin,

Un

---

*) Les Couplets que l'on va lire sont le récit exact de la Motion du Docteur Guillotin; Motion dont les

Un papier en main
S'avance soudain,
Prend *la Parole* enfin,
Et d'un air benin,

Il propose
Peu de chose,
Qu'il expose
En peu de mots;

Mais

les suites - - - - mais alors elle ne parut que ridicule. L'Auteur en rit, le Public en rit - - - - Hélas! et tous les malheureux que la guillotine fatale devait un jour moissonner en rirent aussi! On ne savait pas encore qu'il n'y a pas d'idée, si folle ou si absurde qu'elle soit, qui, entre les mains des scélérats, ne puisse se réaliser, et dégénérer même en atrocité. Mais aujourdhuy, en relisant ces plaisanteries si gayes, qui ne furent, dans le tems, que l'expression fidèle de l'impression générale, on ne peut se défendre de penser aux fleuves de sang qu'a fait couler cet instrument affreux, (dont l'invention fut peutêtre dûe à un sentiment d'humanité;) et les rapprochements que ce souvenir fait faire excitent un mouvement d'horreur dont on n'est pas maitre. Aussi avons nous été sur le point de supprimer ces couplets; mais outre qu'ils sont déja connus, et que leur date les justifie, il nous a paru que ce serait mutiler le *Prospectus* que nous voulons redonner au Public, et dont ils sont peutêtre le morceau le plus gay.

Mais l'emphase
De sa phrase
Obtient les *Bravès*
De cinq ou six sots:

Monsieur Guillotin,
Ce grand Médecin,
Que l'amour du Prochain
Occupe sans fin,
Un papier en main
S'avance soudain,
Prend *la Parole* enfin,
Et d'un air benin:

## Air:
*En amour c'est au village.*

---

## II.

Messieurs, dans votre sagesse,
Si vous avez décrété
Pour toute humaine faiblesse
La Loi de l'Egalité,
Pour peu qu'on daigne m'entendre,
On sera bien convaincu
Que, s'il est cruel de pendre,
Il est dur d'être pendu.

Air:

Air:

*De la Baronne.*

---

III.

Comment donc faire,
Quand un honnête Citoyen,
Dans un mouvement de colère,
Assassinera son Prochain?
Comment donc faire?

Air:

(De l'Amoureux de quinze ans.)
*Que J'avions d'impatience.*

---

IV.

En rêvant, à la sourdine,
Pour vous tirer d'embarras,
J'ai fait faire une machine,
Tà, là-là-là, &c.
Qui met les têtes à bas.

Air:

*A la façon de Barbari, mon ami.*

---

V.

C'est un méchanisme nouveau,
D'un effet admirable.

Je l'ai tiré de mon cerveau,
Sans me donner au Diable.
Un décollé de ma façon,
La faridondaine, la faridondon,
Me dira: Monsieur, grand merci,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

## Air:

*Quand la mer rouge apparut.*

---

### VI.

C'est un coup que l'on reçoit
Avant qu'on s'en doute.
A peine on s'en apperçoit;
Car on n'y voit goutte.
Un certain ressort caché,
Tout à coup étant lâché,
Fait tomber - ber - ber,
Fait sauter - ter - ter,
Fait tomber,
Fait sauter,
Fait voler la tête:
C'est bien plus honnête.

---

Nous

Nous ne pousserons pas ces Citations plus loin. Elles suffisent pour faire connaitre au Public notre plan et notre manière. Nous voudrions pouvoir instruire et plaire tout à la fois. Puisse le succès justifier notre présomption! Puissent les plus grands Législateurs du monde sourire à nos Vaudevilles! Puisse la plus auguste Assemblée de l'Univers nous chanter du matin au soir! Quant à nous, fidèles au sentiment qu'elle nous inspire, nous ratifions avec transport l'engagement que nous avons pris, dans notre Epigraphe, d'en user de même pour elle.

*Te, veniente die, te, decedente,* canemus.

FIN DU PROSPECTUS.

Imprimé à Wolfenbuttel,
chez la Veuve Bindseil et Fils.

Imprimé à Wolfenbuttel,
chez la Veuve Bindseil et Fils.



